

**L'Exécuteur
[204] – Le capo
de Peshawar**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LE CAPO DE PESHAWAR

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

LE CAPO DE PESHAWAR

L'Exécuteur

Vauvenargues

CHAPITRE PREMIER

— *Rasch ! Rasch !*

Frankie Zimmer avait hâte d'en finir. Le laboratoire de découpe dans lequel il se trouvait, bien que récuré, lavé et désinfecté tous les soirs avant la fermeture, sentait encore le sang coagulé. Une odeur qui s'accrochait partout et dont aucun produit ne semblait pouvoir jamais venir à bout Zimmer détestait cette odeur et, surtout, il trouvait que les choses s'éternisaient. Il aurait préféré que le *deal* se fasse ailleurs, mais la manufacture de conserves était fermée la nuit et, propriétaire de l'usine par société écran interposée, le boss avait décidé que la tractation aurait liai id. Logique. Dans cette zone industrielle de Hambourg, les camions porte-containers étaient légion et, les contrôles du port franchis, plus personne ne s'y intéressait. Sous l'éclairage des rampes fluo, les découpeuses suspendues au-dessus du comptoir ressemblaient à des tronçonneuses, et l'immense atelier avait des airs de salle de dissection pour film d'horreur. Ne manquaient que les cadavres. Mais ici, en principe, on ne débitait que des carcasses de bovidés et autres cervidés qui entraient dans la composition des conserves pour chiens et chats.

Agacé de son propre malaise, il s'adressa une nouvelle fois aux hommes qui déchargeaient les caisses du container, en anglais cette fois :

— *Quickly ! Quickly !*

Sot nouvel intermédiaire russe, Oleg Atzov, ne parlait pas un mot d'allemand et, depuis le début, tout s'était discuté entre eux dans la langue de Shakespeare. Le premier contact, par téléphone, avait eu lieu une semaine plus tôt, juste pour fixer le rendez-vous de ce soir. Il s'agissait d'un premier rencard, pour ce qui était censé devenir une coopération longue et fructueuse. Enjeu : un marché d'armes très juteux en provenance de l'ex-Union soviétique. Matériel neuf, prix imbattables. Depuis la fin du bloc de l'Est, c'était fou ce qu'on trouvait d'armes à vendre dans le secteur. Surtout en Tchétchénie, d'où celles-là venaient justement une manne pour des gens comme Frankie Zimmer et son boss. Par les temps qui couraient, le business clandestin de

l'armement prenait un essor considérable. Petite pègre, grand banditisme, indépendantistes vrais ou faux et de tous bords, tout le monde en demandait. À n'importe quel prix. Alors, comme il connaissait bien les réseaux russes et qu'il avait gardé le contact avec son ami Dogou Maskhad, ex-kagébiste devenu trafiquant notoire, Frankie Zimmer avait organisé sa petite filière personnelle. 50 % pour le nouveau boss de Hambourg, 50 % pour lui un *deal* très spécial. Après tout, Kurt Strasser pouvait se montrer magnanime. Sans Zimmer, il n'aurait jamais obtenu ces tarifs privilégiés. Toutefois, ce soir, on n'était pas là pour rêver et l'Allemand s'impatiait. En contrebas du labo et formant une sorte de quai, les hommes déchargeaient la semi-remorque trop lentement au goût de leur chef qui les apostropha :

— Alors ! Ça vient ?

Pourtant pieds-de-biche et arrache-clous avaient déjà fait leur office et on déchargeait les pièces mécaniques du transport officiel. Peu après, les doubles-fonds des caisses sautaient et les premières armes apparurent, enveloppées dans leurs papiers huilés. Fusils d'assaut Kalachnikov A.K. 74 et lance-roquettes RPG7. Vingt minutes plus tard, la livraison était entièrement extraite. De quoi armer une compagnie entière. Tout y était, y compris les munitions, parfaitement conditionnées dans leurs boîtes métalliques.

Sur un signe de son vérificateur, Frankie Zimmer hocha la tête, et, appelant son lieutenant d'un geste, il ordonna :

— Apporte !

L'interpellé s'avança, posa l'attaché-case dont il était chargé sur le comptoir de découpe, recula, laissant Zimmer le déverrouiller. Relevant le couvercle du bagage et invitant le Russe du geste, l'Allemand proposa :

— Tu recomptes ?

Sans sourire, toisant Zimmer d'un regard bleu glacé, le Russe renvoya :

— Je ne recompte jamais.

Inutile en effet. Chez les mafieux russes comme partout, les arnaques étaient punies de mort. Quelques mois auparavant, l'intermédiaire londonien d'un groupe de mercenaires avait essayé de caviarder les liasses avec des faux dollars. Trois jours plus tard, on avait retrouvé son cadavre dans la Tamise dans un sac en plastique. En dix-sept morceaux, débités à la tronçonneuse. Question sauvagerie, les mafias russes n'avaient pas leurs pareilles. Mais Oleg Atzov pouvait être tranquille. Frankie Zimmer avait besoin de ses stocks et ses dollars étaient extrêmement vrais. De beaux billets verts empilés en liasses impeccables, avec leurs bandes de conditionnement. Amorçant un sourire carnassier, le Russe tapota le contenu de l'attaché-case d'un

petit geste caressant, et d'une voix fortement chargée d'accent slave, il articula :

— Je suis sûr que le compte y est.

À cet instant, il y eut comme un bref éclair métallique dans l'air, et, comme tombé du ciel, un minuscule objet baillant atterrit sur les empilements de billets verts. Une pièce de monnaie, bizarrement tordue. Simultanément, tandis qu'Atzov et Zimmer levaient des yeux interloqués, une voix résonna au-dessus d'eux.

— Le compte, plus un dollar explosif !

Une voix sinistre, comme venue de nulle part. Puis il y eut un éclair blême, aveuglant, suivi d'un bruit assourdissant. Comme tétanisés, les porte-flingues qui avaient déjà fait jaillir les armes de sous leurs blousons se statufièrent, et, au même instant, l'enfer se déchaîna.

Derrière Zimmer, les trois soldats se mirent à gesticuler sur place dans une espèce de danse de Saint-Guy tragi-comique. Tandis que son arme cherchait une cible invisible, son lieutenant sembla catapulté en arrière, alla cogner du dos contre un comptoir de découpe. Entre les pans ouverts de son blouson, son T-shirt clair était marqué de plusieurs impacts et du sang giclait à hauteur du cœur. Incrédule, déjà vitreux, son regard semblait chercher là-haut, dans la pénombre des superstructures de l'atelier. En vain. Pas plus que les autres pourris il n'avait pu localier l'endroit d'où était venue sa mort. Il ne vit pas non plus les deux baby-sitters du Russe tressauter sous les rafales, pendant que les autres membres des deux équipes échappaient aux terribles essaims en plongeant comme un seul homme entre les machines.

Les survivants rafalaient n'importe où, car, alors que les morts avaient cessé de choir au sol et que l'odeur de la poudre prenait déjà les pourris à la gorge, aucun des soldats de Zimmer n'avait encore réussi à repérer l'ennemi.

— Là-haut ! hurla l'Allemand en se jetant sous le comptoir. Là-haut !

Il avait eu le temps d'apercevoir des éclairs entre les poutrelles du praticable élévateur installé au-dessus des comptoirs. Un genre de pont roulant de grue, qui permettait de distribuer les lourdes carcasses sur les bancs de coupe. Mais il avait à peine terminé sa phrase que tous les fluos s'éteignirent d'un coup, plongeant l'immense local dans l'obscurité complète. Il y eut des exclamations diverses chez les soldats des deux camps et, non loin de lui, Zimmer entendit Atzov crier quelque chose en russe. Aussitôt, des rafales nourries éclatèrent, crevant la nuit de leurs éclairs blêmes et accompagnés d'une pluie de débris divers. Des balles se mirent à ricocher partout, zonzonnant sinistrement au-dessus de l'Allemand et un juron fusa entre ses dents serrées.

Ces imbéciles allaient s'entretuer ! Il hurla :

— Stop ! Stop ! *Hait !*

Mais il dut attendre que les chargeurs soient vides pour que les armes se taisent enfin. Un silence relatif s'ensuivit, empli de bourdonnements d'oreilles et de sons divers. Incrédule, toujours abrité sous le comptoir, Zimmer cherchait l'erreur. Les Russes n'y étaient pour rien, ils n'y auraient eu aucun intérêt. La police ? Sûrement pas ! Grâce à des dons importants à leurs œuvres, le boss entretenait d'excellentes relations avec les flics de Hambourg. Pour les autorités légales, le *capo* était clair comme l'eau de roche et les impôts de ses sociétés profitaient largement à la ville. C'était donc autre chose, mais quoi ? Pas de concurrence ennemie sur le secteur, pas de rivalités familiales entre la zone portuaire du clan et les autres. Résultat, Zimmer se trouvait devant un mystère, avec un risque de mort tout proche. Un risque très sérieux, à en juger par ce qu'il avait pu voir de l'état des gus de sa garde rapprochée. Hachés sur place tous les trois. Zimmer n'y comprenait rien et, non loin de lui dans la pénombre, le Russe crachait dans sa barbe ce qui ressemblait à des jurons. La situation s'éternisait et l'Allemand cherchait une solution. En vain. Pour des raisons de sécurité vis-à-vis des flics, il ne portait presque jamais d'arme sur lui. Rien qu'un téléphone cellulaire accroché à sa ceinture... et qu'il venait de perdre en se jetant au sol. Un téléphone qu'il devait à tout prix récupérer s'il voulait appeler le boss et demander des renforts. Mais, dans cette obscurité, autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Quant aux P-M de Kari et des deux autres : inaccessibles. En outre, avec cette odeur de poudre et de sang qui prenait à la gorge et ce silence plein de menaces ; Zimmer sentait ses nerfs se nouer de plus en plus et vivait un cauchemar éveillé. En outre, il en était sûr, la lumière ne s'était pas éteinte par hasard.

Il en eut aussitôt confirmation sous la forme d'un nouveau coup de feu, un seul, suivi d'une plainte sourde en russe et du bruit d'une chute. Un des hommes d'Atzov était touché. Simultanément, une rafale partit du côté des Russes et de nouveaux essaims d'ogives brûlantes allèrent ricocher contre les poutrelles d'acier des superstructures du local, accompagnées de leurs zonzonnements inquiétants. Un impact cogna contre un des piétements du comptoir, tout près de la tête de Zimmer qui grimaça. Ces cons de Ruskofs allaient finir par le tuer. De nouveau, il cria à la cantonade :

— Stop ! Stop !

Outre la crainte d'une balle perdue, il voulait vérifier quelque chose, et, dans le silence enfin revenu, il put le faire presque aussitôt, quand le deuxième coup de feu isolé retentit, provenant des profondeurs invisibles du bâtiment. Un coup de feu accompagné d'un deuxième bruit de chute, cette fois, du côté de son équipe. Là aussi, il y eut un cri de douleur vite étouffé, puis le silence, épais, plein d'interrogations. Sauf pour Zimmer qui avait enfin compris. L'ennemi se servait d'un

appareil de vision nocturne. Et comme pour lui donner raison, un de ses hommes cria dans le noir :

— C'est Verk ! Ils ont eu Verk !

Verk, le diminutif de « Verrückt ». Le Dingue. Ils avaient eu le Dingue ! Otto Limt. Le meilleur élément de son équipe de flingueurs ! Contenant un juron et cherchant toujours sans succès qui pouvait ainsi oser s'attaquer au puissant clan de son boss, il décida de bouger. Il n'était qu'à quelques mètres du porte-container qui avait livré la marchandise, et l'alignement des comptoirs de découpe pouvait constituer un rempart efficace. Sa vue était toujours altérée par le flash encaissé l'instant d'avant, mais, dans le noir, il ne pouvait se diriger qu'au jugé. Avec un peu de chance et une fois dans la cabine du poids lourd... Déjà, il avait avancé un bras hors de son abri, et il allait se glisser en avant quand le troisième coup de feu claqua, sonore comme un coup de gong, suivi d'un bruit mou, puis d'un autre, cascadant La chute d'un objet métallique. Dans le calme revenu, une voix se fit entendre :

— Je ne veux qu'un survivant.

Un court silence, puis :

— Un seul.

La voix était vraiment sinistre. Sourde et glacée comme émergeant du fin fond des entrailles de la Terre. Une voix qui appelait à la mort et qui, dans cette obscurité, donnait froid dans le dos. C'était celle d'un tueur méthodique, déterminé. Un killer professionnel. Zimmer ignorait qui il était et pour qui il travaillait, mais il était à présent certain d'une chose : cet enfoiré était venu pour lui. Le « seul survivant » ne pouvait être que lui, car il était le seul ici à tout savoir du boss et, qu'à travers lui, c'était forcément au patron qu'on en voulait. Il le savait, les Ritals n'avaient jamais digéré d'avoir été évincés après les immenses chamboulements de l'année précédente. Le port de Hambourg à feu et à sang et tous les membres de la Famille régnante de l'époque éliminés. On n'avait jamais vraiment su par qui, mais ça avait foutu un tel bordel en ville que les flics étaient restés sur les dents pendant des mois, grippant si fort le business local que, au sommet, on avait hésité à implanter une nouvelle Famille dans la ville. Quant aux Italiens, ils avaient disparu de la circulation.

Les Ritals !

Brusquement, Zimmer venait de comprendre. Cet enfoiré était un de ces enfoirés de Ritals. Ils l'avaient envoyé comme messenger. Pour un message clair, limpide : ils revenaient ! Es revendiquaient leur part de gâteau et leurs appels du pied n'ayant rien donné, ils passaient à l'action afin de...

— Je ne veux qu'un survivant, et je suis pressé !

Non, ça ne collait pas. Le type dont la voix résonnait sous les

poutrelles métalliques de l'atelier de découpe était à l'évidence américain. À cran, les porte-flingues se remirent à arroser, cherchant de leurs rafales nerveuses une cible invisible dans le noir. Autour d'eux le local résonnait comme un monstrueux tambour. Écarquillant les yeux, Zimmer essayait lui aussi de localiser le tireur. Les nerfs près de craquer et la rage aux tripes, il profita d'un léger « blanc » dans le concert d'orage pour hurler à la cantonade :

— Hé ! Qui tu es, le Yankee ?

Histoire de montrer qu'il gardait le contrôle. Comme obéissant à son injonction, les rafales se turent et la voix sépulcrale résonna, sinistre :

— Mon nom est Mack Bolan...

Le silence qui suivit fut si épais que les oreilles de l'Allemand se mirent à bourdonner. Bolan ! Bolan le Fumier ! Bolan la grande Salope ! D'un coup, Zimmer venait de faire le rapprochement Bolan ! Ces carnages de Hambourg l'an passé, c'était lui ! Bolan le Fumier. L'Exécuteur !

Mais, déjà, la voix lugubre enchaînait :

— ... et toi, tu es Zimmer ! Frankie Zimmer ! Le *soto-capo* de cette ordure de « Spritze » !

« Spritze », seringue en allemand. Le surnom de Kurt Strasser, le boss de Zimmer, le nouveau *Leiter*, le *capo* de la zone portuaire de Hambourg. Un surnom dû à sa manie d'exécuter ses ennemis d'une simple piqûre – injection de poison, genre neurotoxique – histoire d'assister à la lente agonie de la victime. Un truc vice-lard qui foutait même les jetons à ses hommes, parce que, un soir, ils l'avaient vu appliquer le traitement à l'un d'eux. À cause d'un simple malentendu. Depuis, plus personne n'avait jamais essayé de contredire Strasser.

— Toujours adepte de la piquouze, ton boss ?

Zimmer crispa les mâchoires. Ce salaud de Bolan avait l'air d'en savoir beaucoup sur tout le monde.

— À ton avis, Zimmer, c'est toi qui vas survivre, ou c'est ce pourri d'Atzov ?

Le fumier connaissait même le nom du Russe ! En tout cas, ça ne laissait guère d'espoir aux porte-flingues. De quoi somatiser dans les rangs des *soldati*. D'ailleurs, comme pour répondre à la menace, les P-M se remirent à cracher. Un enfer pour les oreilles et les nerfs. Un ouragan de feu, de plomb et de mort qui se mit à tout ravager sur son passage. Et Frankie Zimmer se jeta à terre. Il avait envie de vomir. Bolan ! Il avait affaire à Bolan le Fumier, et il était paralysé. Entièrement à sa merci. De tous, il était le plus proche de Strasser. Mieux, un ami de Strasser, son homme de confiance. Celui auquel « Spritze » avait sauvé la vie autrefois, alors qu'ils n'étaient encore que simples soldats dans un clan disparu depuis. Alors forcément, le « survivant » annoncé par Bolan ne pouvait être que lui. Il allait le

coincer, le cuisiner, et le buter quand il l'aurait bien pressé. C'était connu, l'Exécuteur opérait toujours comme ça.

Sauf que, cette fois, ce fumier tomberait sur un os. Pas question pour Zimmer de s'allonger. La grande Salope ne l'aurait pas. Il devait se tirer de là à tout prix. Mais, d'abord, trouver une diversion. Un feu de barrage qui puisse occuper suffisamment Bolan pendant un minimum de temps. Risqué, mais jouable. S'il parvenait à gagner le camion à la lueur des rafales, s'il arrivait à défoncer le rideau métallique qu'ils avaient baissé par précaution, il avait une chance. Alors, redressant brièvement la tête, il cria à ses hommes :

— *Feuer !* Feu à volonté !

Il y eut un temps mort, puis, alors que Zimmer allait réitérer son ordre, les rafales de ses hommes se mirent à déchirer l'espace. Si intensément que la nuit jusqu'alors opaque s'éclaira par intermittences de dizaines d'éclairs. Taches de lumières blêmes et fugitives qui faisaient mal aux yeux, mais qui, pour Zimmer, étaient autant de guides. Alors, s'appêtant à jouer à fond cette carte ultime, l'Allemand rampa hors de son abri, prit appui des deux mains au sol pour se redresser, et il allait s'élancer quand un objet roula sous ses doigts. Son portable !

Incrédule et le pouls à 120, il s'empara de l'appareil et ses doigts se mirent à chercher fébrilement la touche d'appel vocal, la trouvèrent enfin. À peine audible dans le vacarme des rafales, la musiquette d'intro s'éleva près de son oreille et, le cœur dans la gorge, il lança dans le micro :

— *Alarm !*

Le mot d'appel automatique codé, établi entre le boss et lui pour le cas où. Dans l'écouteur du cellulaire il y eut une sonnerie, puis une deuxième avant qu'on ne décroche enfin :

— *Ja ?*

Malgré les rafales crépitant autour de lui, Zimmer avait reconnu la voix de Horn. Le « Rat », le *primo-tenente* du boss, comme on disait chez les Ritals. Le troisième personnage après lui dans la hiérarchie du clan. Mais il ouvrait de nouveau la bouche pour parler quand un essaim de frelons rageurs vint s'écraser tout près de lui. Des éclats invisibles se mirent à crépiter autour de sa tête et il cracha dans l'appareil :

— Quelle merde !

Puis dans la foulée :

— Horn ! Dis au boss que...

Il fut interrompu par d'autres rafales, sentit des vrombissements suspects tout près de son oreille.

— Bordel de merde ! gronda-t-il encore.

Il roula de côté et, le cellulaire toujours au poing, prit appui au sol

pour se redresser. Regard dilaté, il fonça, essayant à la fois de zigzaguer et de franchir au plus vite la distance qui le séparait du camion, s'attendant à chaque seconde à encaisser les balles du grand Fumier. Butant contre des obstacles invisibles, il avait parcouru la moitié du chemin quand les rafales baissèrent subitement d'intensité. Il perçut des cris, entendit encore quelques coups de feu, sentit un projectile vrombir tout près de son oreille gauche, entendit une autre série de tirs suivie d'un grognement lointain, puis d'un bruit de lourde chute. À cet instant, son pied se prit dans quelque chose, il s'affala de tout son long et le cellulaire lui échappa. Puis il y eut d'autres coups de feu, son front encaissa un choc terrible, un gong éclata sous son crâne, tandis que, très loin, une voix lançait une exclamation en russe. Alors que ses yeux s'emplissaient d'étincelles et d'éclairs aveuglants, l'Allemand entendit encore la même voix s'exclamer, mais en anglais cette fois :

— *Fuck, the bitch ! Fuck, the bitch !*

Qui ça, *the bitch* ? La grande Salope ? Le Russe avait-il abattu l'Exécuteur ? C'était dit rat si mauvais anglais que Zimmer eut encore l'idée qu'il se trompait, avant de basculer dans un gouffre vertigineux.

CHAPITRE II

Youri Avanasiev connaissait bien Lahore. Il y était venu plusieurs fois depuis l'éclatement du bloc communiste et il s'y sentait bien. Malgré l'agitation, la chaleur et la poussière qui régnaient dans les rues bondées où voitures, deux-roues, camions bariolés, *Rickshaws* et autres *tonga*, ces carrioles hippomobiles à capote de couleur, se livraient une lutte effrénée, il en appréciait la rumeur et les parfums d'épices mêlés aux odeurs de gasoil. L'exotisme. Rompu aux climats du Moyen-Orient où il avait l'habitude d'opérer, la chaleur ne le gênait pas et, contrairement aux rares touristes occidentaux que les retombées des événements d'Afghanistan et d'Irak n'avaient pas rebutés, il ne transpirait quasiment pas. Un métabolisme particulier qui l'avait fait surnommer « Silex » par ses collègues moscovites et par son petit commando. Trois *torpédos*, issus comme lui des troupes d'élite Spetsnaz. Tout en Youri Avanasiev était sec et dur. Les os, les muscles, l'âme et le regard. Un regard gris pâle, fixe et froid, acéré comme un éclat de silex. Il n'aimait que trois choses : le soleil, les plats très épicés, son travail. Surtout son travail. Une passion qui touchait au perfectionnisme, presque à la maniaquerie. À vingt-trois ans et après deux années de service aux Spetsnaz, il avait quitté le G.R.U., les services secrets de l'armée russe, pour le M.V.D., le ministère de l'intérieur, principalement chargé de la lutte contre le Crime Organisé, et son service des recherches où, presque aussitôt et au vu de ses qualités particulières, on l'avait intégré à la très secrète Cellule 5, un groupe extrêmement discret, spécialement créé pour la chasse à L'homme, les infiltrations et les exfiltrations sensibles, la clandestinité et les coq » tordus. Là, Youri Avanasiev avait trouvé sa voie. Mieux, sa vocation. La traque, le danger : une vraie passion. En période de « chasse », il devenait une sorte d'extraterrestre. Manger, boire ou dormir étaient pour lui parfaitement secondaires. Rien n'importait plus alors que sa mission.

Ici, à Lahore, il aurait dû se trouver dans cet état si particulier. Sauf que, ni les infos reçues à Moscou une semaine plus tôt ni celles glanées depuis par ses agents locaux n'avaient permis d'avancer d'un pouce.

L'objet de sa mission avait comme disparu, volatilisé. Une mission en tout état de cause mouvante et insaisissable, à force de nager dans la clandestinité depuis plus de deux ans. Youri Avanasiev aurait pu en être agacé, mais, à l'inverse, il trouvait cela excitant. Le jeu du chat et de la souris était toute sa vie. Alors, sourd aux impatiences de ses supérieurs moscovites, le Russe attendait patiemment l'info, l'indice, le tout petit rien glané par son équipe, qui lui permettrait peut-être d'attraper enfin le fil conducteur espéré. Quatre jours à réfléchir dans la chambre moite de cette guest house du P.T.D.C., le *Pakistan Tourism Development Corporation*, située près du bazar d'Anarkali, avec pour seul compagnon son téléphone satellitaire qui n'avait pas sonné une seule fois de la journée, mais que Youri Avanasiev n'éteindrait pas de la nuit pour autant. Comme la veille et les deux nuits précédentes. Il était à présent presque minuit et le Russe avait faim. Le *shami kebab* au *da*, un triste plat de lentilles, avalé en début de soirée dans cette *dabba*, cette gargote de Temple Road, n'était plus qu'un souvenir. Mais au Pakistan la vie nocturne n'existait pratiquement pas, la consommation d'alcool était prohibée et, à cette heure, tout était bouclé. Même à Lahore et Karachi, relativement plus ouvertes au tourisme. De toute façon, Youri Avanasiev se fichait de l'alcool. Il n'en consommait pas et il ne fumait pas non plus. Il avait seulement un peu faim. Une petite épreuve qui pimentait son plaisir de chasseur à l'affût. Qui augmentait son excitation, qui...

Chassant instantanément toute pensée parasite de son esprit, la sonnerie de son satellitaire venait de crever le silence de la chambre. Se redressant sur le lit d'un souple coup de reins, il saisit l'appareil posé sur le chevet, établit la communication en articulant :

— *Da ?*

Il y eut un temps mort sur la ligne, puis une voix enrouée annonça en russe :

— Objectif logé.

Frankie Zimmer avait mal partout. Écrasé tout au fond de ce gouffre vertigineux, il avait l'impression que son crâne allait exploser. Les gongs un instant silencieux s'étaient remis à sonner. Un tocsin lourd et vibrant qui secouait sa cervelle à le faire huiler. Puis une douleur aiguë lui traversa la tête et, brusquement, il se sentit remonter des abysses. Une impression de vol vertical si intense qu'il sentit son estomac lui descendre dans le bas du ventre et que le souffle lui manqua. Jusqu'à ce que la remontée s'achève enfin et qu'il réalise la situation.

Il n'était pas mot, il n'avait pas reçu la moindre bastos, et ce liquide chaud et gluant qui coulait de son front n'était dû qu'à ce putain de choc encaissé au crâne dans sa chute. Il était seulement tombé dans les pommes. Combien de temps ? Il n'en avait pas la moindre idée. Sans

doute peu. Car, dans le noir, maintenant que ses sens revenaient, il percevait de nouveau des râles presque inaudibles. Quelque part sur sa gauche, le moribond n'avait toujours pas avalé son bulletin. Zimmer ignorait s'il s'agissait du Russe qui avait prononcé ces phrases à propos du « *bitch* » juste avant son évanouissement, mais du temps avait passé, il était toujours vivant et le grand Fumier ne donnait plus signe de vie. Alors, se redressant péniblement, faisant fi d'un nouvel étourdissement et cherchant péniblement à s'orienter dans l'obscurité, il se souvint du téléphone. Il s'accroupit, cherchant au sol des deux mains, mais il ne trouva rien. Peut-être s'était-il brisé dans sa chute, perdu loin de là. Les râles du moribond venaient de cesser, faisant place à un silence oppressant, si dense que les oreilles de Zimmer se mirent à bourdonner. Surpris d'être encore en vie et se posant mille questions, il reprenait son souffle quand un nouveau râle s'éleva quelque part derrière lui. Un râle d'agonie. Puis une plainte et ce qui semblait être un juron en russe. Enfin un geignement, long, filé, de plus en plus faible, s'achevant dans un borborygme étranglé accompagné de ce qui ressemblait aux sons précipités et fiévreux d'une lutte. Et le silence revint encore plus oppressant. À croire que Zimmer était bel et bien l'unique survivant du massacre. Pure baraka, ou résultat de ce choix énoncé plus tôt par l'autre fumier ? Était-il le dernier survivant ? La grande Salope s'était fait flinguer. Sûr et certain. Mais un mythe aussi puissant que celui de l'Exécuteur laissait toujours un sentiment de malaise derrière soi, un doute sous-jacent. Sans arme et dans cette obscurité, une seule solution raisonnable : foutre le camp d'ici très vite. D'ailleurs, après le vacarme de la fusillade, les flics risquaient de débarquer. Tout à ses pensées et angoissé à l'idée d'avoir mal interprété les propos du Russe concernant le grand Fumier, Zimmer se dirigeait à tâtons, s'attendant à chaque seconde à écoper de la balle qui le tuerait. Mais rien ne se produisait. Décidément, ce salaud de Bolan avait bel et bien écopé. Soudain, son pied buta contre quelque chose de mou. Le cœur dans la gorge et le pouls à 160, l'Allemand comprit qu'il s'agissait d'un corps. Un cadavre. Le chauffeur du camion ? Un flingueur d'Atzov ? Un de ses hommes ? Une coulée de glace dans les reins, il se pencha, tâtonna, cherchant l'arme du mort. Il y en avait forcément une à proximité. Un P-M serait l'idéal. Mais il eut beau chercher autour du corps inerte, il ne trouva que quelques douilles vides qui se mirent à rouler connement par terre avec de petits bruits métalliques agaçants. Dépit, Zimmer se redressa, et il allait reprendre sa progression quand son autre pied buta sur un objet. Quelque chose de lourd qui glissa sur le sol dans un raclement qui se répercuta dans le silence. Contenant un juron, l'Allemand se baissa de nouveau, se remit à tâtonner, posa soudain sa paume humide de transpiration sur l'objet en question et son cœur rata un battement. Un

flingue ! Pas le P-M espéré, un simple revolver. Gros et lourd, à crosse caoutchoutée, facile à identifier : Ruger, calibre .38. L'arme de poing d'Otto Limt Zimmer s'était déjà redressé. Par-delà la mort, son flingue vedette venait de lui faire un sacré cadeau. Avec ça, l'Allemand se sentait déjà beaucoup mieux. Et comme un bonheur arrive rarement seul, son autre main tendue en avant rencontra soudain de la tôle. Il venait de heurter le camion !

À tâtons, luttant contre le vertige, il gagna l'avant du poids lourd, s'agrippa à la poignée, sauta sur le marchepied, ouvrit la portière et s'affala littéralement sur le siège du chauffeur. Épuisé. Les gongs avaient repris leur concert crucifiant sous son crâne, le souffle lui manquait et, malgré l'absence de tout coup de feu, l'angoisse ne l'avait pas complètement quitté. Heureusement, le plafonnier de la cabine ne s'était pas allumé à l'ouverture de la portière. Petite panne bien utile en l'occurrence. Sauf si Bolan le Fumier était mort, bien sûr. Mais autant ne pas tenter le diable. Se redressant d'un coup de reins, il s'assit au volant coinça le Ruger sous sa cuisse gauche, lança la main droite vers le tableau de bord... et faillit hurler de dépit Cet abruti de chauffeur avait ôté la clé du contact. Son esprit se mit à tourner à vide, échafaudant des plans débiles qui lui permettraient de récupérer ces foutues clés, mais tous trop risqués si, par malheur, Bolan n'était pas mort, si, dans cette obscurité, il...

Coupé net dans ses pensées, Zimmer se demanda s'il entendait bien un bruit de clés cristallin tout près de son oreille gauche. Puis, il y eut un petit courant d'air dans sa nuque, et l'inconcevable lui tomba dessus.

— C'est ça, que tu cherches ?

La voix était si proche que Frankie Zimmer en ressentait le souffle dans ses cheveux !

— Les clés du camion... c'est ça que tu cherches ?

La voix semblait venir du fin fond de la Terre. Elle ne venait pourtant que de derrière la tête de Zimmer. Bolan le Fumier l'avait attendu tranquillement derrière le rideau de la couchette du camion !

— Elles étaient sur le contact, renseigna la voix sinistre. J'ai aussi la clé des portes et l'attaché-case trouvés sur la table de découpe. Tout près du cadavre d'Atzov. Il n'avait pas jugé nécessaire de compter, moi non plus.

Après un court silence, l'Exécuteur reprit :

— Je n'ai pas compté mais, au vu du matériel livré, il y en a bien pour quelques dizaines de milliers de dollars, non ?

L'Allemand ne répondit pas. Dans sa nuque, Bolan enchaîna :

— Aucune importance. À quelques centaines près... As-tu une idée de la destination finale de ce fric, Zimmer ? Je veux dire, après toi et après moi, bien sûr.

Le *soto-capo* de Kurt Strasser ne répondit pas.

— Je vais le verser à une fondation, renseigna la voix. La Fondation Miséricorde. Une œuvre suisse qui accueille des enfants, des orphelins de guerre et de massacres divers. Des enfants de toutes nationalités et de toutes religions dont des ordures comme toi et comme ton boss ont assassiné les parents.

Le Guerrier se tut, refait doucement, presque confidentiel :

— Ils sont tous morts, Frankie. Tous tes hommes, ton copain le Russe, même le chauffeur.

Dans le petit silence qui suivit, le tintement des clés résonna de nouveau à l'oreille de l'Allemand. Complètement groggy, celui-ci cherchait l'erreur. En vain. Son cerveau fonctionnait au ralenti. Il ne comprenait pas comment Bolan était arrivé là, si près de la sortie, alors qu'il l'avait cru posté tout au fond de la salle de découpe, là-haut, perché dans les structures supérieures du bâtiment. Et, surtout, alors qu'il l'avait cru refroidi !

— Ils sont tous morts, reprit la voix sinistre. Sauf un, bien sûr.

Frankie Zimmer recouvrait peu à peu ses esprits et, soudain, il se souvint. Le Ruger de Verk était là. Juste sous sa cuisse gauche ! Un simple geste, et il pouvait...

— Sais-tu pourquoi je ne t'ai pas tué, Frankie ?

Le cerveau de Zimmer fonctionnait mieux et il se mit à calculer ses chances. De toute évidence, ou ce fumier était nyctalope, ou il était équipé d'un système de vision nocturne. En tout état de cause, il le voyait Et il était armé, prêt à le descendre au moindre faux pas. Dans ces conditions, surtout ne rien brusquer. Endormir sa méfiance, jouer : le jeu, répondre à toutes ses questions, noyer le poisson, ergoter le plus longtemps possible. Jusqu'à ce que l'occasion se présente. Alors il répondit :

— *Nein.*

Sa voix s'était étranglée et il en fut agacé. La trouille. Vexé, il grinça :

— Et j'en ai rien à foutre.

En anglais, cette fois.

— Tu as tort, renvoya Bolan. Les mobiles qui suppriment ou épargnent une vie sont toujours très intéressants à étudier. Souvent la frontière est si mince qu'il suffit d'un rien pour changer le destin. Une mauvaise réponse, un ton, une simple attitude... Mais le temps passe, on bavarde et on n'est pas là pour philosopher, n'est-ce pas ?

Cette fois, Zimmer se tint coi et, dans sa nuque, le grand Fumier enchaîna :

— Je t'ai épargné parce que les morts ne parlent pas, Frankie. Je t'ai épargné, parce que toi, je sais que tu vas me parler.

Zimmer n'entendait plus qu'à peine. Entièrement tourné vers l'arme coincée sous sa cuisse, son esprit n'enregistrait plus rien d'autre que

cette chance qui s'offrait à lui. Une double chance. Celle de sauver sa peau... tout en se payant le luxe de buter Mack Bolan. Il allait se faire la grande Salope et entrer dans la légende de la mafia ! Lui ! Frankie Zimmer !

— Je sais que tu vas me parler, car je ne vais pas te demander l'impossible. Je sais que ton boss t'a sauvé la peau autrefois et que tu préférerais mourir plutôt que le trahir. Enfin, je le suppose.

Un temps mort, puis :

— De toute façon, ce n'est pas *Spritze* qui m'intéresse. Celui-là, je sais où le trouver.

Nouveau silence. Un silence dont Zimmer n'était qu'à peine conscient. Près de sa cuisse, sa main gauche partait déjà en quête de la crosse du Ruger. Encore quelques centimètres et ses doigts se refermeraient autour. Ensuite, resterait le plus difficile. Si ce fumier surprenait son geste avant que le canon de l'arme soit pointé sur lui, si Zimmer avait mal estimé sa visée, c'était fichu. Toujours un peu groggy, il estimait les probabilités de succès, tandis que ses battements cardiaques s'accéléraient et que ses mains tremblaient un peu. Puis il entendit la voix sinistre reprendre dans sa nuque :

— Celui que je cherche, c'est un certain Maskhad. Dogou Maskhad.

CHAPITRE III

Comme à son habitude, Kamal conduisait en silence et, derrière le 4 x 4 Cherokee, la Ford de ses cousins suivait. La sécurité était assurée. Assis à l'arrière près de Safia, Dogou Maskhad laissait son regard errer à travers les glaces du 4 x 4, sans vraiment voir défiler les façades de Multan Road. Des murs gris, rendus encore plus tristes par l'éclairage jaunâtre de l'éclairage public, des poteaux, des fils électriques partant dans toutes les directions et des trottoirs mal entretenus, quasi déserts à cette heure. Quelques voitures dégingluées, pratiquement plus de taxis. Au Pakistan, on sortait peu le soir et même à Lahore, rentrer à minuit passé était carrément un signe de débauche attirant méfiance et mépris. Sauf bien sûr quand on avait beaucoup d'argent, ce qui était le cas de Dogou Maskhad. Du fric, il en gagnait énormément. Pourtant, dans sa situation, mieux valait ne pas trop le montrer. Chaque vendeur de bazar, chaque serveur de restaurant, chaque portier d'hôtel pouvait être un informateur à la puissance, et Dogou Maskhad avait beau circuler au Pakistan sous identité d'emprunt, il se méfiait de tout et de tous. Y compris de Kamal, son homme de confiance, un ancien petit chef de gang de Peshawar, dont la bande avait été décimée deux ans plus tôt au cours d'un assaut de la police locale. Kamal Zia Narwat avait autrefois servi d'intermédiaire entre les « commerçants » de Darra, village célèbre dans le monde entier pour ses armureries artisanales, et Maskhad, au début de son trafic.

Échappé par miracle au piège tendu par la police avec deux de ses cousins, Kamal avait ensuite galéré quelque temps mais, conscient de ses compétences et lui-même coincé au Pakistan pour raison de sécurité, Maskhad avait alors carrément embauché le trio. Kamal présentait bien, savait lire, écrire et compter en anglais, et surtout, il était introduit au sein de la mafia pakistanaise basée à Peshawar. Une mafia extrêmement active, par qui passait tout le trafic de la dope du Nord, depuis le coup d'arrêt donné par la guerre aux exploitations afghanes, qui, d'ailleurs, reprenaient de plus belle depuis la *Pax Americana*. Héroïne et coke. Une mafia de clans tribaux, très utile pour le business. Kamal Zia Narwat connaissait la plupart des chefs de

familles, c'était donc un homme précieux. Maskhad l'avait bombardé « secrétaire ». Par ailleurs, nettement moins évolués mais égorgeurs patentés et sans états d'âme, les deux cousins rescapés étaient devenus ses baby-sitters. Cela faisait deux ans, et le système fonctionnait à merveille. Armements tchéchènes contre dope à bas prix et déjà transformée, prête à la revente. Seul bémol, Dogou Maskhad était une sorte de prisonnier. Impossible pour lui de rentrer en Russie, désormais poursuivi en tant que Tchéchène « séparatiste », inscrit en tête de liste des ennemis les plus dangereux de la nation. On disait que Poutine en personne avait juré d'avoir sa tête, et bien que n'ayant encore jamais subi de menaces au Pakistan, Maskhad était sûr que des tueurs le recherchaient. Le genre de *torpédos* qu'il avait bien connus au temps du K.G.B, semblables à ceux des *mokrié diela* de l'époque. Les « affaires humides », celles où on se mouillait, plaisantait-on dans les couloirs. Un jour c'était sûr, il devrait encore changer de pays. Brouiller de nouveau sa trace. L'Amérique du Sud, peut-être, ou encore plus loin. Bien sûr, il aurait pu tenter de retourner en Tchétchénie, source du trafic international de sa famille, mais le pays était en ruines, la vie y était une véritable épreuve et les ordres du boss étaient formels : impossible de traiter les marchés étrangers depuis là-bas. Un dur, le boss. Malgré l'infirmité qui le clouait à son fauteuil roulant, il aurait pu lui aussi émigrer à l'étranger. Il était un des hommes les plus riches de Tchétchénie et, avec le fric, on peut tout acheter, y compris le droit d'asile. Mais Aslan Katthab ne quitterait jamais la Tchétchénie. Là-bas, il était tout-puissant, ailleurs, il n'aurait plus été qu'un réfugié. Comme son neveu Dogou.

Car Maskhad se voyait comme un réfugié. Un réfugié privilégié, d'accord et, depuis le 11 septembre 2001, le Pakistan était pour Maskhad une terre d'asile idéale. Tout le monde le savait, Al-Qaïda y avait établi certaines de ses bases après la chute des Talibans d'Afghanistan. La nébuleuse terroriste avait besoin d'armes pour mener sa croisade anti-occidentale, et la Tchétchénie ex-soviétique en avait à revendre. Y compris de ces fameux matériels de destruction massive, dont les Américains avaient tant parié à propos de l'Irak.

L'Irak ! Une vraie déception. Peu avant les événements, Maskhad avait été approché par des envoyés de Saddam. Un énorme marché en puissance. Négociations hyper discrètes. Pas question de mouiller le pouvoir tchéchène en place trop peu fiable. Hélas, quelques jours seulement avant la mise en œuvre du plan, les hordes yankees avaient débarqué dans le secteur, ruinant tous les espoirs du trafiquant. Heureusement, restaient les marchés terroristes. Pour Maskhad, Ben Laden n'était certes qu'un fou furieux bon pour la camisole, mais il semblait pouvoir devenir son plus gros client. Le genre de truc qui forçait le respect. Finalement, l'avenir ne s'annonçait peut-être pas si

morose. L'ami Oussama n'était pas près de tomber et de toute façon, sa relève était assurée... par ceux qui le manipulaient. Quelque part à l'ouest de Lahore, du côté de l'Arabie Saoudite. Car Dogou Maskhad le savait Ben Laden n'était en fait qu'un pion sur l'échiquier de la gigantesque croisade islamique lancée contre les *kafir*, les infidèles. Il n'était que l'arbre qui cachait la forêt. Un simple fusible, chargé de protéger les vrais décideurs, les ayatollahs du sommet Ceux qui avaient décidé de régner sur le monde. Pas des dingues, ceux-là ! De vrais stratèges, qui gagneraient forcément un jour ou l'autre, et sans doute plus vite encore que ne le craignaient les juifs et les chrétiens les plus pessimistes. À moins que la fameuse guerre de religion dont on parlait tant n'éclate vraiment La vraie, la totale. Celles que les néoconservateurs de Washington appelaient la Quatrième Guerre mondiale, considérant que la Troisième avait été la guerre « froide ». Mais ça n'arriverait pas. Seuls capables de se lancer dans un tel conflit, les juifs orthodoxes étaient trop peu nombreux. Ils seraient anéantis. Quant aux chrétiens, pas de danger. Ils ne broncheraient pas. La peur... les droits de L'homme. Pratique, les droits de L'homme !

— Tu ne penses pas à moi !

Brutalement tiré de ses songes par la voix rauque près de lui, Dogou Maskhad tourna la tête. Dans la pénombre de l'habitable du 4 x 4, les grands yeux soulignés au khôl de Safia ressemblaient à des braises. Si incandescentes qu'on les aurait dites alimentées par un brasier intérieur. Dans la lumière du jour, les prunelles de Safia avaient une teinte étrange, entre le mauve et le doré, semblables à celles de certains tigres. D'ailleurs, Safia était une tigresse. Toujours prête à sortir ses griffes quand d'aventure Maskhad louchait du côté d'une belle Occidentale à la piscine du Pearl Continental de Karachi ou au bar du Holiday Inn de Lahore. Car Safia était toujours à ses côtés. Depuis leur première nuit passée ensemble trois ans plus tôt au Marriott de Karachi, elle ne le quittait plus. Un attachement qui avait un peu agacé Maskhad au début, mais auquel il avait très vite trouvé au moins trois aspects positifs. Safia était très belle, Safia était une bombe sexuelle, et Safia n'avait pas besoin de son fric. Veuve et héritière d'un puissant exploitant de coton tué dans un accident d'avion, la jeune Jordanienne devenue pakistanaise par le mariage jouissait d'une fortune personnelle qui la mettait à l'abri du besoin. Dans ces conditions, Dogou Maskhad pouvait être tranquille. Si Safia n'était pas avec lui pour son fric, c'est qu'elle en pinçait vraiment.

Dogou Maskhad était ce qu'on appelle « une belle bête ». Grand, athlétique, paupières légèrement fendues, voix de crooner, yeux de velours quand il le fallait Quant au côté sexe, il était monté comme un âne... et il savait s'en servir. 53 ans, dix de moins en apparence. Pour la drague, ça aidait.

— Tu ne penses pas à moi !

Safia disait toujours ça quand die le voyait préoccupé. Elle avait raison, ce soir il ne pensait pas à elle. D'ailleurs, il n'y pensait pas souvent sauf quand ils étaient au lit Et encore. Mais, comme tous les hommes traqués, Dogou Maskhad était un anxieux, même s'il s'en défendait, et il connaissait l'efficacité des services russes. Hors, la tension de ses nerfs ne trouvait de calmant que dans une bonne baise.

Le 4 x 4 approchait du Lahore Hilton. Un des trois ou quatre hôtels où Maskhad réservait simultanément une, voire deux chambres quand il venait dans le coin. Chacune sous identité différente. C'était comme ça dans chaque ville où il séjournait. Un parmi les dizaines de trucs qu'il utilisait pour brouiller les pistes. Se penchant sur l'épaule de Kamal, il ordonna :

— On s'arrête au Hilton.

Désignant le téléphone satellitaire posé sur le siège voisin du chauffeur, il ajouta :

— Tu gardes l'appareil.

Vérifiant dans le rétro que la Fend des cousins suivait bien, Kamal acquiesça en silence. Quand Maskhad lui confiait le téléphone, il savait ce que ça signifiait La fille et lui allaient baiser toute la nuit. Une salope, Safia, très mauvaise musulmane. Ses *chunni*, ses voiles, étaient trop transparents, elle regardait les hommes en face et pis encore, elle buvait de l'alcool. Une dévergondée qui, faussement ingénue, questionnait :

— Pourquoi on s'arrête au Hilton ?

Tandis qu'il engageait le 4 x 4 sur la voie d'accès à l'hôtel, Kamal Zia Narwat vit dans le rétro Dogou Maskhad alluma une cigarette avant de répondre :

— Pour mieux penser à toi.

* * *

Bolan connaissait l'existence de Dogou Maskhad ! L'Allemand n'en revenait pas. Mais, déjà, le souffle reprenait sur sa nuque :

— Je sais que tu le connais. Je sais que tu traites avec lui, je vous ai entendus négocier par téléphone.

— Par téléphone !

L'exclamation avait échappé à Zimmer. Incrédule, il en avait presque oublié à la fois son angoisse et le Ruger à sa portée.

— Par téléphone, confirma le grand Fumier. Je vous ai dans le collimateur, toi et ton boss. J'ai piraté sa ligne téléphonique, son portable et le tien. Je sais donc que tu appelles régulièrement Maskhad

pour vos petits trafics. Je connais même le numéro de son satellitaire et, grâce à quelques relations, je l'ai fait « pister » par des gens du N.S.A. Système genre GPS., si tu vois ce que je veux dire.

L'Allemand était anéanti. Il savait que Bolan ne bluffait pas. Aujourd'hui, on était effectivement capable de ce genre d'exploit technique. Mais ce qui l'inquiétait le plus était que ce salaud lui raconte tout ça. C'était des confidences bien trop précieuses pour qu'il lui laisse la vie sauve. Le Ruger était sa seule chance. Manœuvre extrêmement délicate. S'en emparer était une chose, le retourner suffisamment vite contre l'Exécuteur en était une autre. Question de position, de rapidité et...

— Au cours de vos dernières tractations, reprit la voix sinistre dans sa nuque, le satellite a localisé l'appareil de Maskhad. Du côté de Karachi.

C'était vrai ! De plus en plus sidéré, Zimmer avança la main le long de sa cuisse. L'extrémité de ses doigts effleurait enfin la crosse caoutchoutée, quand Bolan lui souffla à l'oreille :

— Tes mains, Frankie Tes mains. Sur le volant.

La grande Salope avait surpris son geste ! Zimmer en aurait hurlé de dépit Durant une seconde ou deux, il hésita. Il pouvait tenter...

— Tes mains !

Zimmer avait le bout des doigts sur la crosse. Il y eut une sorte de tourbillon dans sa tête, une sorte d'ivresse folle. Puis plus rien. Que le vide. Comme indépendantes de sa volonté, ses deux mains étaient maintenant sur le volant. Un long silence s'établit, seulement troublé par les battements cardiaques déchainés de l'Allemand. Il avait ai trop peur. On ne joue pas à la roulette russe avec un mec comme l'Exécuteur.

— Je connais tes relations avec Maskhad, quand il œuvrait au K.G.B. et toi à la Stasi, le ministère de la sécurité d'État d'Allemagne de l'Est, et je sais quels trafics vous entretenez depuis. Je sais aussi quel business il traite avec les mouvances terroristes islamistes. Il leur vend des armes, beaucoup d'armes, contre des dollars ou contre de la dope cultivée en Afghanistan et au Pakistan. Mais les temps ont changé, les autorités russes d'aujourd'hui cherchait à lui faire la peau et il se terre au Pakistan sous plusieurs identités d'emprunt. Les réseaux Al-Qaïda veillent à sa protection, une protection qui durera tant qu'il pourra assurer leur approvisionnement. Une aubaine pour lui, non ?

Zimmer ne répondit pas, mais Bolan avait raison sur toute la ligne. La peau de Maskhad ne valait pas un rouble hors de sa planque pakistanaise. Sauf peut-être en Inde, où il passait de temps à autre clandestinement pour traiter ses marchés. Partout ailleurs, il était en danger, y compris en Afghanistan où les Américains l'attendaient au même titre que les tueurs des *mokrié diela*, les « affaires humides », le

bureau des « contrats » des nouveaux Services russes. On savait combien la Russie exsangue d'aujourd'hui louchait du côté de l'Europe et de ses subventions. Mais, pour ça, elle devait se refaire une virginité. La chasse aux types comme Maskhad faisait partie de ce programme purificateur. Les nouveaux services de Moscou n'auraient aucune pitié pour lui. Un ancien kagébiste devenu mafieux... un Tchétchène, en plus !

Mais Bolan coupa brusquement sa gamberge.

— Je veux tout savoir, Frankie. Tout ce que tu sais de la mécanique mafieuse pakistanaise et des connections de Maskhad avec elle.

— Hé ! Je ne sais rien de tout ça, moi ! Je ne sais même jamais où il est ! Je sais seulement qu'il a des planques un peu partout, mais je ne les connais pas ! Je ne sais même pas si...

— Tss, tss ! coupa le grand Fumier. Tu es un trop vieil ami du Tchétchène pour tout ignorer ! Alors j'écoute et je n'attendrai pas longtemps.

La menace était si claire que, pas une seconde, Zimmer ne douta de l'imminence de sa mort. Pour tenter sa chance, il avait besoin de temps. De recouvrer son self-control. Après tout, s'il réussissait à tuer la grande Salope, Maskhad ne saurait jamais qu'il avait craché le morceau. Alors il parla. D'abord avec un reste de réticence, puis, poussé par l'énoncé de ce que savait déjà Bolan, il dut tout lâcher. Quand il eut fini, ce qu'il entendit lui fit froid dans le dos.

— Je veux la peau de Maskhad.

Le ton était si glacial que Zimmer en ressentit une véritable impression de froid dans le dos. Tétanisé, il resta silencieux jusqu'à ce que la voix pleine de menaces commente derrière lui :

— Bien sûr, je pourrais appeler Maskhad moi-même. Lui dire que je sais tout, que je tiens son ami Zimmer, que j'exige les coordonnées de tous ses commanditaires contre ta vie, etc. Mais ce serait idiot. Il refuserait, disparaîtrait aussitôt, changerait de téléphone et il faudrait de nouveau pister sa ligne. Lassant !

Un petit silence pour user les nerfs, puis :

— Non, enchaîna Bolan. On va faire autrement. C'est toi qui vas l'appeler.

— Moi ?

— Toi, confirma l'Exécuteur. Avec ton portable. Parce que sur le sien, il a sûrement l'affichage du numéro appelant. Il saura que c'est toi et n'aura pas de raison de se méfier.

— Mais... j'ai paumé mon téléphone dans la bagarre ! Je sais même pas où il...

Interrompant Zimmer, un objet lui atterrit sur les genoux.

— Il est là, coupa le Guerrier. Je l'ai récupéré tout à l'heure.

L'Allemand encaissa sans broncher, mais il bouillait intérieurement

Ce type était le diable. Il savait tout, voyait tout, avait réponse à tout Et, en plus, il semblait se déplacer sur coussin d'air. Mauvais, il fit valoir :

— Il est sûrement cassé.

— Il fonctionne. Je l'ai testé.

Les nerfs tendus à se rompre, Zimmer se dit qu'il n'aurait plus d'autre chance. L'esprit occupé par Maskhad et ce putain de téléphone, Bolan relâchait peut-être sa surveillance. Poussant dans cette voie, il grinça :

— Je ne sais pas ce que tu as dans la tête, Bolan. Mais Maskhad est un malin. Il ne gèrera pas...

— Écoute-moi attentivement : tu vas lui dire que tu as un énorme marché à lui proposer, le plus gros qu'il ait jamais traité. Un client exceptionnel, qui représente un groupe ne souhaitant pas traiter directement. Un Néo-Zélandais nommé... Ron Cornell, qui fait le business avec les révolutionnaires d'Afrique et d'Amérique latine. Tu ne t'étends pas. Tu jures que le type a des valises bourrées de dollars et tu réclames ta commission au passage. Ça fera plus vrai. Le contact devra avoir lieu au Pearl Continental Hôtel de Karachi. Demain soir.

Obsédé par la pression du revolver contre sa cuisse et sa main gauche encore si loin de l'arme, l'Allemand secoua la tête. Refoulant sa trouille, il renvoya :

— Il voudra en savoir plus. Il... il va demander quel type d'armement il veut, ce Néo-Zélandais. Il va...

— Tu restes dans le vague, coupa le Guerrier. Tu répètes seulement que c'est un très gros coup. Allèche-le, appâte-le, mais débrouille-toi pour que ça marche, si tu veux vivre encore un peu.

Le pouls de Zimmer était à 130 pulsations. Son instinct lui disait que c'était maintenant ou jamais, et sa main gauche lâcha le volant pour descendre aussi naturellement que possible vers sa cuisse. S'il voulait vivre encore un peu, il devait baiser le grand Fumier...

CHAPITRE IV

— Ta main. La gauche. Sur le volant.

Dans la nuque de Zimmer, la voix n'avait même pas varié de ton, mais l'Allemand en eut de nouveau la nausée. Le *soto-capo* de Kurt « Spritze » Strasser ressentit une telle haine qu'il faillit passer outre et poursuivre son geste. Ses doigts n'étaient plus qu'à quelques centimètres de la crosse du Ruger, mais un objet dur et froid s'était enfoncé dans sa nuque. Tétanisé, le pourri éructa :

— Hé ! Fais pas...

— Toi, fais pas le con ! La main gauche sur le volant, le téléphone dans la droite, coupa Bolan.

Et Zimmer obéit. Il avait encore envie de vivre...

— Et sois convaincant recommanda le Guerrier. Maintenant appelle.

Dans la nuque de Zimmer, l'arme s'était enfoncée si fort qu'il grimaça. Hargneux, il ergota :

— Et... et si j'ai sa messagerie ?

— Dans ce cas, dis-lui seulement d'être au Pearl Continental Hôtel de Karachi demain soir. Pour une très grosses affaire. Qu'il y demande un certain Ron Cornell. Dis-lui qu'il t'est impossible d'être présent, mais que le type est clair.

Impossible d'être présent ! Ce fumier allait l'exécuter dès qu'il aurait appelé ! Essayant de donner à sa voix toute la fermeté requise, le mafieux interrogea :

— Pourquoi je ne serais pas présent ?

— Parce que Ron Cornell c'est moi, et que je ne veux pas t'avoir dans les jambes.

Malgré sa trouille, l'Allemand n'osa pas faire état de ses doutes. Un peu comme s'il avait craint de soumettre lui-même l'idée de son exécution au salaud qui le tenait ai joue. D'ailleurs, ce dernier enchaînait :

— Ensuite, tu confirmeras en appelant Kamal.

— Kamal ?

— Allons ! fit le Fumier dans son dos. On sait tous les deux qui est Kamal.

Zimmer serra les dents. Kamal Zia Narwat était L'homme de confiance de Maskhad. Celui par qui il passait quand Maskhad était injoignable. Pour savoir ça, il fallait que le grand Fumier scannérise ses coups de fil depuis un sacré bout de temps. Il n'avait pas parlé à Kamal depuis des lustres.

— Appelle, ordonna la voix derrière lui. Maintenant.

Joignant le geste à la parole, Bolan avait encore plus enfoncé l'arme dans la nuque de Zimmer. Sous la pression, celui-ci sentit sa tête partir en avant et son front cogna contre le volant. Des étincelles fusèrent sous ses paupières et repris d'étourdissements, il faillit lâcher la rampe pour le compte.

— *Now !* ordonna Bolan dans son dos. Appuie sur la touche et prononce son nom.

L'appel vocal. Le grand Fumier savait ça aussi. L'avait-il surpris plus tôt quand il avait prononcé le code d'appel du boss ? Il se rendit compte qu'il avait presque oublié cet appel et la raison lui revint. L'essentiel était de jouer le jeu. Après tout, Maskhad ne risquait rien par téléphone, et il ne connaîtrait jamais la vraie raison de cet appel. Alors, il porta le combiné à son oreille, appuya sur la touche vocale et prononça le code de Maskhad :

— Nabil ?

Il y eut un petit temps mort dans l'écouteur, et tandis que la sonnerie résonnait à son oreille, il sentit la tête de Bolan s'approcher de la sienne pour suivre la conversation. Mais il n'y avait rien d'autre à entendre que la sonnerie qui s'éternisait.

Dogou Maskhad soufflait sa première bouffée de fumée, quand la sonnerie du satellitaire résonna dans l'habitacle. Intrigué, il se dit qu'un appel à cette heure ne pouvait qu'être important et quand la sonnerie résonna pour la troisième fois il lança à Kamal d'un ton agacé :

— Qu'est-ce que tu attends ?

Mais celui-ci n'écoutait qu'à peine. L'instant d'avant, son attention avait été attirée par des phares. Brusquement apparue dans son rétro, une voiture était venue se coller derrière la Ford de ses cousins.

— Alors ! s'énerva Maskhad dans son dos. Passe-moi l'appareil !

— *Ji han !* Oui ! répondit Kamal, l'esprit ailleurs.

Il ramassa le téléphone sur le siège voisin, le tendit à Maskhad par-dessus son épaule. Dans son rétro, il surveillait les phares de la voiture derrière la Ford. Pendant ce temps, sur la banquette arrière, Dogou Maskhad avait connecté le satellitaire. Glissant une main distraite sous le *salwar kamiz* de soie brodée de Safia pour l'insérer entre ses cuisses jointes, il jeta dans l'appareil :

— Hello !

— Dogou ! lança une voix à l'accent prononcé. C'est moi.

Dogou Maskhad avait reconnu le timbre de Frankie Zimmer, son plus vieux client. En principe, on avait dû lui livrer sa dernière commande hier ou aujourd'hui. Intrigué, le Tchétchène s'enquit :

— Un problème ?

— *Nein ! Nein !* Tout va bien, se hâta de renvoyer l'Allemand d'un ton pressé. La marchandise est conforme. Je... enfin, je t'appelle pour te dire que je t'adresse un nouveau client.

Surpris par l'heure tardive d'un appel qui n'avait apparemment rien d'urgent, l'autre hésita :

— Euh... super, Frankie ! Super ! Mais peut-être qu'on pourrait...

— C'est un gros poisson ! coupa son correspondant, un putain de gros poisson. Plein aux as. Un Néo-Zélandais...

— Frankie ! Tu m'expliqueras tout ça de vive voix quand...

— Attends ! Le type est pressé ! Il repart en Colombie dans trois jours. Il faut que tu le voies ! C'est un énorme marché !

Dogou Maskhad fronça les sourcils. L'ancien de la Stasi semblait vraiment accro sur cette affaire. Un enthousiasme inhabituel. Mais déjà Zimmer enchaînait :

— Le nom du type, c'est Cornell. Ron Cornell. Il sera au Pearl Continental demain toute la soirée. Il attendra que tu le contactes.

— Demain soir ! s'exclama le Tchétchène.

Décidément, Zimmer le prenait au débotté. Il avait horreur des deals précipités. Il aimait savoir à qui il avait affaire et quelles étaient les sources de financement avant le premier contact direct.

— Demain soir, confirma l'Allemand sur le même ton pressé. Je... je ne peux pas t'en dire plus au téléphone, mais le mec est clair. Tu peux y aller à fond. Et... et pense à ma commission, hein ! N'oublie pas que...

— Comment il est, ton Cornell ? demanda Maskhad. Je veux dire, physiquement.

Le Tchétchène était un homme prudent. Voire méfiant. Dans sa spécialité, mieux valait se border de partout. Sur la ligne, il y eut un « blanc » suivi de sons divers.

— Euh... il est grand, il a les cheveux...

Au même instant le regard de Maskhad capta celui de Kamal dans son rétro. Malgré la pénombre, il y surprit comme un petit éclair, une lueur aiguë qui passait dans les prunelles noires du tueur quand quelque chose n'allait pas. Fronçant les sourcils, il avait obstrué le micro du téléphone pour interroger Kamal :

— *Problem ?*

— *I don't know*, renvoya le chauffeur. Pas encore.

Dans son rétro, il venait de voir les phares de la voiture qui suivait ses cousins se déporter de côté. Il vit alors son clignotant et, tandis que la voiture accélérât pour dépasser la Ford, il répéta comme pour lui-même :

— *I don't know.*

Dans le rétro, il suivait la progression de la voiture. Un 4 x 4, genre Range-Rover. Rien de plus banal en fait qu'un dépassement quand on ne roule pas vite en ville, mais Kamal possédait un instinct de fauve, un sixième sens qui lui avait sauvé la vie deux ans plus tôt lors du massacre de son gang. Derrière eux, le 4 x 4 avait brutalement accéléré. Il était à présent à la hauteur de la Ford qui s'était légèrement rabattue vers le trottoir pour le laisser passer. Dans son dos, Kamal entendit Dogou Maskhad lancer dans le téléphone :

— Frankie ! Tu m'entends ? Je t'ai demandé quel genre de...

— *Son of a...*

Kamal n'acheva pas son juron. Tandis que, derrière lui, le Tchétchène se redressait sur la banquette en essayant de comprendre ce qui arrivait, son regard incrédule captait la scène dans le rétro. Un bras venait d'émerger à la portière du Range-Rover, brandissant une arme. Il vit la Ford faire un violent écart, tandis que des armes émergeaient là aussi par les glaces latérales.

— *Bitch !*

La fin de son injure avait à peine franchi ses lèvres, que son regard capta les éclairs dans la nuit.

Frankie Zimmer ne s'était pas attendu à ce genre de question. Il n'avait jamais vu le grand Fumier et, bien sûr, il ignorait absolument tout de son aspect physique. Pris de court, il bégaya :

— Euh...

Lui coupant la parole, il y eut une exclamation dans l'écouteur :

— *Son of a...*

Ce n'était pas la voix de Maskhad. Au même instant, une main puissante écarta le téléphone de sa tête et il entendit la voix sinistre murmurer contre lui :

— Grand, cheveux courts, yeux clairs, genre militaire.

Mack Bolan ne s'était pas attendu non plus à ce type de question.

Mais il avait réagi très vite et, poussant de nouveau le téléphone contre la joue de l'Allemand il souffla :

— *Schnell !*

— Euh... il est grand, il a les cheveux...

Zimmer se tut de nouveau. Des sons étouffés sortaient de l'écouteur, des échos de voix parmi lesquels il crut entendre Maskhad prononcer le mot « *problem* », puis d'autres sons divers, et un cri de femme. Bref, aigu. Alors il y eut une explosion dans l'écouteur, et plus rien. Le vide. Inattendu, inquiétant Incrédule, Frankie Zimmer lâcha d'une voix coincée :

— Je ne comprends pas.

Derrière lui, l'Exécuteur ne comprenait pas non plus. Mais dans son esprit un petit signal s'était allumé. Quelque chose s'était soudain mis à

clocher dans l'univers de Dogou Maskhad, et Mack Bolan pressentait que, de près ou de loin, cela allait compliquer la suite de son blitz.

— Je ne comprends pas, répéta le pourri. Il a coupé.

Il tenait toujours le téléphone contre son oreille et, comme dans un mouvement de découragement, son autre main avait lâché le volant pour retomber contre sa cuisse. Puis, dans un geste fulgurant il remonta soudain sa main devant lui, effectua une rotation du buste, tandis que son poing gauche jaillissait droit vers la tête de Bolan.

Dans l'objectif du mini-Caméscope fixé devant son œil droit l'image verdâtre fut violemment bousculée, mais, le temps d'un éclair, l'Exécuteur avait eu le temps d'apercevoir l'objet dans le poing de l'Allemand. Le revolver qu'avait ramassé Zimmer un peu plus tôt près du cadavre du flingueur. Ruger, calibre .38. Une scène que le Guerrier avait parfaitement pu suivre malgré l'obscurité grâce à son dispositif de vision nocturne. Le temps d'un battement de paupières, Bolan vit le canon de l'amie se tourner vers lui, ainsi que le doigt du pourri sur la détente. Tandis qu'il amorçait un mouvement d'esquive, il y eut un dé clic ridicule du côté du Ruger. Barillet vide.

Alors que Zimmer enfonçait de nouveau la détente de l'arme, l'Exécuteur effleura celle du Beretta 93R. Un instant dévié par le mouvement du mafieux, le canon de l'automatique avait immédiatement retrouvé sa ligne de visée initiale, la nuque de l'Allemand, ou, plutôt, son cou, à cause du mouvement rotatif. L'arme tressauta dans son poing, Zimmer poussa un cri étranglé, et tandis que sa tête partait sur le côté pour cogner contre le montant de la portière, Bolan tira de nouveau. Cette fois, l'ogive meurtrière éclata la tempe de l'Allemand, ressortant de l'autre côté, emportant dans sa course fragments d'os, sang et lambeaux de peau où s'accrochaient un peu de cheveux. Des choses écoeurantes, rendues encore plus hideuses par la luminescence verdâtre de l'appareil de vision nocturne. Zimmer s'affaissa contre la portière, lâchant le revolver qui disparut entre ses cuisses. Une moue de commisération au coin des lèvres, l'Exécuteur secoua la tête en laissant filer entre ses dents :

— Dommage...

Zimmer avait tenté sa chance, il avait perdu. Mais ça ne faisait pas les affaires de l'Exécuteur.

Enjambant le rebord de la couchette, il se laissa tomber sur le siège du passager, et il posait la main sur la poignée de la portière de droite quand un détail l'immobilisa soudain : un simple reflet, à peine entraperçu le temps d'un battement de paupières, là-bas, vers le fond du laboratoire de découpe.

CHAPITRE V

Dogou Maskhad avait compris ce qui se passait dès son premier regard à travers sa glace de portière. Les *mokrié diela* l'avaient retrouvé ! Pourtant, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre d'un mafieux traqué, ce fut la rage qui l'emporta chez lui sur la peur. Plongeant sur Safia, il l'attrapa par la nuque, la fit basculer en avant en éructant :

— Soulève toi cul, toi !

— Hé !

Ignorant l'interjection de sa maîtresse et joignant le geste à la parole, il la plaqua sans ménagement sur le plancher du véhicule, se redressa lui-même pour soulever le dessus de la banquette. Plongeant son bras dessous, il en retira les deux pistolets-mitrailleurs MAC10 que Kamal y avait glissés dans un logement spécialement aménagé. Deux P-M équipés de leurs chargeurs de 30 coups, couplés tête-bêche.

— Kamal ! cria-t-il. À toi !

Joignant le geste à la parole, il avait balancé un des P-M sur le siège du passager, avant de se retourner vers l'arrière en criant à l'intention de Safia :

— Reste couchée !

Safia tenta de se redresser en s'exclamant :

— Qu'est-ce qui se...

Maskhad dut lui envoyer un coup de pied dans l'abdomen pour la faire se recoucher. La jeune femme se recroquevilla en geignant :

— Dogou ! Qu'est-ce qui te...

Souffle coupé, elle se mit à gémir comme un animal blessé. Sourd à ses gémissements, le Tchétchène avait envoyé d'un mouvement sec le dos de culasse de son MAC10 dans la glace arrière. Cela fit un bruit d'explosion étouffée, un courant d'air tiède s'engouffra dans l'habitacle, et, tandis qu'il engageait le court canon dans l'ouverture, il vit des éclairs partir en même temps du Range-Rover et de la Ford des cousins. Cette dernière partit soudain en crabe, traversa la voie, revint en ligne, dévia de nouveau avant de grimper sur le trottoir en effectuant un saut de cabri. Comme dans un cauchemar, le Tchétchène

la vit percuter violemment un poteau électrique. L'avant du véhicule parut exploser sous le choc, la voiture rebondit, glissa de côté et continua sa course folle dans le rideau de fer d'une boutique fermée. Mais alors qu'on aurait pu croire son périple achevé, elle rebondit sur la tôle ondulée, revint au milieu de la chaussée où ses roues percutèrent violemment la naissance d'un terre-plein. Abasourdi, le Tchétchène la vit basculer de côté, effectuer un nouveau saut en l'air, rebondir encore avant de se retourner en tonneau en plein milieu de la rue dans un jaillissement d'étincelles contre l'arrière d'un camion de livraison qui venait de freiner. Sous son capot à demi arraché, il y eut un éclair bleuté, puis, d'un coup, tout le véhicule s'embrasa.

— Putain de merde ! huila Maskhad dans sa langue.

Passé juste à temps pour éviter le choc et au prix d'une véritable cascade, le Range-Rover des assaillants ralentit, parut hésiter. Une nouvelle giclée d'éclairs fusa par ses fenêtres et Maskhad crut apercevoir un bras émerger de la Ford, agitant une arme en tous sens. Puis le bras retomba et les flammes le cachèrent. Une bordée de jurons au bord des lèvres, le Tchétchène vit alors le Range-Rover bondir en avant à leur poursuite. Pour l'hallali.

— *Bitch !* jura Dogou Maskhad, sidéré.

Les cousins étaient cuits ! Levant le canon du MAC vers le véhicule qui remontait la distance, il jura encore :

— Sales rats puants !

En russe, cette fois. Ayant craint jusqu'alors d'atteindre les cousins dans la bagarre, il n'hésita plus. Son index enfonça la détente, envoyant une courte rafale vers le pare-brise du Range-Rover. Hélas, au même instant, le Cherokee fit un violent écart et les balles se perdirent dans l'espace, sans arrêter les poursuivants. Hors de lui, Maskhad entendit dans son dos Kamal émettre un jappement. Le Cherokee repartit sur la gauche, manqua percuter un Rikshaw qui survenait en sens inverse, évita de peu une camionnette bariolée qui ralentissait devant lui pour tourner, reprit enfin sa course en avant tout en louvoyant dangereusement. Au même instant une rafale vint frapper le Cherokee. Deux ou trois projectiles vrombirent autour du crâne de Maskhad, faisant sauter sa glace de portière. Il envoya une autre rafale, eut la satisfaction de voir le Range-Rover tanguer et ralentir, expédia une troisième rafale, n'eut que le temps de se baisser en apercevant les éclairs qui jaillissaient de nouveau chez l'ennemi. L'autre glace de portière se désintégra et, sous lui, Safia lâcha une exclamation qu'il ne comprit pas. Au passage, des éclats de verre lui griffèrent la face et il plongea entre les sièges à son tour, couvrant de son corps celui de la jeune femme qui gémit de nouveau :

— Salaud ! Tu m'as fait mal !

Sans chercher à savoir si elle parlait de plus tôt ou de maintenant et

tout en permutant son bi-chargeur, le Tchétchène lança à l'adresse de Kamal :

— Sème-moi ces enfoirés !

Plus facile à dire qu'à faire. Ces salauds ne semblaient pas craindre ses balles et ils étaient bien armés. En fait, ses chances étaient faibles et Maskhad en avait conscience. Pourtant il cria :

— Fonce !

Pour toute réponse, il ne perçut qu'un vague grognement, vite avalé par le grondement rageur du Cherokee. Mais le 4 x 4 se remit à zigzaguer de façon alarmante. Pris d'un doute, Maskhad leva la tête pour interroger :

— T'as écopé ?

— C'est rien, patron ! C'est rien !

Après une succession de jurons en urdu suivis d'un gémissement sourd, Kamal cracha :

— Je vais baiser ces fils de truie !

Lui aussi avait vu ses cousins mourir. Dans l'espace situé entre les sièges avant, le Tchétchène surprit le geste de son chauffeur en direction de la boîte à gants. Instantanément, il comprit ce que Kamal allait faire. Une opération qui pouvait se décomposer en deux temps. Soft d'abord pour éviter les gros dommages, hot ensuite si nécessaire. Très hot. Encore un des « trucs » qu'il avait mis au point pour les coups durs, mais jamais utilisé jusqu'alors. Dans la précipitation, le Tchétchène n'y avait même pas songé. Kamal, si. Excellente idée !

Youri Avanasiev avait suivi toute la scène à l'écart, au volant d'une Honda achetée avec le Range-Rover pour la circonstance. Il était seul comme toujours quand il supervisait une action « Homo ». Une exécution. Au cours de ces opérations il demeurait en retrait et contrôlait de loin. En cas de pépin, il intervenait si possible, et si l'affaire tournait mal, il n'était pas impliqué. La méthode Cellule 5. Ne jamais impliquer le chef de mission.

Youri Avanasiev s'était douté que rien ne serait facile avec Maskhad. Lui aussi était un spécialiste des coups tordus. Un bai. Il savait réagir vite et ses trois baby-sitters étaient de vrais tueurs. Des trancheurs de gorges, équipés d'armes modernes, sans le moindre scrupule, sans peur non plus. Dans ces régions, on ne connaissait guère la trouille. En toute chose, le fanatisme n'était jamais loin. Youri Avanasiev savait tout ça et il aurait préféré monter une opération mieux préparée. Plus élaborée et plus discrète aussi. Mais à Moscou on s'énervait et, l'occasion se présentant, il avait décidé d'agir, comptant sur la présence de la fille. Il le savait d'expérience, les hommes se comportent différemment dès qu'une femme traîne dans leurs pattes. Repères décalés, automatismes atténués. Cela se jouait à quelques détails, la vie et la mort aussi. Alors

Ava s'était décidé. Quand, un moment plus tôt, il avait vu Maskhad sortir du restaurant de Wahdat Road, il avait failli lança : tout de suite l'ordre dans son talkie-walkie. Mais, au même instant, une patrouille de police était passée devant eux et il avait dû remettre à plus tard. Dans cette période troublée, à Lahore comme dans tout le Pakistan, les flics et les militaires étaient sur les dents. Chauffés par les appels au jihad de loirs imams, par les options pro-occidentales de Pervez Moucharraf et par la présence américaine de l'autre côté de la frontière, les musulmans radicaux s'énervaient. Ils faisaient monter la pression et on le sentait un peu partout, surtout dans le Nord traditionaliste. Résultat, la moindre action devenait très risquée. Seuls impératifs dans ces conditions, agir vite, décrocher aussitôt. Mais l'instant d'avant, quand il avait vu les éclairs jaillir par la glace arrière du Cherokee de Maskhad, il avait compris son erreur. Il aurait dû attendre. Piéger le Tchétchène à l'arrêt comme prévu, à sa descente de voiture devant le Faletti's Hôtel où les indics avaient fini par le « loger ». Là-bas, tout se prêtait à une action rapide et discrète. Ava y avait pris ses marques, tout repéré, tout préparé. Mais quand il avait vu le Cherokee mettre son clignotant pour aborder la voie conduisant au Lahore Hilton, il avait dû prendre sa décision. Les abords immédiats de l'hôtel étant trop risqués – gardes armés comme devant tous les palais du pays, dégagement trop aléatoire – il avait lancé l'ordre dans son talkie-walkie.

— *Now !* Maintenant !

Ses hommes étaient habitués, ils savaient gérer l'urgence. Aussitôt, le Range-Rover se lança en avant, doubla deux *Rickshaws* et un camion décoré jusqu'au toit, et fondit sur la Ford des baby-sitters comme un bolide, une précipitation justifiée par la proximité de l'hôtel. Hélas, au Pakistan, on roule plutôt lentement, surtout en ville. Résultat, les porte-flingues de Maskhad avaient eu le temps de voir venir le danger et de sortir l'artillerie. En principe, le genre d'action à éviter à tout prix, mais il était trop tard.

— *Go !* avait crié le Russe dans le talkie-walkie ! *Go !*

Au même instant, la Honda d'Avanasiev arrivait sur la Ford. L'incendie y faisait déjà rage et, se rendant compte qu'il ne passerait pas, il braqua à fond, lança la voiture vers le terre-plein. Mais il avait mal jugé la hauteur du rebord en ciment et sa roue avant cogna si fort contre celui-ci que le pneu éclata. Une explosion étouffée qui résonna à ses oreilles à la manière d'un glas. Retombant de l'autre côté du terre-plein, la Honda rebondit, traversa la voie d'en face en évitant de peu un *Rickshaw* qui dut faire un écart. Mais Avanasiev ne parvint pas à éviter le véhicule suivant. Un taxi collectif Ford Transit contre le flanc duquel l'avant de la Honda alla s'encaster. Le choc fut si violent qu'il projeta le Russe contre le volant. Son front percuta le montant du pare-brise, il

vit des tas d'éclairs dans sa tête, se dit qu'il ne devait pas tomber dans les choux, parvint à demeurer lucide, suffisamment pour voir du coin de l'œil le Range-Rover qui reprenait sa course à la poursuite du Cherokee. Suffisamment aussi pour apercevoir à cet instant le bras du chauffeur de Maskhad, qui jaillissait de la glace de portière, brandissant quelque chose dans son poing. Une sorte de boîte que le chauffeur balançait à la volée avant de rentrer son bras à l'intérieur du 4 x 4. Avanasiev cherchait à comprendre, quand une lumière vive inonda soudain les façades alentour, suivie d'une forte déflagration qui fit tanguer la Honda.

Le moteur de la Ford en flamme des baby-sitters de Maskhad, juste devant lui, venait d'exploser, réduite en centaines d'éclats qui volèrent en tous sens dans l'espace en feu. D'un mouvement réflexe, le Russe avait rentré la tête dans les épaules et fermé les yeux. Quand il les rouvrit et qu'il regarda de nouveau ras l'avenue, les deux 4 x 4 avaient disparu, invisibles derrière l'énorme nuage de fumée noire.

* * *

Oleg Kassam avait poussé un juron en voyant le bras du conducteur du Cherokee émerger brusquement à sa portière. Le temps d'une pensée, il avait cru à une grenade ou à un engin de mort quelconque et avait crié à son chauffeur de freiner. Puis, en voyant l'objet s'écraser mollement sur la chaussée vingt mètres devant eux, il avait conquis qu'il ne s'agissait que d'un emballage en carton, genre boîte à chaussures. Il avait aussitôt ordonné de foncer, et le Range-Rover s'était rué en avant. Dans le même temps, une forte explosion avait retenti derrière eux. La Ford de l'équipe de tueurs de Maskhad venait d'exploser. Le temps que Kassam aperçoive dans la lumière de leurs phares les choses brillantes échappées de la boîte, il n'eut que le temps de hurler :

— Stop !

Trop tard. Les roues du Range-Rover passaient déjà sur les petites choses brillantes. Aucun des trois occupants du 4 x 4 ne ressentit quoi que ce soit, mais, dans la seconde suivante, le véhicule parut s'affaisser sur lui-même, avant de partir vers la droite dans une succession de mini dérapages. Puis il y eut le bruit caractéristique que fait un véhicule roulant avec des pneus crevés. Deux, trois ou quatre. L'estomac noué par la rage, il cria à son chauffeur :

— Continue !

— Hein ?

— Continue ! Ne les lâche pas.

Dans ses petits yeux noirs à l'éclat vif, une flamme brillait. Oleg Kassam n'avait encore jamais connu d'échec depuis son entrée à la Cellule et, professionnellement, Ava le tenait en très haute estime. Il ne devait pas foirer ce coup-là. Il était sûr d'avoir criblé le Cherokee, et pouvait même espérer avoir touché un de ses occupants. Il ne devait pas lâcher.

D'un coup d'œil dans le rétro, il nota l'absence de la Honda, comprit qu'elle était bloquée et cessa d'y songer. Les consignes étaient nettes. Ne jamais revenir en arrière sur une action, même pour porter secours à un membre du commando. Ava était le chef de mission, il s'en sortirait. Il se sortait toujours de tout.

— *Quickfy !* cria-t-il encore. *Quickly !*

Dans le même temps, il avait permuté le bi-chargeur de son MP5K et réarmé dans la foulée. Mais le Cherokee de Maskhad avait repris de l'avance. Beaucoup. Délaissant la courbe conduisant à la voie d'accès au Hilton, il fonçait à présent vers le virage de Circular Road et la mosquée Badshahi. Retrouvant son calme, Oleg Kassam passa son bras à la portière, envoya une longue rafale droit devant, fut aussitôt certain d'avoir de nouveau touché le Cherokee. De loin, il le vit tanguer. Ses feux arrière se mirent à zigzaguer et ses freins s'allumèrent brièvement pour aborder le virage de Circular Road, après lequel il disparut.

— Plus vite ! gronda Kassam.

À cause du boucan des pneus éclatés s'écrasant sur l'asphalte, Piotr, le chauffeur, n'entendit même pas. Mais il savait lui aussi qu'ils ne devaient pas rater cette mission. Son pied enfonça l'accélérateur et des deux mains, il s'accrocha au volant comme s'il voulait l'arracher. Malgré ses roues dévastées, le Range-Rover se rua en avant regagnant le terrain qu'il avait perdu. En débouchant dans la courbe de Circular Road, Kassam retrouva les feux du Cherokee, les reperdit dans la suite du virage. La mosquée Badshahi défila sur leur flanc et le Range-Rover regagna encore un peu de terrain. L'instant d'après, Kassam retrouvait les feux du Cherokee, droit devant s'apprêtant à tourner à l'angle d'Iqbal Paik et de la voie ferrée du Nord. Mais c'est alors qu'il y eut une succession de chocs sous la caisse du 4 x 4 et dans le rétro extérieur, Kassam aperçut les premières gerbes d'étincelles sous le train arrière. Plus de pneus. Ils roulaient sur les jantes.

— Fonce, merde ! cria-t-il encore à son chauffeur.

Au risque de tout casser et de se payer la mosquée ou le parc, celui-ci redonna les gaz et le 4 x 4 bondit bravement en avant. Derrière lui, il y avait à présent une traînée d'étincelles, une queue de comète rageuse presque festive. Mais Oleg Kassam n'avait pas envie de rire. S'ils pendaient Maskhad maintenant, ce rat disparaîtrait sous terre et ils n'auraient plus qu'à rentrer à Moscou. Avec les compliments du Kremlin.

Pourtant, le Range continuait à gagner du terrain. Mais alors que la voie ferrée apparaissait au débouché de Circular, les feux de stop du Cherokee se rallumèrent. Décidément son chauffeur était moins bon que Piotr qui, lui, continuait de foncer, tandis que le poing de Kassam redressait le canon du MP5K dans l'ouverture de la portière. Le Cherokee était maintenant à portée de tir, parfaitement ciblé avec ses feux de stop. Un jeu d'enfant. Exultant intérieurement, Oleg Kassam allait presser la détente du P-M, quand il vit le bras du chauffeur du Cherokee sortir de nouveau à l'extérieur. Dans son poing, deux objets qu'il balança vers l'arrière, tandis que le Cherokee se ruait en avant dans un hurlement de pneus martyrisés. Incrédule, Kassam vit les objets rebondir au sol, puis se mettre à rouler dans le milieu de la voie. Des objets sombres et...

— Stop ! hurla-t-il.

Près de lui, Piotr avait déjà compris. Mais entre sa prise de conscience et son coup de freins, il y eut un léger temps de réaction. Le 4 x 4 vibra violemment se cabra et partit de côté, ses jantes à nu creusant de profonds sillons dans l'asphalte. Puis il y eut un choc dans les essieux et alors que l'avant du véhicule piquait du nez en menaçant de se renverser, les objets sombres achevèrent de rouler sous sa caisse. Des objets dont les trois occupants du Range purent apercevoir les dessins caractéristiques de l'acier couleur kaki dans la lumière des phares. De profonds quadrillages, très bien dessinés.

Grenades à fragmentation. Défensives. Dévastatrices.

Les yeux exorbités, Oleg Kassam ouvrit la bouche pour crier, n'en eut pas le temps. Simultanées, les deux déflagrations firent littéralement sauter le 4 x 4 sur place. Un choc relativement amorti par les ressorts des sièges, mais, dans la demi-seconde suivante, il y eut un autre choc. Énorme, ravageur. Celui de l'explosion du Range-Rover.

CHAPITRE VI

C'était un détail si anodin que nul autre que l'Exécuteur ne l'aurait sans doute noté. Pourtant, au millième de seconde, il s'était trouvé mobilisé. Achévant le geste amorcé, il avait déverrouillé la portière du camion et, le Beretta 93R au poing et le Smart toujours fixé devant son œil droit, il repoussa violemment le panneau et plongea dans l'ouverture.

Trop tard. Les rampes lumineuses qu'il avait éteintes plus tôt en coupant le circuit général se rallumèrent en même temps, et une lumière aveuglante inonda d'un coup le décor. Son œil droit aveuglé par l'intensificateur du Smart, il se recevait à peine au sol que les premières rafales déchirèrent l'espace, et que les essais mortels se mirent à tout hacher sur leur passage. La chute fut brutale, et alors qu'il effectuait son roulé-boulé d'amorti en direction des containers d'armes, il encaissa un choc dans le flanc gauche. Dur, brûlant, à couper le souffle. Des éclairs explosèrent au fond de ses rétines et un mélange d'odeurs de poudre, de métal et de graisse envahit son odorat. Il eut encore le temps de se dire que cette fois il avait trop présumé de sa chance, puis tout devint brumeux dans sa tête.

Faute de la moindre riposte, la fusillade avait cessé, et Peter Horn, « le Rat », était intrigué. Après ces deux coups de feu entendus dans le camion, et juste à l'instant où Staub « Akrobat » avait réussi à remettre le courant, il avait aperçu une silhouette noire se jeter hors de la cabine mais, dans la lumière brutale, il avait aussi découvert le désastre. Des cadavres partout. Il avait tout de suite compris : plus un seul survivant ni chez les popovs ni dans l'équipe de Zimmer. Alors, dans la foulée, il avait lui-même déclenché le feu. En voyant la silhouette noire disparaître entre les caisses du chargement dans une cabriolet spectaculaire, il s'était dit que ce salaud avait écopé. Couvert par le commando qui l'accompagnait, il était aussitôt allé voir.

Et il avait vu. Rien. Ou presque. Rien qu'une toute petite trace rouge sur le bord d'une caisse. Du sang. Mais si peu qu'on pouvait douter.

Alors Horn s'était mis à chercher. S'attendant à tout et les flingues

prêts à cracher, ses soldats avaient trouvé tous les cadavres, ainsi que celui de Zimmer dans la cabine du camion. Il avait fait passer le véhicule au peigne fin et avait conduit une fouille totale des locaux. En vain. À croire que le type en noir s'était volatilisé, dissous dans l'air ambiant. Mais Horn n'était pas un naïf. Personne ne pouvait se dissoudre dans l'air ambiant et les deux sorties de l'usine étaient gardées. D'un signe, il ordonna à ses Hommes de se diviser en deux groupes et de recommencer à tout quadriller. Y compris les frigos à viande. Toujours personne. Alors, il avait ordonné à ses flingueurs de ne pas bouger, et il était ressorti. Devant l'issue des bureaux, Sauber veillait au grain, un MP5K au poing. Personne de ce côté non plus. Pas plus que du côté de Max, le garde surveillant la sortie de service située à l'autre bout du bâtiment Incroyable. Là-bas au fond de la grande cour pavée ceinte de hauts murs, le portail aveugle. Toujours fermé. Horn grinça une injure. Il n'y comprenait rien. Après l'appel d'urgence lancée par Zimmer sur son portable, tout avait pourtant bien fonctionné : arrivée sur les lieux en un rien de temps, délaissement du portail, franchissement du mur d'enceinte en plusieurs endroits, regroupement devant les entrées en deux groupes, extinction des talkies-walkies, pénétration et prise de position sur le théâtre des opérations. Impeccable. Beau boulot de commando, comme Horn les affectionnait. Ensuite, la lumière et l'attaque. Sans bavure.

Pour rien.

Tout à l'heure au Q.G, passé le premier instant de surprise en entendant ce qui se passait grâce au téléphone de Zimmer, le *primotenente* de Kurt « Spritze » Strasser avait compris que des petits malins s'étaient mis en tête de rafler la livraison, et la recette par la même occasion. Des rigolos qui n'hésitaient pas à attaquer de front les soldats de Strasser. Après le massacre de la précédente Famille régnante du secteur par ce fumier de Bolan des mois plus tôt, la bagarre avait été sévère entre les clans pour la prise de pouvoir. Si Strasser avait emporté le morceau, c'était certes parce qu'il était malin, mais aussi et surtout grâce à son équipe. Notamment à Horn, réputé fin stratège, qui avait su mener la guerre à bien. Mais, visiblement, une bande de petits futés n'avait pas compris la leçon et Horn se posait des tas de questions. En attendant, il y avait affront et il devait laver ça tout de suite dans le sang, le seul langage que ces enfoirés semblaient comprendre. Et le sang, Peter Horn adorait ça. Celui des autres, bien sûr. Il adorait également faire état de sa science du combat Aussi, quand le boss lui avait annoncé qu'il venait avec eux, avait-il commencé à jubila vraiment. Si ce con de Zimmer s'était laissé piéger, ce ne serait pas son cas, et le boss en tirerait les conséquences. Zimmer ne valait plus rien. Un has been à qui il devait ce foutu surnom de Rat Horn fit la grimace. C'était vrai qu'il avait une face de rat mais ce qui

comptait c'était ce qu'il y avait dedans ! Il fallait que le boss se fourre ça dans le crâne. Un dur, Strasser. Et très vicelard, avec sa foutue seringue à venin. Horn avait beau être dans ses petits papiers, s'il le décevait c'était cuit pour lui.

Pour l'instant c'était vraiment cuit pour Zimmer. Deux pralines. Une dans le cou, une dans la tempe. Gros calibre. Les autres pourris ne lui avaient laissé aucune chance.

Les autres ? Finalement Horn n'avait entraperçu qu'une silhouette. Une seule. Pas un bruit non plus depuis sa disparition.

Alors... un type seul ? Impossible. Aucun de ces enfoirés des clans mineurs de la ville ne se serait risqué à attaquer la grosse équipe de Zimmer en solo. Aucun de ces...

— *Das ist nicht...*

Le reste de son exclamation resta dans la gorge de celui qu'on appelait le Rat. Non ! Ce n'était pas possible ! Le grand Fumier ne serait pas assez dingue pour revenir traîner ses rangiers dans le secteur !

— *Das ist rächt möglich !*

Pas possible ! Ce n'était pas possible !

L'estomac soudain transformé en bloc de glace, le primo-tenente s'était statufié. Sous le regard incrédule du flingueur qu'il venait de questionner, il se mit à tourner la tête en tous sens, cherchant du canon de son P-M un ennemi toujours invisible. Des tas de pensées contradictoires se bouscullaient sous son crâne et sa bouche s'était asséchée d'un coup. Réactivant son talkie-walkie il appela :

— Toujours rien ?

— *Nein !* répondit l'un des hommes en inspection dans l'entrepôt.

— Putain !

Après une hésitation, Hem décrocha le portable fixé à sa ceinture et composa le numéro de celui de Strasser. Un numéro dont le boss refusait qu'il le stocke dans la mémoire de son appareil. Question de sécurité. Il y eut une sonnerie sur la ligne, et une voix :

— *Ja !*

— *Arbeitgeber ?* Patron ?

— Qui veux-tu que ce soit !

La voix sèche des jours à problèmes. Si un petit malin lui tombait à présent entre les mains, le boss allait jouer de la seringue. Certain. Mais Hem n'avait personne à lui jeter en pâture et Strasser allait détester ça. Mal à l'aise, il entendit ce dernier commenter :

— J'ai entendu ton festival d'ici.

De ce côté-là, pas de problème. Tout le secteur appartenait de près ou de loin à la Famille, et les piétons étaient rares. Strasser questionna :

— Tu as eu tous ces pourris ?

Horn avoua :

— Je n'y comprends rien, patron. Il n'y a personne.

Inutile de dire qu'il avait aperçu cette saloperie de silhouette noire.

— Tu es arrivé trop tard, mon pauvre Peter.

Il y avait un soupçon de reproche dans la voix de son interlocuteur.

Horn serra les dents et la question qu'il redoutait fusa tout de suite :

— Des pertes ?

Contenant une grimace, Hem proposa :

— Vaudrait mieux pas trop en dire par téléphone, patron. Vous êtes toujours dans le secteur ?

— À l'angle de l'ancienne usine de jouets.

À deux cents mètres de là, non loin de l'endroit où le commando avait laissé les bagnoles.

— Pourquoi ? insista Strasser. Un problème ?

Avec tous ces macchabées, pas question de le faire venir jusqu'ici. Si les flics débarquaient... Crispé, Horn éluda :

— J'arrive, patron !

— C'est ça. J'ai hâte de t'entendre, mon petit Hor...

Le boss avait raccroché avant la fin de sa phrase. Signe chez lui d'une irritation inquiétante. Horn coupa le contact, ordonna à Sauber qui gardait l'issue des bureaux :

— Dis aux autres de pas bouger d'ici, et de continuer à chercher.

Il en était sûr, le type en noir du camion ne pouvait pas être loin. Impossible de quitter l'usine autrement que par une des deux issues gardées. La rage aux boyaux, il ajouta, en proie à des sentiments divers :

— Le boss veut me voir. Qu'on m'appelle au moindre signe de ce fumier. Il me le faut vivant.

À l'idée qu'il puisse s'agir de... Non ! C'était impossible ! Mais si c'était quand même le cas, le boss et sa seringue allaient se régaler. Hélas, leur « festival », comme disait le boss, avait peut-être quand même intrigué quelqu'un de passage. Si les flics débarquaient...

— À la moindre sirène, ajouta-t-il, la mort dans l'âme, tout le monde décroche.

Le factionnaire acquiesça. Toutes pensées chamboulées, Hem avait déjà traversé la cour. L'instant d'après, il franchissait le portillon attendant à la grille d'entrée et s'élançait à pied, le MP5K plaqué au corps. À cette heure, tout était désert dans le coin. Une minute plus tard, il retrouvait les deux voitures du commando, avec leurs chauffeurs prêts à ramasser tout le monde, et, un peu plus loin, il repérait la Mercedes du boss, tapie dans la zone la moins éclairée. En arrivant à sa hauteur, il perçut les échos d'une radio. Une voix entrecoupée de temps morts et de grésillements. Le canal de la police. Pendant les opérations de ses hommes, Strasser écoutait toujours le

canal des flics. Idéal pour se tenir au courant des alertes et des interventions. À travers les glaces, il distingua la silhouette de Krost le chauffeur, et aperçut une lueur à l'arrière. Le rougeoiement du havane de Strasser. Nuit et jour, le boss ne pouvait s'empêcher de téter ses bon Dieu de cigares ! Horn n'avait jamais touché la moindre cigarette et l'odeur du cigare dans le bureau ou la voiture du patron l'incommodait fortement Heureusement Kurt Strasser détestait qu'on s'installe à l'arrière avec lui. Sans doute à cause de l'énorme masse de graisse qui bloquait ses mouvements. Il aimait ses aises. Horn préférait ça. À peine fut-il installé près du chauffeur que celui-ci baissa légèrement le son de la radio et que la voix sèche du boss l'apostropha :

— Alors ! C'est réglé, là-bas ?

Le premier lieutenant pinça les lèvres. Chez Strasser décidément, tout était gras, sauf la voix. Une lame de scie à bois essayant de couper l'acier. Si au moins cette grosse vache pouvait arrêter un moment de tirer sur sa merde de cigare ! Déglutissant avec peine, et tentant d'oublier son mal au cœur qui revenait au galop, Horn annonça :

— Frankie a eu un problème, patron. Un putain de sacré problème.

Il lui sembla qu'à l'arrière l'atmosphère se chargeait d'électricité. Dans la sono de bord, la voix de l'opérateur de la police nouait les nerfs. Toujours aussi tranchant, Strasser insista :

— Quel genre de problème ?

— Des dégâts, patron. Des putains de gros dégâts.

À son ton, Strasser dut comprendre que c'était sérieux et il grinça :

— Faut t'arracher les mots de la gueule, ou quoi ! Tu veux dire qu'il y a des morts ?

— Beaucoup, souffla Horn, de plus en plus mal à l'aise.

À croire qu'on aurait pu le rendre responsable du massacre !

— En fait... c'est toute l'équipe de Frankie. Et aussi celle du popov. Je veux dire, tous morts, patron. Absolument tous.

— Et Frankie ?

Un robot, Strasser. Pas le moindre sentiment. Jamais. À part l'orgueil et le mépris des autres. De tous les autres. Au bord de la nausée à cause de la fumée, Horn avoua :

— Euh... lui aussi, patron. Deux balles dans la tête.

Il résuma ensuite tout ce que ses gars et lui avaient fait dans l'entrepôt en achevant :

— On a rien trouvé, patron. Absolument personne. Pas un de ces foutus enfoirés qui ont fait ça ! Pas le moindre cadavre ennemi.

Il avait passé sous silence l'apparition de la silhouette en noir. Volontairement. Si l'idée qui l'avait effleuré à propos du retour du grand Fumier s'avérait il préférait que le boss l'apprenne par quelqu'un d'autre. Strasser avait la manie d'en vouloir aux porteurs de mauvaises nouvelles. Suivit un silence, lourd, pesant Et de nouveau la voix

désagréable :

— Étonnant.

Le moins qu'on puisse dire.

— C'est fâcheux.

Fâcheux ! Il en avait de bonnes, le boss ! À croire que le massacre de tous ses gars lui occasionnait juste un petit souci en passant !

— Fâcheux, répéta le boss de Hambourg sur le même ton. Je veux dire, pour eux tous, et pour toi, mon petit Horn.

L'estomac de Horn se tordit, accentuant son impression de nausée.

— Pour moi ?

— Pour toi, répéta Strasser. Parce que, désormais, tu vas devoir te mettre au boulot. Tu vas devoir mettre tous nos indics sur le coup et t'arranger pour savoir *qui* m'a fait ça. Et pour me l'apporter sur un plateau. Et tu vas devoir faire ça très vite, mon petit Horn ! Très, très vite !

— Euh... d'accord, patron. Je... faites-moi confiance, je vais mettre le paquet et le pourri qui...

Lui coupant la parole, il y eut un grésillement dans son talkie-walkie, et une voix appela :

— Peter !

La voix de Sauber, le flingueur qui gardait l'issue des bureaux de l'usine. Empoignant l'appareil, Horn répondit :

— Quoi !

— Peter ! Il y a un mec ici !

La voix de Sauber semblait bizarre. Alerté par le ton, Horn questionna :

— Comment ça, un mec ?

— Un mec ! renvoya son flingueur d'un ton pressé. Un type planqué quelque part dans la boîte. Un mec tout seul ! Blessé ! On le cherche. Faut venir !

Il y eut comme un souffle dans l'appareil, suivi d'une série de grésillements.

— J'arrive ! lança le premier lieutenant de Strasser.

Il avait tourné la tête vers ce dernier et, dans la pénombre, il entendit le *capo* ordonner :

— J'attends ici. Tâche de m'apporter de bonnes nouvelles. Puis, comme répondant à un ordre muet, Krost, le chauffeur, remonta le son de la radio et la voix du flic opérateur emplît de nouveau l'habitable.

CHAPITRE VII

Malgré son footing quotidien et son physique de boxeur poids-moyen, Peter Horn dit « le Rat » était hors d'haleine quand il franchit le portillon d'entrée de l'usine d'équarrissage. Son cerveau était en ébullition et il se demandait s'il n'aurait pas dû parler du type en noir à Strasser. À l'énoncé du nom de la grande Salope, le boss aurait sans doute rameuté la cavalerie. Les fonds de tiroirs, comme il disait Tous les minables gros bras qui grenouillaient à Hambourg et qui frappaient régulièrement à la porte de la Famille. Si, d'aventure, l'auteur du massacre était bien le grand Fumier, un surplus de flingueurs aurait été souhaitable. Mais, depuis que l'idée l'avait effleuré, Péter Horn caressait un rêve, un super fantasme. Être celui qui tuerait l'Exécuteur. Alors, le cœur cognant un peu dans la gorge et le MP5K au poing, il n'avait plus qu'une idée en tête en traversant la cour de l'usine : débusquer le grand Fumier et lui faire sa fête. Si c'était bien lui...

Arrivé à la porte des bureaux, il constata que, malgré ses ordres, Sauber avait disparu. Et là-bas, tout au bout du bâtiment Max, l'autre flingueur qui aurait dû rester posté à la porte de service était également invisible. Sans doute avec les autres à l'intérieur, en train de ratisser les locaux pour l'énième fois. Les cons ! Horn jura dans sa barbe. Il allait leur dire deux mots, à ces deux-là. Mauvais, il poussa la porte, faillit la percuter de tout son poids quand elle buta soudain au quart de son ouverture, coincée par un obstacle. Agacé, le pourri poussa plus fort, parvint à ouvrir davantage. Juste de quoi passer la tête. Le hall de réception de la marchandise était éteint, mais, grâce à la veilleuse du système anti-incendie, sa vision s'adapta rapidement à la pénombre et il vit une manche de blouson et une main qui trempait dans une flaque sombre. Une main large, massive, avec une grosse montre au poignet. Celle de Sauber. Le mafieux fut animé d'un frémissement et son index se crispa sur la détente du MP5K. Une seconde ou deux, il faillit reculer, alerter le boss. Il ne le fit pas. Il ne voulait pas de renforts. Pas d'aide de ces minables gros bras qui magouillaient leurs coups merdiques ai ville. Pas besoin d'eux. Il était le premier lieutenant de la famille et Zimmer était mort En un rien de temps, il était devenu le

personnage le plus imputant du clan après le boss. Sa chance. Peut-être même la seule chance de sa putain de vie. Alors il pesa plus fort contre la porte qui s'ouvrit enfin, et il découvrit la scène dans son ensemble. Le cadavre trempant dans une mare de sang, la tête bizarrement penchée sur le côté. La gorge tranchée.

Peter Horn sentit sa nausée renaître. Sauber l'avait appelé juste avant de mourir, peut-être même sur ordre du grand Fumier qui souhaitait le faire revenir. Pour l'hallali. Il pensa qu'il allait gerber sur ses godasses, que Bolan se planquait quelque part par-là, prêt à lui trancher la gorge à lui aussi. Et, pendant ce temps, les autres abrutis le cherchaient dans l'usine sans savoir ce qui s'était passé ici. Les imbéciles. Ils pouvaient toujours chercher. Si ça continuait, ils allaient le trouver, le Fumier. L'un après l'autre. À y perdre la voix et le souffle, cordes vocales et larynx sectionnés. Comme Sauber. Maintenant qu'il y pensait, Horn ne percevait aucun son, aucun écho de leur présence. Rien. Et si le Fumier les avait déjà... Alors, P-M au poing prêt à faire feu, sautant par-dessus le cadavre, le pourri fonça, traversa la zone des bureaux, remonta en trombe le couloir conduisant au labo, déboucha comme un boulet dans le grand local. Là, il reçut la lumière en pleine face, leva son arme, crispa l'index sur la détente.

— Peter ! Fais pas le...

La voix de Staub. Précipitée. Peter Horn stoppa son geste et, l'éblouissement passé, découvrit la mince silhouette et la face maigre de Staub, de deux autres de ses flingueurs, et des deux derniers enfin qui débouchaient de leurs planques. Tous pointaient leurs armes... sur lui.

— Putain ! soupira le premier lieutenant.

Ils s'étaient mutuellement fichu la trouille. Se reprenant aussitôt et tournant la tête de tous côtés, Horn lâcha d'une traite :

— Le Fumier ! Il est là ! Il a buté Sauber !

Devant l'expression incrédule de ses hommes, il cracha :

— Bordel ! Vous ne comprenez rien ! Le Fumier. Bolan ! Il est là !

Il n'était plus question de jouer les héros solitaires. Il ajouta :

— Je l'ai vu ! Avec sa putain de combinaison noire !

La combinaison noire. Le détail dont tous les *amici* de la planète avaient entendu parler.

Staub fut le premier à marquer le coup. Levant à son tour son P-M vers l'enfilade des tables de découpe, il chuinta entre ses dents :

— *Das ist nicht...* Merde ! Tu déconnes !

Mais le Rat n'avait pas l'air de plaisanter. Tendu comme un arc et les yeux exorbités, il cherchait autour d'eux l'ennemi invisible. Deux des flingueurs s'étaient déjà précipités vers la partie du local où stationnait le camion. Arme pointée, prêts à tirer. Cherchant lui aussi des yeux le même ennemi invisible, Staub « Akrobat » répéta comme pour lui-

même :

— *Das ist nicht möglich !*

Seul le silence lui répondit. Juste avant qu'un son ne vienne sonner à leurs oreilles. Un son incongru, comme celui d'une pièce de monnaie qui roule par terre. Interdits, Horn et les cinq autres cherchèrent du regard, découvrirent en même temps la pièce dorée qui venait d'achever sa course au pied de Staub dans un dernier écho de clochette. Instinctivement celui-ci la ramassa, considéra avec étonnement l'insolite croisillon qui la décorait. Comme celui figurant à l'intérieur d'une lunette de visée. Alors que Horn se demandait de quelle poche la pièce avait bien pu s'échapper, une voix résonna au-dessus d'eux :

— *Ob ! Das ist möglich ! C'est possible !*

La voix, sinistre, résonnait sous les poutrelles du grand local comme sous une nef de cathédrale.

— Cette pièce est une médaille Marksman. Celle des tireurs d'élite. Tout juste le prix de vos vies.

Un instant paralysé de pair par ce message qui semblait venir de nulle part, le petit groupe finit par réagir. Les réflexes des soldats de Horn jouèrent et toutes les armes se levèrent en même temps, cherchant leur cible. En vain. Autour d'eux, le grand labo avec son éclairage aux fluos semblait désert. Écarquillant les yeux et sautant surplace comme un ressort, Staub fouillait l'espace d'un air égaré.

— Hé ! lança-t-il à la cantonade. Montre-toi un peu, connard ! Montre-nous ta sale gueule de pédé !

Il n'arrivait pas à croire aux propos de Horn. Ce salaud ne pouvait pas être Mack Bolan !

Dans l'usine, le silence était retombé, seulement troublé par la respiration haletante des flingueurs. Puis la voix lugubre s'éleva de nouveau :

— Ni connard ni pédé, minable ! Je m'appelle Mack Bolan. Ça te dit quelque chose ?

La voix n'avait pas fini de résonner au-dessus des pourris qu'un enfer se déchaînait. Un terrible ouragan de feu, de plomb et de mort qui se mit à tout ravager autour de lui. Dans un véritable saut d'acrobate, Staub avait littéralement cabriolé au-dessus d'un comptoir de découpe, disparaissant dessous comme par magie. Mais, alors qu'il plongeait à son tour pour se mettre à l'abri, Peter Horn vit un des deux porte-flingues postés près du camion être catapulté en arrière, gesticulant des deux bras tandis que des points rouges se peignaient soudain sur son poitrail. Roulant à l'écart, Horn avait lâché une rafale en l'air. Ses balles sonnèrent sur l'acier des poutrelles, tandis que de son côté Staub envoyait lui aussi un essaim de 9 mm vers les structures hautes du bâtiment. Aussitôt, les trois soldats survivants, qui n'avaient pas attendu un ordre pour se planquer, l'imitèrent, déclenchant un feu

nourri. Des fluos se mirent à exploser un peu partout et Horn cria :

— *Hait ! Hait !* Halte au feu !

On se serait cru en pleine guerre ! Au-dessus de lui, les fluos continuaient d'éclater, plongeant peu à peu le grand local dans un début de pénombre. À ce train on n'y verrait bientôt plus rien. Du coin de l'œil, il aperçut au même instant le crâne d'un soldat tapi au coin d'une caisse partir violemment en arrière et s'ouvrir en deux comme une pastèque bien mûre. À cet instant, le flingueur rescapé situé près du camion se précipita vers la cabine du mastodonte dont la portière était restée ouverte. Il sauta sur le marchepied, eut le temps de se hisser au niveau de l'ouverture avant de sursauter sous une rafale. Brève, professionnelle. De l'arrière de son crâne éclaté, un flot de sang et de choses écoeurantes gicla, inondant le ciment gras du sol. Le type parut hésiter, finit par lâcher le montant de portière auquel il s'accrochait, et bascula en arrière pour s'affaler en contrebas.

— Putain ! hurla Staub en cherchant de tous côtés. Où il est, ce fumier ?

— Là-haut ! renvoya le dernier soldat réfugié non loin de lui. Je l'ai vu !

Mais Horn avait beau lever les yeux, il ne voyait que les poutrelles d'acier et les derniers fluos qui l'aveuglaient. À l'instant où il allait porter son attention ailleurs, des éclairs éclatèrent dans la pénombre des structures supérieures, accompagnés de brefs staccati. Comme un fou, il tourna le canon de son P-M, envoya à son tour une rafale. Longue, trop longue. Conscient de gâcher ses munitions, il cessa de tirer, entendit un râle sur sa gauche, vit du coin de l'œil le voisin de Staub ramper à l'écart pour tenter de mieux s'abriter. Du sang coulait de son bras et il avait perdu son arme. À l'instant où il allait atteindre le dessous d'un comptoir, une mini rafale éclata au-dessus d'eux et, l'estomac révolté, Horn vit le soldat sursauter violemment sous les impacts. Ils étaient en train de se faire tirer comme à la foire. Simultanément, il entendit une longue rafale partir de sa gauche. Le P-M de Staub.

— Sale con de fumier de merde ! huila ce dernier en continuant d'arroser copieusement les poutrelles. Crève !

Puis son arme claqua à vide et, tandis qu'il permutait le bi-chargeur du MP5K, Horn prit le relais. Une longue rafale également, vers l'endroit où il avait aperçu les éclairs l'instant d'avant. Puis son arme fut vide et le silence retomba. Un silence dans lequel résonna là-haut un gémissement sourd, suivi d'une cascade de sons métalliques qui se répercuta sous la structure d'acier. Et l'objet apparut. Staub et Horn le virent en même temps. Il sonna une dernière fois en ricochant sur une poutrelle, avant de chuter au sol en rebondissant dans un bruit de ferraille. Un P-M. Un MAC10 dont Horn avait immédiatement reconnu

la forme caractéristique. Les échos métalliques se turent, et le silence se réinstalla, à la fois angoissant et plein d'espoirs.

Bolan avait écopé !

Horn n'osait plus y croire. Pourtant l'attente s'éternisait et, dans le silence épais, le premier lieutenant entendit sur sa gauche Staub hasarder à voix contenue :

— Je l'ai eu ?

Horn ne répondit pas. Il écoutait, cherchant à deviner le moindre frôlement le souffle le plus ténu. Mais rien. Rien que la voix de Staub, qui insistait :

— Hé ! Je l'ai eu ?

L'abruti ! Horn sentit la rage monter en lui. Si quelqu'un avait buté le grand Fumier, c'était lui et personne d'autre. Le gémissement et la chute du MAC10 étaient consécutifs à sa dernière rafale. Moralité, si Bolan était mort, c'était son œuvre à lui !

— Hé ! Hor...

— Ta gueule !

Malgré le gémissement entendu, suivi de la chute du P-M, Horn n'osait croire à sa chance. Il n'allait pourtant pas rester planqué là tout le reste de la nuit. Il devait bouger, il permuta le bi-chargeur de son arme et, alors qu'il réarmait ce dernier, il entendit Staub s'exclamer :

— Hé ! Mate un peu !

Horn tourna la tête, vit la main de Staub émerger de son abri, désignant quelque chose sur le sol. Une tache. Une tache rouge allant s'élargissant, au rythme des gouttes qui tombaient du ciel.

Du sang tombait des structures hautes à grosses gouttes. Exactement de l'endroit où Horn avait aperçu les éclairs un peu plus tôt, exactement de l'endroit où il avait expédié sa dernière rafale ! Ça, ajouté à la plainte perçue auparavant et à la chute du MAC10...

— Bingo !

L'exclamation n'avait passé les lèvres du premier lieutenant que sous la forme d'un souffle. Staub l'entendit pourtant parfaitement et il lâcha du bout des lèvres à son tour :

— Super gros lot, mec !

Horn et lui se connaissaient depuis longtemps et ça fonctionnait plutôt bien entre eux. Staub le prouva cette fois encore. Bravant le danger potentiel d'un Bolan seulement blessé, délaissant son P-M au bénéfice d'un simple automatique Sig, il jaillit de sa planque avec une rapidité diabolique en lançant à son chef :

— Couvre-moi !

Bondissant aussitôt vers un des poteaux de la structure, il coinça le Sig dans sa ceinture, s'accrocha d'un élan aux entretoises de métal, se mit à grimper souplement. Vexé d'avoir été devancé, Horn hésita, releva enfin son arme vers le haut, prêt à faire feu à la moindre alerte.

Après tout, Staub avait eu raison. On ne l'avait pas baptisé l'Acrobate par hasard. L'instant d'après, sous l'œil attentif de Horn, le mince flingueur prenait pied sur la poutre maîtresse puis sur la galerie de visite à claire-voie du praticable élévateur, qui courait sur toute la longueur du bâtiment. L'endroit d'où il lui avait semblé voir couler le sang. Le Sig déjà revenu se loger dans son poing, écarquillant les yeux, il fouillait l'ombre plus épaisse à cet endroit, cherchant un corps étendu sur les mailles métalliques. D'abord, il crut avoir mal évalué le lieu, puis son regard mieux adapté discerna enfin une forme. Cela ressemblait à un corps gisant sur la galerie, un bras pendant dans le vide sous la rambarde. Le bras qui avait lâché le MAC 10 ? Vérifiant d'un coup d'œil que Horn suivait sa progression d'en bas et qu'il le couvrait bien, Staub joua au funambule sur la poutre, arriva d'un dernier saut sur la galerie, canon du Sig pointé sur la forme sombre. À dix mètres seulement. Dix mètres qui lui semblèrent des kilomètres, tant il était crispé. Si au moins il avait pu y voir plus clair ! Mais, cinq mètres plus loin, il sut qu'il n'avait plus rien à craindre. Malgré la pénombre, il était sûr de ce qu'il avait sous les yeux : un type apparemment balèze... vêtu d'une combinaison noire.

La légende vivante était là, à sa merci !

La gorge nouée, penchant la tête par-dessus la rambarde, le tueur lança à destination de Horn :

— C'est le Fumier ! C'est bien lui ! Je l'ai ai !

Mack Bolan était là, répandu à ses pieds, achevant de se vider de son sang, d'ores et déjà inerte pour l'éternité. Et c'était lui qui l'avait eu ! Alors, le cerveau en ébullition et les tripes encore nouées par la tension, l'Acrobate abaissa le canon du Sig vers la tête de l'Exécuteur et, dans une sorte de transe, il pressa la détente.

Trois fois. Pour être tout à fait sûr.

CHAPITRE VIII

Sous l'impact des trois coups de feu, la tête de l'Exécuteur avait tressauté, lui conférant l'illusion d'un reste de vie. Mais trois balles de 9 mm dans la cervelle, ça ne pardonnait pas. Cette fois, Mack Bolan venait bel et bien d'avaler son bulletin de naissance. Et c'était lui qui avait fait ça ! Lui, Rolf « Akrobat » Staub, lui l'obscur porte-flingue du clan Strasser ! Désormais, il n'y aurait plus d'obscur Staub ! Après ça, il y aurait Rolf « Prächtigt » Staub, le Magnifique !

— Je l'ai eu ! soliloquait-il pour lui-même. Je l'ai eu !

Puis à l'intention de Horn qui sortait de sa planque, il s'exclama d'un ton triomphant :

— Putain ! Je l'ai eu, le grand Fumier ! Moi ! Rolf Staub !

Tout à son euphorie, l'Acrobate avait remisé le Sig dans sa ceinture et, la tête pleine des trompettes de sa gloire, il se pencha sur le grand corps inanimé. Avant de le balancer en bas, de l'envoyer aux pieds de Horn en signe de victoire personnelle, il voulait découvrir les traits réels de celui dont le portrait-robot circulait depuis si longtemps chez tous les *amici* de la planète. Empoignant le col de la sinistre combinaison noire pleine de sang, il tira de son autre main sur la ceinture équipée d'attaches et de mousquetons divers. Le corps était lourd, mais Staub ne sentait plus sa force. Il n'était même pas essoufflé quand la grande carcasse sombre se retourna, offrant à sa vue la face ravagée et maculée de sang. Mais il ne découvrit qu'une masse informe, à la boîte crânienne éclatée, aux courts cheveux englués de sang. Il faisait décidément trop sombre et la tête du mort était trop esquinée, gonflée, disloquée. Le tueur jura entre ses dents. Très moche, le fameux Exécuteur. Mais ça ferait sans doute plaisir au boss de le voir, lui, la terreur des mafias. Et à Horn aussi. Bandant tous ses muscles, il souleva le grand corps, tira la masse noire vers lui, la souleva avec effort, la faisant enfin basculer par-dessus la rambarde de la passerelle. Excité, il cria à la cantonade :

— Gaffe, en dessous !

Puis il laissa choir le cadavre.

En bas, Peter Horn avait sursauté en entendant les trois coups de

feu. Son P-M en batterie, la scène qu'il découvrit ne laissait plus de doute. Pourtant, en voyant la grande silhouette noire basculer par-dessus la rambarde, son premier sentiment fut de la rancœur, contre cet enfoiré de Staub qui lui volait son exploit Car il en était sûr, c'était sa dernière rafale qui avait descendu le grand Fumier. Sa victoire à lui. Mais, en l'absence de tout témoin, ce serait sa parole contre celle de l'Acrobate. Et il connaissait Strasser. Sa devise : diviser pour régner. Il ferait mine de ne croire ni l'un ni l'autre et Peter Horn en crèverait de rage. À moins que...

Le grand corps en combinaison noire s'écrasa exactement devant ses pieds. Face contre terre. Du crâne exposé jaillirent des choses innommables et du sang gicla sur le bas de son pantalon. Sautant en arrière, Horn éructa :

— Tu peux pas faire gaffe, merde !

Il était hors de lui. Là-haut, il apercevait le buste de Staub penché par-dessus la rambarde. Sur sa face maigre, il devinait le sourire carnassier du tueur, qui renvoya, hilare :

— Mais j'ai fait gaffe, chef !

Staub avait de nouveau le Sig au poing et, sans prévenir, il se pencha davantage, lâchant vers le bas trois, puis encore trois autres pralines de 9 mm. En plein dans le dos du mort qui ne frémit même pas. Horn sauta en arrière en hurlant :

— Arrête, putain !

Staub l'imita, forçant exagérément le ton :

— Arrête, putain !

Puis railleur :

— Quoi, arrête ! Faut fêter ça, mec ! J'ai buté le grand Fumier ! Tu te rends compte, chef ?

Et en plus, ce connard se foutait de sa gueule ! Chef ! Pour la deuxième fois, il avait appuyé sur le qualificatif avec une insistance plus que suspecte. Ce salaud se voyait déjà le dauphin du boss ! Et, le pire, c'est que ça risquait d'arriver ! À moins que...

— Pauvre con ! gronda Horn d'un ton vibrant.

Lui voler sa victoire ! À lui, Peter Horn !

— Was ? Quoi ?

Horn sentait sa rage augmenter de seconde en seconde. Staub et lui, ça avait plutôt bien marché pendant tout ce temps. Mais, cette fois, plus rien ne fonctionnait Cet empaffé venait de franchir la ligne jaune.

Les prunelles soudain allumées de reflets glacés, le premier lieutenant de Kurt Strasser répéta, d'une voix forte, cette fois :

— J'ai dit : pauvre con !

Puis sans laisser à Staub le temps de répliquer, il leva le canon de son P-M et écrasa la détente. Une longue rafale concentrée sur la mince silhouette penchée sur la rambarde. Là-haut Rolf Staub sembla

soudain pris de la danse de Saint-Guy. Tressautant sous les terribles impacts tel un pantin désarticulé, il avait levé les deux bras, brandissant dans son poing droit le Sig qu'il n'avait pas lâché. S'attendant à lui voir échapper l'arme, Horn glissa de côté juste à la seconde où trois détonations éclataient.

Sur le coup, il eut l'impression d'encaisser la charge d'un taureau. Sous l'inhumaine poussée, il recula de deux pas, cognant du dos contre le comptoir qui lui avait servi d'abri. Comme dans un songe un peu flou, il devina la silhouette de Staub qui basculait enfin par-dessus la rambarde et au même instant, il ressentit une douleur à la fois sourde et brûlante, qui irradiait à l'intérieur de son buste, lui coupant le souffle. Malgré cela, il suivit du regard le long corps mince descendre jusqu'au sol, se délectant inconsciemment du son hideux que cela provoquerait. Dans le délire douloureux où il plongeait et considérant la face figée de Staub tournée vers lui, il s'entendit répéter :

— Sale con !

D'une voix grailonnante qui le surprit un peu. Maintenant, cet abruti ne risquait plus de lui voler sa victoire. Staub aurait été abattu par Bolan, et plus personne ne pourrait contredire cette version. Officiellement c'est lui qui avait descendu le Fumier pour venger Staub, et le boss serait bien obligé de diffuser l'exploit. Après ça, Peter Horn serait considéré comme un héros par ses pairs. Mieux, par tous les boss de la planète qui rêvaient de se payer¹ la grande Salope. Il deviendrait alors le...

— Putain !

L'exclamation avait à peine franchi les lèvres de Horn. Un son étouffé qui l'inquiéta. Et puis il y eut cette douleur dans sa poitrine et cette impression de vertige. Comme un engourdissement de tout le corps, un énorme épuisement. Quand il baissa enfin les yeux sur son torse, il vit sa poche pectorale de blouson perforée. Il y glissa la main, y trouva son talkie-walkie réduit en miettes. Il ouvrit son blouson, fut surpris de voir tout ce sang sur sa chemise. Si surpris qu'il en éprouva un nouveau vertige et que ses genoux plièrent. Il tomba sur le flanc à côté du cadavre de Bolan. Si près que l'odeur du sang et de la cervelle déchiquetée du Yankee lui donna mal au cœur. Malade et furieux, il envoya un coup de pied dans la tête du mort. Une tête désarticulée, comme désolidarisée du cou, qui roula de côté, offrant sa face ravagée à la lumière. Mais Peter Horn n'avait pas envie de regarder. Il était trop fatigué. Pourtant il devait appeler le boss, lui dire que Bolan avait descendu Staub et qu'il avait lui-même eu la peau du grand Fumier. Il fallait...

Au prix d'un effort surhumain, Peter Horn parvint à se redresser, à se mettre à genoux, à trouver son téléphone dans une autre poche de son blouson. Il composa le numéro du portable du boss, dut s'y reprendre à

trois fois, tant les vertiges se succédaient à présent de plus en plus pioches. Les pensées floues, il porta le combiné à son oreille, perçut une sonnerie, aussitôt interrompue par une voix impersonnelle.

« — La ligne de votre correspondant n'étant pas libre en ce moment... »

Répondeur !

Horn cracha un juron, toussa, sentit revenir le goût du sang dans sa bouche, et des lucioles se mirent à danser devant ses yeux. Il rappela, obtint encore le répondeur, jura, parvint à prendre appui des deux mains sur le corps de l'Exécuteur et à se remettre sur pied. Il devait à tout prix annoncer la nouvelle à Strasser... et puis se faire soigner. La Famille allait prendre extrêmement soin de celui qui avait buté Bolan. Forcément. Pris d'un nouveau vertige, il lui fallut toute sa volonté pour ne pas tomber. Serrant les dents, luttant à la fois contre les étourdissements, la fatigue, la douleur et un début de nausée, il parvint à ramasser le Sig de Staub et à traverser la salle de découpe. Chaloupant tel un ivrogne, il rata la sortie des bureaux, remonta le couloir de service désert, se retrouva dans la grande cour sans savoir vraiment comment il était arrivé là. Pousser ensuite jusqu'à la grille et l'ouvrir lui fut un vrai calvaire. Trébuchant à chaque pas, il y parvint pourtant et se remit en marche, parcourant des centaines de mètres de trottoir, refoulant de son esprit tout ce qui n'était pas directement lié à son but : la Mercedes de Strasser.

Une éternité plus tard et après s'être égaré par deux fois, il aperçut de loin les deux voitures de son commando massacré, fut tenté de s'arrêter. Son chauffeur irait parler au boss et... non. C'était impossible. Il devait s'adresser en personne à Strasser. Il voulait voir sa tête quand il lui annoncerait... Alors il passa son chemin, et continua jusqu'à la Mercedes. Toujours à la même place, tous feux éteints. À bout de souffle, du sang plein la chemise et à l'intérieur de son pantalon, il tangua jusqu'à la voiture, aperçut la silhouette de Krost au volant, devina la masse du boss à l'arrière, avec son putain de cigare vissé à la bouche. Il dut s'y reprendre à deux fois pour ouvrir la portière du passager et, en se laissant tomber sur le siège, il lâcha un long soupir de soulagement.

Dix mètres de plus et il serait mort Certain.

Dans l'habitable, la radio captait toujours la fréquence des flics, mais l'odeur de cigare froid envahissait l'habitable. Contenant à grand-peine la montée d'une nausée, le premier lieutenant de Strasser hoqueta :

— Je l'ai tué.

La réaction du boss se faisant attendre, il comprit qu'il n'avait pas été très clair. Il se tourna vers l'arrière, faillit hurler de douleur, se contint à grand-peine et s'adressant à la grosse silhouette avachie sur la banquette, il ajouta dans un souffle :

— Le grand Fumier est mort, patron. C'est... c'est moi qui l'ai buté.

Le silence qui suivit lui sembla durer une éternité. Cette fois, le boss était vraiment bluffé. Immobile à son volant Krost en avait même oublié de baisser le son de sa putain de radio. Des lucioles devant les yeux, le tueur respirait difficilement, et cette odeur de cigare froid ! Mais il fallait tenir bon et...

— *Nein.*

Saisi, Horn en resta statufié une poignée de secondes, avant de tourner la tête vers Krost.

— Le grand Fumier n'est pas mort.

Durant une seconde ou deux, Horn se demanda pourquoi Krost avait pris cet accent et adopté ce ton lugubre. Puis il réalisa que ce n'était pas la voix de Krost et les ressorts professionnels agirent enfin. Il relevait le canon du Sig quand le bras droit du chauffeur se détendit. Si vite que Horn ne put rien faire. Sous le choc brutal qui lui arriva en plein front sa tête partit en arrière et sa nuque cogna contre la vitre de la portière. Instinctivement, il tenta de tourner la tête vers l'extérieur, d'apercevoir les voitures du commando. S'il parvenait à attirer l'attention de...

— Je les ai tués. Tous les deux.

L'ombre au volant ne pouvait parler que de ses deux chauffeurs.

— Krost aussi, ajouta l'Homme. Il est dans le coffre.

Complètement déboussolé, au bord de la syncope, Peter Horn se sentit délesté du Sig. Il voulut serrer la crosse, presser la détente, mais son index ne trouva plus que le vide. Dilaté d'incompréhension, ses yeux se tournèrent alors vers l'arrière de la Mercedes et l'inconnu dit encore :

— Pas la peine...

Quelque chose coulait à présent de la bouche du pourri. Quelque chose de chaud et d'écœurant Soudain, la lumière du plafonnier inonda l'habitacle et Horn se souvint qu'elle ne s'était pas allumée quand il avait ouvert la portière. Déconnectée. Ébloui, il lui fallut un instant pour y voir de nouveau et il découvrit enfin l'inconnu. Balèze, cheveux courts, avec un regard minéral qui faisait froid dans le dos. Un regard qui le fixait comme s'il était déjà mort Et, sur son front, il y avait comme un minuscule appareil photo, tenu par une sangle. Horn vit les yeux de l'inconnu se tourner vers la banquette arrière et entendit :

— Lui aussi.

Au prix d'un effort surhumain, Peter Horn tourna la tête, découvrit le boss. Comme d'habitude, le gros corps de Kurt Strasser était affalé dans les coussins de la banquette arrière, ses petits yeux noirs et fixes à peine visibles entre les plis graisseux de ses paupières et, comme d'habitude, il avait son cigare vissé à la bouche. Un petit détail changeait tout, cependant. Sa fameuse « Spritze », sa seringue n'était plus dans la boîte spéciale qu'il portait toujours sur lui, mais dans son

cou. Plantée dans son gros cou informe qui débordait sur son col de chemise.

— Je l'ai tué aussi, reprit l'inconnu. Juste après qu'il m'a eu dit tout ce que je voulais savoir. Y compris vos noms à tous.

L'homme se tut un instant avant d'ajouter sur le même ton tranquille :

— Il voulait vraiment sauver sa sale peau de pourri, « Spritze » Strasser. Mais je l'ai tué comme j'ai tué tous ceux de ton dan et du clan russe un peu plus tôt.

Peter Horn savait qu'il devait réagir, mais c'était impossible. Il avait cru le grand Fumier mort, et il ne semblait même pas blessé. Pourtant, cette trace de sang tout à l'heure sur l'angle de la caisse... Comme s'il avait lu dans ses pensées, Mack Bolan justifia :

— Compliments, vous avez failli m'avoir. Seulement failli. Juste un peu éraflé au niveau des côtes. Petit malaise, souffle coupé, la routine.

Encore une courte pause, puis l'Exécuteur ajouta :

— J'ai tué aussi celui auquel j'ai emprunté ça...

Dans une sorte d'état second, Horn avait suivi le geste amorcé par l'inconnu pour désigner le blouson qu'il portait. L'esprit en déroute, il chercha un instant la signification de ce geste, puis il comprit. Le blouson, c'était celui de Max, le soldat qu'il avait placé en faction à l'entrée de service de l'usine.

— ... Contre ma combinaison, ajouta encore le Guerrier. D'ailleurs, elle s'était déjà déchirée contre les caisses.

Sur la face granitique, Horn surprit une esquisse de sourire glacé, tandis que L'homme expliquait :

— Simple échange. Mais je suppose qu'elle est également pleine de trous, maintenant.

Malgré son épuisement Peter Horn comprenait que son commando était tombé dans un piège. Ils avaient cru abattre le grand Fumier, ils n'avaient fait que truffer de plomb le cadavre de Max, déposé sur la passerelle comme un appât. Et ce con de Staub qui avait eu... Ils s'étaient tous fait avoir. Et pendant ce temps-là, l'autre s'occupait tranquillement du grand patron et des trois chauffeurs. Subitement Horn sentit que son cerveau cessait de fonctionner et qu'il allait retomber dans les vapes. Aussi, entendit-il à peine l'Exécuteur lorsque celui-ci fit son éloge funèbre :

— Salut Peter... tu t'es bien battu.

Puis il n'entendit plus rien.

CHAPITRE IX

L'aérogare Quaid-E-Azam International de Karachi était bondé. Une majorité de Moyen-Orientaux, mais également beaucoup d'Occidentaux, businessmen pour la plupart, reconnaissables à leurs costumes-cravates et à leurs attachés-cases. Trois gros porteurs avaient atterri quasiment en même temps et les files s'allongeaient aux postes de contrôle. Tatillons et soupçonneux, les fonctionnaires scrutaient chaque passeport avec des mines de gestapistes, consultant sans arrêt des listings affichés devant eux. Visiblement, le mot d'ordre était clair : « Le terrorisme ne passera pas. » Du moins, pas par-là. Arrivant enfin devant la guérite, Mack Bolan ressentit un léger picotement dans la nuque. Il avait beau être sûr de la qualité de ses habituels passeports d'emprunt, ce genre de contrôle laissait toujours une sale impression. Surtout dans ces pays où l'on tirait avant de discuter.

Si le sombre moustachu qui scrutait les visas de Bolan avait su qui il était, et si ses collègues douaniers avaient pu connaître le contenu de la vieille Japy portable actuellement dans son sac de voyage...

— *Business, or tourism, sir ?*

— *Business*, répondit le Guerrier.

Par les temps actuels, les touristes se faisaient plutôt rares, dans la région.

— *Where are you from, sir ?*

— Wellington.

Capitale de la Nouvelle-Zélande... par où Bolan était effectivement passé pour venir jusqu'ici. Histoire de déjouer toutes vérifications éventuelles. Un voyage éclair quasiment sans escale, à cause du rendez-vous pris avec Maskhad au Pearl Continental Hôtel, précisément ce soir. Heureusement, dans les pays musulmans, la Nouvelle-Zélande ne figurait pas sur la liste des grands satans. Normalement, rien à craindre du côté de l'immigration. Cochant quelque chose sur un registre, le fonctionnaire questionna encore :

— Profession ?

— *Please ?*

— *What is your business ?*

Dans les yeux noirs du fonctionnaire on pouvait lire tout ce qu'il pensait des Occidentaux. Mack Bolan ébaucha un sourire modeste :

— I am *writer*. Écrivain.

Soupçonneux, l'autre le disséqua du regard.

— *Journalist* ?

— *No. Writer. Novelist. Romancier. Only novelist.*

Ici, les journalistes occidentaux éveillaient toutes les méfiances. On se demandait bien pourquoi. Aussi, pour les cas de curiosité intempestive, Bolan avait depuis longtemps préparé sa légende. Sa spécialité, c'était les love-stories, exotiques de préférence. D'où l'usage de la machine à écrire portable qui le suivait partout. Certes un peu obsolète à l'époque du traitement de texte informatique mais avec ces écrivains, on pouvait s'attendre à tout. Néanmoins, le flic pakistanais conservait son air soupçonneux. Par ici, on était au courant de la sortie en Europe de certains bouquins gênants pour l'image du Pakistan, notamment à propos de la disparition du journaliste U.S. Daniel Pearl. Et, visiblement, on n'appréciait guère.

— *You stay long time in Pakistan, sir ?*

— *Only one week.*

En réalité, le Guerrier espérait rester beaucoup moins d'une semaine. Par ici, le sol était très brûlant, surtout pour des gens comme lui. Plus que jamais, le blitz qu'il avait projeté devrait se résumer à une action éclair. Approcher Maskhad, l'isoler de son staff de sécurité, le débriefer sur ses boss mafieux tchéchènes, sur ses connexions locales, sur les ramifications de son réseau à l'étranger et sur leurs comptes bancaires. Puis le tuer. Tout cela en un minimum de temps. Ici, c'était une république islamiste, en proie à d'inquiétants déchirements politiques internes et à des actions terroristes sanglantes. Pas question d'opérer un blitz classique avec destructions massives et feux d'artifice à gogo. On lui enverrait carrément l'armée. Juste une action commando, parfaitement ciblée, exécutée au chrono. Car pour l'Exécuteur, chaque jour passé au Pakistan pouvait être le dernier de sa vie. S'il était démasqué...

— *Caméra, cigarettes, perfumes, spirits ?*

En prononçant le dernier mot, le fonctionnaire avait nettement marqué son dégoût. Ici comme dans la plupart des pays musulmans, l'importation d'alcool était rigoureusement interdite, et sa consommation limitée aux bars des hôtels de luxe. Avec délivrance d'un permis.

— *Only caméra and cigarettes*, précisa Bolan en sortant l'unique paquet entamé qu'il avait emporté et en sortant de sa poche le mini-Caméscope issu du génie informatique d'Herman « Gadgets » Schwarz. Le Smart Et sa « lunette de vision de nuit » clandestine.

Le policier hocha la tête, lui fit remplir un formulaire d'entrée de

matériel vidéo sur le territoire, qu'il devrait représenter à sa sortie du pays. Peut-être... Puis le fonctionnaire questionna :

— *Dollars ?*

— *Yes. And travellers.*

Là encore il dut sortir devises et chèques de voyage. Pas simple, le tourisme dans le secteur.

— *Your hôtel in Karachi ?*

— Pearl Continental.

Le policier finit par tamponner son passeport.

— *It's O.K, mister Cornell. Good stay in Pakistan.*

Bon séjour. Ben voyons !

Mais Bolan n'en avait pas encore fini avec les tracasseries. Compte tenu du contexte régional, les autorités avaient décrété des contrôles supplémentaires sur les bagages cabine. Avec détection électronique et fouilles opérées par des militaires accompagnés de chiens renifleurs d'explosifs. Nouveau petit pincement, à l'épigastre cette fois. Bolan posa son sac sur la table, l'ouvrit, suivant la fouille d'un air tranquille. Aux pieds des fonctionnaires en amies, un grand chien noir, tenu en laisse, piaffait visiblement d'impatience.

— *What is it, sir ?*

Le militaire venait d'extraire la petite Japy du bagage et l'observait avec méfiance. Pour la énième fois depuis le début de son usage en tant que « leurre », le Guerrier dut justifier la fonction professionnelle de la machine.

— *Novelist !* s'exclama le militaire.

Il semblait positivement ravi de voir un romancier en chair et en os. Mais la découverte de la boîte contenant les biscuits de « pâte à tarte » du génial Herman « Gadgets » Schwarz le ramena illico à son job.

— *And that ?* Et ça ?

— *Sweetshop.* Confiserie, répondit le Guerrier avec un sourire qui se voulait contrit. Petits gâteaux.

Si le militaire fut étonné, il n'en laissa rien paraître. Ouvrant la boîte sans vergogne et y découvrant les biscuits parfaitement conditionnés dans leurs emballages transparents, il hésita, finit par faire signe au chien noir qui sauta docilement sur le comptoir. Le poulx accéléré, le Guerrier vit le chien pencher la tête au-dessus de la boîte et renifler à plusieurs reprises les rangées de petits cookies. Pour la première fois depuis la création des « biscuits » d'Herman Schwarz, l'Exécuteur sentit ses paumes devenir moites. Si le chien réagissait, si on le fouillait ensuite à corps et si on découvrait la vraie nature de certains dollars métal contenus dans ses poches...

— *It's O.K, Sir.*

Le chien n'avait rien senti ! Même pas bavé d'envie ! Décidément, les parfums alimentaires concoctés par l'ami Herman et qui entraient dans

la composition des « biscuits » étaient diablement efficaces. Quittant l'aimable militaire avec son sac à l'épaule, le Guerrier s'éloigna enfin, le pouls redevenu calme. Fendant la foule de l'aérogare et tout un groupe de femmes vêtues d'austères *burgas* bleues délavées, il se retrouva au desk des locations de véhicules sans chauffeur. Service uniquement accessible à Karachi. Ailleurs, les services d'un guide étaient obligatoires. Ici, jeep et autres 4 x 4 constituaient le gros du capital automobile et le Range-Rover qu'on lui fournit ne datait que de quatre ans. Mais, ô surprise ! le véhicule n'étant pas immédiatement disponible, on le lui livrerait demain matin à son hôtel. Certificat de location en poche, il retraversa l'aérogare, changea quelques dollars au bureau idoine, trouva les toilettes qu'il cherchait, y pénétra d'un pas pressé. Pourtant, cette fois, le remontage du Snake n'avait rien à y voir. À Karachi, aucun tueur n'était censé l'attendre à sa sortie de l'aérogare. S'enfermant néanmoins dans une cabine, Bolan se mit à attendre. Une minute, peut-être deux. Des bruits de portes, des bruits de pas, d'autres sons de portes, un silence et un discret sifflement. Le Guerrier quitta la cabine. Aux lavabos, un seul occupant. De dos et se lavant les mains, un homme en costume léger, dont les traits occidentaux se reflétaient dans le panneau de miroir. Face austère, regard pâle et aigu derrière des lunettes cerclées de métal. Allant occuper le lavabo voisin, Bolan commença de se laver les mains en soufflant :

— Salut, Hal.

— Hello, *Striker*.

Le numéro Un du *Justice Department* U.S. arborait un sublime coup de soleil sur le nez. Désignant l'appendice dans la glace, Bolan ironisa :

— Vins californiens ?

Il le savait, le fédéral venait de passer huit jours pour congrès antidrogue en Californie, et, malgré ses réticences à propos de ce blitz, il avait réussi à s'organiser un transit par Karachi avant de poursuivre vers Bagdad en compagnie de trois observateurs du Pentagone particulièrement collants. Il s'agissait de rien de moins que de réorganiser l'armée et les services de police irakiens. Avec les gens du Pentagone, mieux valait rester discret, et Bolan avait eu beaucoup de mal à obtenir ce contact éclair.

— Hum, maugréa Brognola, sans cesser le savonnage de ses mains.

Il buvait peu, n'aimait que les grands bourgognes français.

— Je n'ai que deux minutes, enchaîna-t-il. Ces trois ronds-de-cuir ne me lâchent pas d'une semelle.

Il marqua une pause, reprit du savon, se remit à se laver les mains en avertissant :

— Tu sais que je n'étais pas d'accord pour ce blitz. Trop risq...

— O.K. ! O.K. ! le coupa Bolan. Je sais que tu n'étais pas d'accord, mais cette pourriture de Maskhad vend ses armes aux terroristes qui

sont en guerre avec l'Amérique, trafique également avec les intégristes afghans contre de l'héroïne qui tue nos jeunes. Alors j'ai pu organiser un rencard sur le fil du rasoir et je vais aller jusqu'au bout ! Je veux sa peau, et il n'y a qu'ici que je puisse le coincer !

Silence de Brognola. En fait, et l'Exécuteur le savait, le fédéral l'approuvait. Mais Bolan était son ami et, malgré la froideur apparente qui le caractérisait, il craignait pour sa vie. Depuis le temps, il aurait pourtant dû s'habituer.

— Normalement, ajouta Bolan, il devrait me contacter ce soir. Au Pearl.

En quelques mots, le Guerrier résuma les événements de Hambourg, avant d'interroger :

— Tu as mes tuyaux ?

Le fédéral soupira, reprit du savon et tout en se relavant vigoureusement les mains, expliqua :

— J'ai dégoté un intermédiaire local. Mais le bonhomme est à peu près aussi sûr qu'une planche pourrie.

Ce qui était souvent le cas en matière d'indics, partout dans le monde.

— Omar Kadri, récita Brognola. Il fournit la plupart des boutiques du Bohri Bazaar de Karachi en chaudronneries du Nord et en accessoires divers. Et aussi en armes. En général, il y est le jeudi matin et fait le tour de toutes les boutiques. Là-bas, il est connu comme le loup blanc, il sait tout, voit tout, entend tout et connaît tous les armuriers de Darra. Mais c'est un faux-jeton. Gaffe !

Bolan acquiesça.

— Quoi d'autre ?

Visiblement préoccupé et lançant un regard en biais vers la porte, le fédéral récita encore :

— Ali Sinj. Un Indien musulman. Il a épousé une Pakistanaise il y a neuf ans. Il émarge au MI6, les services secrets britanniques, et possède deux entreprises de travaux publics. Une à Quetta, à la frontière afghane, dirigée par son beau-frère, l'autre à Hyderabad. En connexion permanente avec les Services anglais depuis la guerre d'Afghanistan, mais on le trouve le plus souvent à Hyderabad, le siège de sa société.

Hyderabad, située à l'opposé de Quetta, à environ deux cents kilomètres de la frontière indienne. L'Exécuteur apprécia. En cas d'exfiltration d'urgence, ça pouvait servir.

— Il est sûr ? hasarda-t-il.

Dans sa spécialité, les contacts « sûrs » se comptaient sur les doigts d'une main.

— Son grand-père était sous-officier dans l'armée des Indes et il collabore avec les cousins par convictions.

Les « cousins », les Anglais. Chez les musulmans, ce genre de collaboration était plutôt rare.

— En cas de défection de Kadri, ajouta le fédéral, adresse-toi à lui pour le matériel, mais seulement en dernier recours. Je préfère ne pas trop le mouiller. Tu connais les cousins...

Susceptibles, les British. Tout le monde le savait. Le Guerrier hocha la tête.

— Elles doivent être propres, dit-il. Regard étonné de Brognola dans la glace.

— *What ?*

— Tes mains. Elles sont sûrement propres, maintenant Hal Brognola ne put contenir un semblant de sourire. Cessant de se martyriser les mains au savon liquide, il les sécha, sortit un papier de sa poche et le tendit à Bolan en commentant :

— Coordonnées de Sinj.

Puis, se dirigeant vers la sortie, il recommanda encore :

— Gaffe. Ici, on ne rigole pas avec les chrétiens terroristes. Sans la moindre trace d'humour. Empochant le papier, le Guerrier remercia :

— *Thanks*. Mais j'ai mon téléphone. Pour le cas où.

Cette fois, une lueur vraiment amusée passa fugitivement derrière les lunettes cerclées de métal.

— C'est ça. On t'enverra les marines.

Allusion aux supposées visées colonialistes U.S. dans la région. Au Pentagone, c'était la plaisanterie à la mode. Mais un voyageur barbu portant attaché-case... et parapluie entra à cet instant et Hal Brognola en profita pour disparaître. Le barbu pénétra dans une cabine et, une minute plus tard, l'Exécuteur quittait les toilettes à son tour. Traversant une nouvelle fois une partie de l'aérogare, il trouva un point « presse », acheta une carte du pays ainsi qu'un plan de Karachi, avant de quitter enfin l'aérogare.

Il était 16 heures passées et, à l'extérieur, un soleil de plomb lui tomba sur les épaules. On frisait les 40° et des ondes de chaleur montaient du sol en faisant « onduler » les poteaux des réverbères. Heureusement il y avait quelques taxis, et, malheureusement, le sien n'était pas climatisé. Son compteur étant hors d'usage, il fallut négocier le montant de la course. Enfin, toutes glaces ouvertes et à une allure de sénateur, l'antique Opel s'ébranla pour emprunter l'échangeur menant à l'espèce d'autoroute qui ralliait Karachi. Une petite demi-heure plus tard et sous une chaleur insupportable, le taxi se fondait dans la circulation dense des faubourgs de la ville où s'étaient d'innombrables chantiers. Une circulation anarchique, où *Rickshaws*, camions décorés, taxis collectifs, voitures à bras et autres *tongas* se disputaient l'asphalte surchauffé. Le tout dans une rumeur intense, dans des odeurs de diesels fumants et une brume de poussière qui

irritait la gorge et brûlait les yeux. L'Orient. Enfin, après quelques embouteillages et des litres de transpiration, le driver pakistanais annonça :

— *The Pearl, Sir !*

Jusqu'alors absorbé par ses pensées, Bolan s'aperçut qu'ils étaient en plein centre-ville. Moderne, aéré, clean. Parcs, pelouses, immeubles cossus, façades en marbre, magasins, banques et hôtels de luxe avoisinaient là aussi avec quelques chantiers. Une ville apparemment en plein essor. Rien à voir avec l'image oppressante qu'on aurait pu imaginer d'une république islamique offrant refuge à certains terroristes bien connus. Avec sa façade toute en moucharabiehs, le Pearl reflétait parfaitement la tendance architecturale islamique contemporaine. Et, en plus, ça créait d'agréables coulis d'air au niveau des fenêtres. Bolan sauta du taxi, pénétra dans le hall luxueux et, dix minutes plus tard, formalités d'enregistrement expédiées, il prenait possession de sa chambre au cinquième étage. Une clim quasi polaire y régnait. Il la réduisit, prit une douche rapide avant de s'installer sur le lit pour y ouvrir son sac de voyage et en sortir la valisette Japy. L'instant d'après et à force d'habitude, la petite machine était prestement démontée et livrait ses secrets, le Snake et ses munitions, le tout résumé en quelques éléments seulement, habilement dissimulés dans la mécanique de la machine. Canon, chambre et réducteur de son cachés dans le rouleau caoutchouté amortisseur de frappe, chargeurs vides, carcasse et crosse en matériau composite indécélable aux rayons X, répartis en pièces détachées et en divers endroits, munitions enfermées dans les touches creuses du clavier. Munitions d'un genre un peu spécial, déjà utilisées par le fusil d'assaut futuriste allemand Heckler and Koch. Calibre 4,7 mm, sans étui et sans poudre, mais à haute vitesse initiale car dotées d'une charge propulsive à base de propergol solidifié. Une petite merveille que l'ami Schwarz avait élaborée grâce aux techniques d'avant-garde en ce domaine. Techniques qui avaient également concouru à la fabrication des « monnaies » d'Herman, gadgets de mort, composés de faux dollars en alliage spécial, qu'il suffisait de tordre vigoureusement pour en déclencher les diverses applications. Explosives, incendiaires, incapacitantes ou simplement fumigènes, selon les cas à traiter.

En quelques gestes mille fois répétés, le Snake fut remonté, et en parfait état de fonctionnement. Avec, dans sa crosse, un chargeur de vingt coups prêt à l'emploi. Après avoir refermé son sac grâce au cadenas et l'avoir enfermé dans la penderie, il enfila un jean et une chemise de toile dont il laissa flotter les pans pour masquer le Snake engagé dans sa ceinture. Ensuite, argent et passeport dans les poches de la chemise, il décida d'aller faire un tour en ville. À pied. Histoire de renifler un peu le secteur avant le rendez-vous espéré de ce soir. Cinq

étages plus bas, délaissant la piscine et son parc, il laissait sa clé au desk quand l'employé l'arrêta, brandissant une enveloppe :

— *One message for you, mister Cornell !*

Intrigué, le Guerrier s'empara du pli, s'isola pour le décacheter. À l'intérieur, un simple papier où étaient inscrits les mots *This night, eleven o'clock, in your room.* Évidemment, sans signature.

CHAPITRE X

Youri « Silex » Avanasiev n'était plus qu'un bloc minéral Depuis l'échec de Lahore où il avait perdu son commando et avait lui-même failli se faire coincer, il ne décolerait pas. Une rage glacée qui lui raidissait les muscles et oblitérait ses jugements. Il devait absolument se reprendre. C'était déjà un miracle qu'il ait pu se dégager l'autre nuit de la Honda accidentée, et décrocher avant l'arrivée des flics. Dans ces contrées, la nuit, même quand on croyait les rues désertes, le moindre incident suffisait à mettre toute la population dehors. Si, en plus, un Occidental était impliqué dans l'incident, ça pouvait tourner très vite à l'émeute. Blessé et tirant la jambe droite, Avanasiev avait dû prendre la tangente en toute discrétion, alors que les sirènes de police commençaient à s'approcher dangereusement. Il se demandait d'ailleurs comment les flics avaient pu intervenir aussi vite.

Une fois réintégré sa *safe-house*, et après avoir digéré la perte de ses hommes, il s'était résigné à appeler Moscou sur son satellitaire. La ligne était protégée par scramblers mais, pourtant, les instructions étaient formelles : ne jamais parler russe au téléphone sur cette mission. Seulement en urdu, une langue assez bien maîtrisée par Ava. Les gens du M.V.D. étaient bien placés pour le savoir, le système Échelon U.S. fonctionnait tous azimuts. Si on les écoutait, difficile d'impliquer les Russes.

Son correspondant avait entendu son rapport sans un mot de regrets, puis avait demandé dans la même langue :

« — Tout le monde était *vierge* ? »

En clair, est-ce qu'aucun indice sur les cadavres ne pouvait permettre leur identification ?

« — *Ji han.* » Oui, avait simplement répondu Ava.

On lui avait alors donné l'ordre de raccrocher et d'attendre qu'on le rappelle. Sans commentaires. Mais Ava savait qu'à la Cellule on détestait ce type d'échec. Surtout avec mot d'hommes. Former un bon agent coûtait cher, et la conjoncture sociale russe n'était guère réjouissante. Un peu plus tard, cm l'avait effectivement rappelé, pour lui ordonner de regagner sa *safe-house* de Karachi au plus vite et d'y

attendre la nouvelle équipe qu'on lui envoyait.

Depuis, le chef de mission de la Cellule 5 attendait Presque quarante-huit heures s'étaient écoulées et dans le minable studio du quartier de Baldia qui appartenait au M.V.J.D. par un complexe jeu de sociétés écrans, l'attente usait peu à peu les nerfs d'Avanasiev. Lui qui ne s'énervait jamais ! En fait, il songeait à ses hommes. À Oleg Kassam et aux deux autres. Morts, déchiquetés dans cette bon Dieu d'explosion. Bien sûr, c'était le genre de chose qui pouvait leur arriver à chaque instant et comme Ava, ils l'avaient accepté en entrant à la Cellule 5. Mais mourir ainsi sur un échec aussi stupide... À cet instant Avanasiev aurait préféré y être resté avec ses hommes. Pourtant, ni lui ni ses hommes n'avaient commis d'erreur. Les seuls responsables étaient les stratèges de la Cellule. Bien tranquilles dans leurs bureaux moscovites, ils avaient joué la carte de l'urgence, sans se préoccuper de leur sort Plan trop précipité, aléatoire, le genre de faute qui ne pardonne pas. Au téléphone l'autre nuit la hiérarchie n'avait pas marqué la moindre émotion. Ces salauds avaient envoyé trois de leurs agents à la mort et ils semblaient s'en foutre. Ils allaient donner de nouvelles instructions !

Il était maintenant près de 21 heures et Ava n'en pouvait plus d'attendre. Il n'avait rien avalé depuis le matin et il n'avait ni faim ni soif. Pourtant, il devait absolument reprendre des forces. On pouvait l'appeler à chaque instant pour lui annoncer l'arrivée de sa nouvelle équipe. Il devait être prêt. Il devait...

Comme si son téléphone satellitaire n'avait attendu que cet instant précis de sa réflexion, il se mit à sonner sur le lit. Abandonnant l'immobilité totale à laquelle il s'était astreint pour garder son calme, le chef de mission établit la communication. Aussitôt, une voix interrogea :

« — Orient ?

— *Ji ban.* »

En urdu.

« — On est quel jour ? »

La procédure de sécurité. Pour le cas où il n'aurait pas été maître du téléphone ou de lui-même.

« — Lundi 6 », renvoya-t-il sans hésiter.

Deux jours avant la date réelle. Sous la menace, il aurait donné la bonne date. Facile et quasiment imparable. Par ailleurs, les ordinateurs de la Cellule avaient déjà analysé sa voix, et son correspondant répéta :

« — On a reçu des infos. »

Par les indic's locaux de la Cellule, connectés en un réseau complexe et parfaitement cloisonné. Des informateurs inconnus d'Avanasiev. En cas de pépin, pas de recoupements possibles pour les services pakistanais.

« — On a de nouvelles instructions, » enchaîna la voix au téléphone.

Youri Avanasiev écouta. Le message était crypté, mais il le décoda instantanément. Quand ce fut terminé, on lui demanda :

« — Bien compris ? »

Serrant les dents et son regard gris allumé d'incendies glacés, il répondit :

« — *Ji han.* »

À l'autre bout de la ligne, on avait déjà raccroché. Désormais, il était seul et, en la circonstance, il préférait ça.

Deux jours plus tôt, le Tchétchène s'était tiré indemne de cette corrida à Lahore et il se réjouissait d'avoir pu envoyer ces putains de Russes en enfer. Son « truc » des crampons métalliques avait parfaitement fonctionné et les grenades balancées par Kamal sous les roues de cette saloperie de Range-Rover avaient fini le boulot en beauté. Malgré tout, Dogou Maskhad ne décollerait pas. Kamal avait perdu ses cousins dans l'affaire, et il était coincé, obligé de payer le prix du sang. Dans le clan de son homme de confiance, on devait payer les morts dont on était responsable. Non que Kamal eût de quelque façon que ce soit laissé entendre qu'il avait commis une faute, simplement, ses cousins étaient morts pour protéger sa vie.

Dogou Maskhad se foutait bien que ces cons de cousins se soient fait buter. Dans la région, les hommes de main se trouvaient à la pelle. Il trouvait seulement que Kamal et son clan s'étaient foutus de lui. Et ça, il n'aimait pas du tout. Ça effaçait même son plaisir d'avoir baisé les Russes. D'ailleurs, il en viendrait d'autres et il savait à présent qu'ils ne le lâcheraient plus. Il devait songer à quitter le Pakistan, à mettre le plus de distance possible entre lui et ceux du M.V.J.D. Alors, il pensa à ce type. Ron Cornell, ce Néo-Zélandais dont Zimmer avait dit qu'il traitait du business en Amérique latine.

L'Amérique du Sud... pourquoi pas ?

Mais il n'avait même pas encore pris de décision à propos de ce Cornell et, avec tout ce bordel, il n'avait pas eu le temps de se rencarder sur son compte. Zimmer avait eu beau lui dire qu'il était clair...

— Hé ! Je suis là. Tu ne penses décidément jamais à moi.

Brutalement rappelé au présent par la voix de Safia, Dogou Maskhad tourna la tête. Superbement impudique dans une nuisette archi transparente, le corps de sa maîtresse se découpait en ombre chinoise dans le cadre éclairé de la salle de bains. Dans le contre-jour, à demi masqués par sa crinière noire, il devinait à peine les yeux de Safia. Mais il sentait qu'elle l'observait et cela l'agaça :

— Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Je veux baiser, renvoya la jeune femme d'un ton tranquille. Et je veux baiser avec un mâle qui pense à moi. Si ça ne t'intéresse pas, je vais aller demander à Ghopal.

Ghosal ! Ce jeune porte-flingue engagé en urgence avec trois autres nouveaux baby-sitters par Kamal hier soir. Jeune et beau. Trop beau, même. Cette salope devait fantasmer sur lui. Heureusement, ce jeune con avait une copine en ville et, sitôt un moment de libre, il rappelait au téléphone. Un jaloux. Ghosal déplaissait à Maskhad, mais Kamal avait tenu à l'engager, car, comme ses trois autres nouveaux baby-sitters, il était originaire du même clan du Nord. Le clan de Kamal, celui des cousins. Encore de jolies primes à payer en cas de pépins. En attendant, et grâce au pognon du Tchétchène, ils vivaient mieux ici que dans leurs gourbis du village. Kamal logeait seul dans la chambre voisine, à sa droite, et les trois autres dans la suite mitoyenne. De vraies suites, comme on en faisait dans les palaces de Karachi au début du siècle dernier. Car, autrefois, l'Oriental avait été un vrai palace. Pas très grand, réservé aux clients avertis. Une sorte de bordel de luxe où les négociants de thé venaient flamber leur pognon. La grande époque de Lipton Ltd. Dogou Maskhad avait connu l'Oriental au temps où il œuvrait au K.G.B. À l'époque, ce n'était plus un bordel, mais un simple hôtel à la gloire et aux ors fanés, où il aimait venir sauter ses conquêtes. Aujourd'hui, l'Oriental n'était plus qu'une coquille vide, seulement fréquenté par quelques traîne-savates de routards occidentaux qui étaient leurs joints au vu et au su de tous. Carrément décrépît, l'ancien bordel de luxe. Murs lézardés, chiottes bouchées, tapis usés jusqu'à la corde. Odeurs de poussière, de hasch et de moisi mêlées qui prenaient à la gorge. Deux femmes de ménage seulement pour les quatre étages, et seulement le matin. Autant dire que les parquets collaient un peu aux semelles. Pas de service d'étage et un seul réceptionniste dans le hall. Vieux, aussi décrépît que l'établissement. Mais l'Oriental faisait partie des lieux où le Tchétchène louait ses suites à l'année et il aimait s'y retrouver. En fait il ne baisait vraiment bien que dans ce décor suranné. Mais, ce soir, il était trop préoccupé. Sans cesse, le film de la corrida de l'autre nuit lui repassait devant les yeux, et des envies de massacres le prenaient. S'il avait lui-même tenu ces putains de Russes...

— Hé ! Mon pigeon ! tu t'occupes un peu de moi ?

La jeune femme était venue s'allonger sur le lit près de lui, lavant son corps doux et souple contre son dos et passant une main reptilienne sous sa robe de chambre. Un instant, le Tchétchène fut tenté de se laisser aller, mais l'idée qu'il allait devoir quitter sous peu le Pakistan l'obsédait. Alors, d'un coup, il prit sa décision. L'Amérique du Sud, c'était loin de la Russie et, entre les guérilleros de tous poils, les paramilitaires de tous bords, les politicards véreux et les cartels de la drogue, le M.V.D. n'avait guère de pouvoir par là-bas.

Tout à ses songes, il se rendit compte qu'il n'avait même pas parlé de ce Cornell à son oncle. Un instant il fut tenté de l'appeler. Le vieil Aslan Katthab avait des réseaux partout dans le monde. Il aurait pu se

renseigner sur le Néo-Zélandais. Mais c'eût été lancer un processus qui risquait de contrarier les plans de Maskhad s'il décidait de filer en Argentine ou au Brésil. Alors, laissant le satellitaire dans sa poche, il appela :

— Kamal !

Près de lui, Safia sursauta.

— Hé ! Arrête de crier !

Dogou Maskhad s'en foutait Ici, il fallait crier fort Belle lurette que le téléphone intérieur ne fonctionnait plus. Déjà, il avait quitté sa robe de chambre et pantalon et chemise en mains, il traversa le salon pour aller déverrouiller la porte communiquant avec la chambre voisine. À l'époque héroïque des marchands de thé, on appelait cette pièce : la chambre du serviteur.

— Patron ?

À croire que Kamal passait son temps derrière la porte. Tandis que dans la chambre Safia mettait la télé à fond pour marquer sa frustration, Maskhad rajusta son caleçon, enfila son pantalon. Il avait un corps épais, une peau mate de levantin, des poils partout. Tout en enfilant sa chemise, il annonça :

— Au boulot !

Kamal hocha la tête en silence. Sa blessure au bras le faisait souffrir et il avait les traits tirés, mais Maskhad s'en moquait. Il pensait à la prime de mort des cousins et ne décolerait pas.

Et puis cette putain de télé... Fonçant dans la chambre, il hurla :

— Ho ! Éteins-moi cette merde !

Mais le regard rivé sur l'écran du vieil Hitachi au son de casserole, Safia faisait mine de ne pas l'avoir entendu. Cette salope faisait toujours ce qu'elle voulait. Elle n'éteindrait la télé que quand elle l'aurait décidé.

Une chose était sûr, il ne l'emmènerait pas en Amérique du Sud !

Il était près de 23 heures. Après une longue et minutieuse reconnaissance de la ville, à pied et en taxi, Mack Bolan avait réintégré sa chambre du Pearl depuis plus de deux heures. À demi allongé sur le lit et le plan de Karachi déployé sur les genoux, il s'entraînait à situer ce qu'il avait enregistré durant sa balade. Les uns après les autres, tous les détails se gravaient dans son cerveau. Par expérience, il savait que c'était parfois à ce genre de chose qu'on devait d'avoir la vie sauve. Sur Koranji Road, avant de regagner l'hôtel, il s'était offert une portion de *biryani* à un éventaire, accompagnée d'un verre de *doudh*. Le riz et la viande étaient bons, mais le lait un peu tiède à son goût. Comme ceux de tous les palaces pakistanais, le bar du Pearl délivrait whisky, vodka, cognac et autres *spirits*. Avec permis de vente à la clé. Mais ce soir, le Guerrier n'avait pas envie d'alcool. Il attendait le coup de fil de

Maskhad. Car, bien que non signé, le message reçu plus tôt ne pouvait émaner que de lui. Si c'était bien le cas, s'il parvenait à piéger le Tchétchène assez vite et s'il arrivait à lui faire cracher toutes les infos dont il avait besoin pour ses blitz futurs, il ne traînerait pas au Pakistan. Il n'aimait guère l'ambiance assez pesante de Karachi, et le pays tout entier pouvait à chaque instant se transformer en piège mortel. D'autant que, question armement, il était presque nu. En cas de gros coup dur, le Snake, la « pâte à tarte » et les « monnaies » d'Herman ne suffiraient pas. Dans la région, les simples malentendus de voisinage se traitaient à coups de Kalachnikov, voire au mortier quand le malentendu s'envenimait un peu. Lassé de disséquer le plan de Karachi, Bolan le replia, sauta du lit et il se dirigeait vers la fenêtre pour regarder tes lumières de la ville, quand le téléphone de la chambre sonna enfin. Instantanément mobilisé, il alla décrocher, entendit une voix d'homme questionner :

« — *Mister Barry ?* »

Une voix légèrement cassée, chargée d'un accent indéfinissable. Tiquant sur le patronyme erroné, il renvoya :

« — No. My name is Cornell.

— Sony, *Sir !* s'excusa le correspondant. Je voulais dire Cornell, *of course !* »

Prudent, le bonhomme. Mais, déjà, il reprenait :

« — Nous vous avons laissé un message cet après-midi et...

— J'ai eu le message, coupa le Guerrier. On peut se voir ? »

Une telle hâte affichée n'était pas dans les usages orientaux, mais elle cadrerait assez bien avec le personnage que Bolan s'était fabriqué. En matière d'armement clandestin, les Occidentaux aimaient les affaires rondement bouclées.

« — *Of course, Sir*, renvoya le type à la voix cassée.

— Ce soir ?

— *Now !* Maintenant, si vous voulez. »

Ça marchait. La machine était lancée. Le Guerrier s'enquit :

« — *Where ?* Où ?

— *Here.* Nous vous attendons devant l'entrée du Pearl. Un 4 x 4 Chevrolet gris acier. »

Bolan tiqua. Une balade en voiture. Vraiment très méfiants, les Tchétchènes.

« — O.K, dit-il néanmoins. *One minute.* »

CHAPITRE XI

Youri Avanasiev allait encore une fois devoir agir dans l'urgence. Mais cette fois au moins, sa cible était « fixée ». En principe, pas de course poursuite en voitures, pas de coups de flingues à tout-va. D'ailleurs, il n'avait pis sur lui que le strict minimum : un Glock 9 mm à réducteur de son, un petit Bodyguard Spécial 38 à chien de percuteur protégé, et le poignard de plongeur de combat qui ne le quittait presque jamais. Le premier dans son étui de ceinture sous sa chemise en jean au pan flottant, le deuxième dans un étui au mollet gauche sous son pantalon de toile, le troisième protégé dans sa gaine, elle-même fixée à son mollet droit. Sous le siège de la vieille Datsun, achetée un an plus tôt sous identité d'emprunt et qu'il avait dû remettre en service faute de Honda détruite, il avait dissimulé un P-M micro-Uzi, avec deux chargeurs scotchés tête-bêche, pour l'éventualité d'une retraite précipitée. Mais Youri Avanasiev ne se faisait guère de soucis. Ce soir, la chance était de son côté. Car, moins d'une minute plus tôt, juste à l'instant où il arrivait à peu de distance de l'Oriental, il avait vu le 4 x 4 Chevrolet gris sortir de la cour de l'hôtel, s'arrêter un instant devant l'entrée pour embarquer deux hommes. Dissimulé dans l'ombre à moins de vingt mètres, il n'avait eu aucun mal à reconnaître la haute silhouette de Kamal Zia Narwat, accompagné d'un costaud qu'il ne connaissait pas. Comme d'ailleurs cet autre type au blouson brodé qui faisait le chauffeur. Le temps que les portières s'ouvrent et se referment, il avait pu vérifier que Maskhad était absent. Moralité, le Tchétchène, sa maîtresse et le quatrième des hommes de main annoncés par les indics de Karachi étaient restés à l'hôtel. Un coup de chance que le Russe avait secrètement espéré, mais certainement pas aussi vite. Il détestait les opérations en urgence, mais, contrairement à celle de l'avant-veille à Lahore, celle-là allait payer. Très vite. Il ignorait combien de temps durerait l'absence d'un commando, alors pas question de traîner.

Opérant au Pakistan depuis pas mal de temps, Ava connaissait l'Oriental, comme il connaissait tous les hôtels et tous les lieux publics de la plupart des villes touristiques du pays. Il les avait tous visités, en

avait enregistré la topographie et les issues de secours. Dans son cerveau, le plan de l'ancien bordel de luxe s'était déjà imprimé. Il était prêt. Alors, sitôt le 4 x 4 disparu, il quitta sa planque, traversa la rue, grimpa les trois marches de l'entrée de l'hôtel à la volée à l'instant où le réceptionniste de nuit éteignait l'enseigne et s'apprêtait à verrouiller la grande porte à vitraux. De ces antiques vitraux de style Nouille qui en leur temps avaient décoré les fenêtres de l'entresol de l'établissement. Aujourd'hui, la plupart étaient remplacés par de vulgaires vitres presque opaques de crasse. Surpris, croyant avoir affaire à un nouveau client tardif, le vieux préposé rouvrit la porte en reculant esquissant la courbette de bienvenue que la direction lui imposait.

— *Salaam alaikum, Sir !*

Habillé d'un pantalon bleu, d'une chemise blanche, agrémentée d'un nœud papillon, L'homme ressemblait à ses prédécesseurs du siècle passé. Derrière de petites lunettes demi-lunes, ses yeux ronds étaient rouges de fatigue. Ce fut pourtant sur le même ton aimable qu'il se présenta :

— *My name is Sam...*

La fin de son prénom lui resta dans la gorge. Il ne comprenait pas pourquoi son client refermait la porte à clé à sa place. Ces choses ne se faisaient...

— Recule, ordonna le Russe en le repoussant vers le desk. Vite.

Le Glock était venu se loger dans son poing comme par magie et le tube de son silencieux s'était enfoncé dans la bedaine du vieux réceptionniste.

— Recule, répéta Avanasiev.

En urdu, pour être sûr d'être compris. Complètement dépassé, le réceptionniste ouvrait de grands yeux derrière ses lunettes. Tout en obéissant, il se défendit d'un ton outré :

— *Sir !* Il n'y a pas d'argent, ici !

Ils étaient arrivés au comptoir de bois au verni usé et, poussant le vieil homme à l'intérieur, le Russe ordonna :

— Éteins les lumières. Sauf celle-là.

Il désignait celle située sous le comptoir pour les écritures.

Le réceptionniste se tourna vers un tableau électrique en mauvais état, abaissa plusieurs interrupteurs, et le lustre du hall ainsi que les appliques s'éteignirent. Montant alors le canon du Glock vers la tempe du réceptionniste, Avanasiev ouvrit d'une main le registre de l'hôtel à la date du jour tout en récitant :

— Un type dans la cinquantaine, accompagné d'une très belle femme et de quatre copains. Il s'appelle Dogou Maskhad, mais il est sûrement enregistré sous un autre nom.

De plus en plus dépassé, le vieil employé roulait des yeux ahuris.

— Euh... c'est-à-dire...

— Tu consultes ton livre et tu me donnes le nom d'enregistrement de l'homme en question, le numéro de sa chambre et de celles de ses copains. O.K. ?

— Euh... *yes, Sir !*

— Sans essayer de me mentir.

— *Of... of course, Sir !*

L'homme tremblait un peu. Il avait l'air d'avoir très peur, mais britannique. Se penchant avec circonspection sur le registre, il déclara d'une voix blanche :

— Le... le gentleman dont vous parlez, c'est... c'est celui-ci. Il pointait un index frémissant sur la page du registre et le Russe se pencha pour lire à haute voix :

— Umar Tcharak. C'est bien ça ?

L'homme hocha la tête.

— C'est exact, *Sir*. Suite 432. Nous en avons plusieurs. Au dernier étage.

Pour un peu, il aurait sorti le dépliant publicitaire de la maison.

— La femme habite avec lui ?

— *Yes, Sir*.

— Et ses copains ?

Nouveau ballet de l'index sur le registre.

— Suite 430 pour trois de ces messieurs, et chambre 434 pour le quatrième. Celle-ci communique avec la suite 432, *Sir*. Chambre de serviteur.

Ben voyons ! Sûrement celle de Kamal. Afin d'en avoir le cœur net, le Russe insista :

— Signalement de L'homme de la 434 ?

— Euh, grand, mince, moustaches, la quarantaine.

On ne pouvait être plus précis. Pas étonnant. Les employés d'hôtels voyaient tout, enregistraient tout. Les meilleurs indices de police, avec les barmen.

— Qui d'autre à l'étage ?

— *Nobody, Sir*. Ce gentleman réserve toujours l'étage entier. Le « gentleman » était prudent. Mais même les plus prudents se font surprendre un jour. Pour Dogou Maskhad, ce serait ce soir. Se tournant vers le tableau des clés, le Russe vérifia que la 434 était effectivement au tableau. Il l'empocha avant d'exiger :

— Donne-moi un passe.

Le vieux réceptionniste obéit, mine réprobatrice et craintive à la fois. Désignant le fond du hall où s'ouvraient plusieurs portes, le Russe s'enquit :

— La sortie de service ?

Essayant de garder sa dignité, le vieux Pakistanais désigna une des portes.

— Au bout du couloir, *Sir*.

Avanasiev demanda :

— Les amis de *mister* Tcharak ont pris une clé de la porte de service ?

Cela se faisait dans les hôtels bon marché qui ne pouvaient assurer un service de nuit.

— *Yes. Yes, Sir*. Je leur en ai donné un double. Je m'apprêtais à aller me coucher et...

— O.K.

Désignant un autre tableau de clés situé sous le comptoir, Avanasiev interrogea encore :

— La clé de service. Donne-moi l'original.

Le réceptionniste obéit et s'emparant de la clé, le Russe remercia :

— Shoukrya.

Puis son index enfonça la détente du Glock. La tête du vieux bonhomme bascula violemment de côté, ses lunettes en demi-lunes valsèrent loin de là, et du sang gicla de ses deux tempes éclatées par la trajectoire de l'ogive. Tel un pantin désarticulé, le corps du vieux Samir s'écroula sur lui-même, disparaissant sous le comptoir. Youri Avanasiev fit la grimace. Il détestait faire ce genre de chose mais, à la Cellule 5, les consignes étaient claires : en opération, ne jamais laisser de témoins derrière soi.

Et Youri Avanasiev respectait les consignes à la lettre.

Mack Bolan hésita un instant, délaissa finalement le Snake au bénéfice de quelques pièces de monnaies explosives, beaucoup plus discrètes. D'une part le port d'arme ne cadrerait pas avec son personnage d'emprunt, d'autre part son correspondant avait dit : « Nous vous attendons. » Maskhad n'était donc pas seul et, de toute évidence, Bolan serait fouillé. Son passeport, ses cigarettes et quelques dollars en poche pour tout viatique, il quitta la chambre, et, deux minutes plus tard, il traversait le hall du Pearl. D'un coup d'œil en direction du bar, il découvrit quelques businessmen noctambules accrochés au comptoir, noyés dans la fumée et parlant un peu fort. Des Allemands. Même à Karachi, la ville la plus vivante du Pakistan, les distractions nocturnes étaient limitées aux hôtels cinq étoiles. République islamique oblige.

Dehors, le Guerrier remarqua tout de suite le 4 x 4 gris aux vitres foncées contre lequel un homme était adossé. Un grand maigre, moustachu, tanné de peau et au regard noir aigu, habillé d'un costume marron bon marché. Sur son front épais, le mot *killer* était inscrit en lettres indélébiles. À l'approche de Bolan, le type fit deux pas en avant pour l'accueillir et, tandis que dans son dos la portière arrière du 4 x 4 s'ouvrait, il se présenta :

— *My name is* Kamal, *Sir*. Venez. *Mister* Maskhad nous attend.

Kamal ! Selon les confidences de Zimmer, L'homme de confiance de

Dogou Maskhad ! Bingo ! Au demeurant plutôt stylé, le porte-flingues. Au passage, Bolan avait noté le bandage dépassant de sa manche de veste. Accident ? Blessure ? Le Pakistanais désignait la porte ouverte du 4 x 4, en observant discrètement Bolan sur toutes les coutures. Notamment au niveau de la taille. Mais le Guerrier avait rentré sa chemise dans sa ceinture. Question armes, pas d'équivoque possible. Il en était sûr, il ne risquait rien pour le moment. Il grimpa dans le 4 x 4, enregistra une forte odeur de tabac froid, se retrouva assis près d'un costaud en chemisette mauve et le nommé Kamal les rejoignit sur la banquette. Le sandwich classique. Devant eux, au volant, un chauffeur, plutôt mal nourri lui aussi, habillé d'un curieux blouson de laine brodée. Sur le siège du « mort » et à portée de main, un paquet de cigarettes entamé, un briquet Dunhill à l'argent patiné, et un vieil automatique Walther. Jouant son personnage et alors que le véhicule s'ébranlait, Bolan interrogea :

— Où allons-nous ?

— Tout près d'ici, éluda Kamal d'un ton mesuré. Mister Maskhad nous attend dans cinq minutes.

La voiture roula dans des rues quasi désertes, quitta le centre, passa un pont, s'enfonça bientôt dans un dédale de voies plus étroites, bordées de façades décrépite datant visiblement de Père coloniale. Des câbles électriques pendaient en écheveaux serrés au-dessus des rues, les trottoirs et les chaussées n'étaient plus de la première jeunesse, des mendiants donnaient çà et là dans des cartons, et des tas d'ordures s'amoncelaient au hasard. Ici, plus question de tourisme. À vue de nez et d'après ce qu'il avait pu étudier sur le plan de la ville, le Guerrier situait le secteur aux limites extérieures de Sher Shah. Quartier Ouest de Karachi. La voiture ralentit, tourna dans une rue bordée d'arbres pleins d'ampoules de couleurs éteintes et Kamal annonça :

— On arrive.

Du regard, il désignait la façade lépreuse d'un immeuble à balcons ouvragés, le long de laquelle s'élançait une enseigne verticale. Oriental Hôtel. Le périple avait à peine duré plus de cinq minutes. À cette heure, la porte d'accès à l'hôtel était toujours fermée et, au passage, Kamal nota l'absence de lumière dans le hall. Le vieux Samir dormait déjà. Ils n'étaient pourtant pas partis longtemps. Mais, parfois, Samir fermait beaucoup plus tôt, quand il y avait du cricket à la télé, pour ne pas être dérangé. Il fallait alors sonner longtemps pour le réveiller. Car, même devant les matchs de cricket, le vieux réceptionniste s'endormait. Cela agaça Kamal et il ne comprenait pas pourquoi le boss tenait tellement à venir baiser cette salope de Safia dans cet hôtel pourri. Caprice de riche. Heureusement, ce soir, le tueur pakistanais avait demandé un double de clé de l'entrée de service.

— On va passer par-derrière, annonçât-il à Bolan.

Le chauffeur avait déjà tourné dans la première voie à gauche et fait entrer le 4 x 4 dans une cour au sol défoncé, pleine de détritrus. Le parking de l'hôtel. Sitôt le véhicule arrêté, Kamal sauta à terre. Tandis que le chauffeur remisait le Walther sous son blouson brodé et que Kamal se dirigeait vers une porte massive située au fond de la cour, le costaud en chemisette mauve fit signe à Bolan de descendre en grommelant dans un anglais rocailleux :

— On y va Attention où vous marchez.

La remarque était judicieuse. Seule une vague lueur provenant de la rue permettait de se diriger, et les nids-de-poule semblaient profonds comme des puits. Le chef des baby-sitters avait déjà introduit la clé dans la serrure de la porte quand, escorté des deux autres, le Guerrier le rejoignit. À cet instant, il surprit une réaction de Kamal : un bref haut-le-cœur, une hésitation. Le Pakistanais essayait de tourner la clé, en vain. Lâchant une courte phrase en urdu à l'adresse de ses hommes, il recula, leva les yeux vers la façade lépreuse. Au quatrième, de la lumière filtrait entre les rideaux de quatre fenêtres. Revenant à la porte, il essaya de nouveau la clé, toujours en vain. Intervenant à son tour, le costaud qui accompagnait Bolan cogna du poing à l'huis et cria :

— Samir...

Kamal l'avait stoppé d'un geste. Lui lançant une autre courte phrase dans leur langue, il avait simultanément sorti un téléphone portable de sa poche, et, à la lueur d'un briquet tendu par le chauffeur au blouson brodé, il composa un numéro. Un silence s'établit, puis ce qui ressemblait à un juron fusa entre ses dents. Visiblement, on ne répondait pas à son appel. Banal en soi. Mais ce qui l'était moins fut le mouvement du costaud près de Bolan. Un mouvement du bras droit vers le dessous de sa chemisette, suivi d'un cliquetis discret, mais très caractéristique pour un habitué. Celui d'une arme dont on relève le chien de détente.

D'un coup, l'ambiance était devenue lourde. Très lourde.

CHAPITRE XII

Pour bloquer une serrure, il suffisait le plus souvent de laisser la clé dedans. C'était ce qu'avait fait Youri Avanasiev sur la pale de service débouchant dans la cour de l'Oriental. Puis, sans précautions particulières, il avait emprunté le large escalier en pierre et acajou, et gravi les trois premiers étages. Sur les paliers, derrière les portes, des sons de radios ou de télévisions, des éclats de voix, des rires, la vie. Quelques odeurs flottaient dans l'air moite. Notamment celle du moisi, omniprésente. Plus une autre, qui semblait avoir une fois pour toutes imprégné murs et boiseries, celle du hasch. Ici, les clients étaient pour la plupart des habitués. Certains même y avaient élu domicile en permanence et faisaient la cuisine dans leur chambre. Avanasiev savait cela depuis sa première visite de reconnaissance, deux ans plus tôt quand il avait installé son antenne à Karachi. Clientèle marginale, genre routards occidentaux, plus quelques paumés rescapés de l'époque Katmandou, qui jouaient de la flûte, de la guitare et autres sitars des nuits entières. Planque idéale pour des individus comme Maskhad et son équipe. Contrairement aux hôtels plus chic de la ville où des contrôles de passeports étaient régulièrement effectués, les flics ne mettaient que très rarement les pieds ici. Et quand d'aventure c'était le cas, tout le monde était au courant bien avant leur passage.

Sans doute pour raison d'économies, la lumière de l'escalier était gérée par une minuterie. Avanasiev arrivait au troisième palier quand elle s'éteignit. Grâce aux lueurs de la ville entrant par les hautes fenêtres à chaque extrémité des couloirs, on y voyait encore suffisamment. Sans rallumer, le Russe allait entamer l'escalade du dernier étage, quand une porte s'ouvrit brusquement au troisième, à quelques mètres de là. Un flot de lumière l'inonda et, d'instinct, il posa l'index sur la détente du Glock plaqué à sa cuisse. Dans le rectangle lumineux du cadre de porte, une silhouette était apparue en ombre chinoise. Fine, longs cheveux, un objet rond à la main. Puis la silhouette fit deux pas sur le palier, appuya sur le bouton de la minuterie et la lumière revint.

— *Hi !*

— *Hi !* renvoya Avanasiev.

La fille était toute jeune. Jolie, mais l'air très endormi. Avec de longues jambes de top model. Autour de son front un bandana maintenait ses épais cheveux blonds en arrière, et elle n'avait pour tout vêtement qu'un caleçon d'homme imprimé de poissons et de coquillages. Ses seins nus étaient petits et frémissaient à chacun de ses pas. Agitant mollement au-dessus de sa tête le rouleau de papier hygiénique qu'elle avait en main, elle passa devant Avanasiev, laissant derrière elle une légère traînée de santal. Se dirigeant vers une porte marquée W.C., elle ajouta d'une voix lymphatique :

— *Night !*

Apparemment, elle n'avait pas fumé que du gros gris, mais elle sentait bon... et elle était polie.

— *Night*, renvoya le Russe.

La fille disparut dans les toilettes et l'agent de la Cellule 5 leva la tête vers la cage d'escalier. Si le porte-flingue de Maskhad resté à l'hôtel avait pris sa faction sur le palier supérieur, c'en était fini de la discrétion. Néanmoins, il n'avait pas le choix.

Heureusement, le palier supérieur demeurait silencieux, et aucune tête n'apparaissait au-dessus de la rampe. Toutes pensées concentrées sur un seul but, l'agent de la Cellule 5 se remit à monter. Cette fois, le canon du Glock était redressé, prêt à cracher le feu. Parfaitement silencieux sur ses semelles de caoutchouc et prenant soin de poser les pieds le plus près possible du mur pour éviter les grincements du bois, Avanasiev gravit les dernières marches, s'arrêta à l'amorce du palier, risqua un regard prudent Personne en vue. Si baby-sitter il y avait, il était presque sûrement dans sa chambre. Avanasiev posa le pied sur le palier, tous les sens en alerte. À ce niveau, pas de musiques exotiques, pas de filles nues cherchant les toilettes. Repérant d'un coup d'œil les trois numéros indiqués par feu le réceptionniste, il localisa la porte de la suite partagée par les trois nouveaux flingueurs de Maskhad. En principe, actuellement occupée par un seul. Pour combien de temps ?

Toujours aussi calme, il inspira une longue bouffée d'air et, le Glock de nouveau contre sa cuisse, il remonta le couloir jusqu'à la porte marquée 430, et y prêta Pareille un instant D'abord, il n'entendit rien que la rumeur étouffée des étages inférieurs. Enfin, il perçut de vagues sons feutrés, puis une voix d'homme. Trop basse ou trop éloignée pour qu'il puisse en saisir les propos. Mais, d'après leur rythme décousu, il supposa que le type téléphonait. Un instant il fut tenté de changer son plan initial et d'attaquer directement la suite voisine. Les chiffres en laiton fixés sur la double porte semblaient l'attirer comme un aimant. Il y renonça finalement S'il ne trouvait pas tout de suite Maskhad et si le flingueur au téléphone lui tombait dessus, il aurait à gérer deux fronts d'hostilités. Mauvaise option. S'en tenir au plan prévu. Alors,

empoignant doucement la poignée de la porte du flingueur, il la manœuvra avec d'innombrables précautions, le Glock à silencieux prêt à semer la mort.

Mais rien de fâcheux ne survint et, comme Avanasiev s'y était attendu, la poignée de la porte tourna docilement sous sa main.

Quelque chose ne tournait pas rond à l'intérieur de l'Oriental. Mack Bolan l'avait compris dès la première tentative d'ouverture de la porte de service. Tandis que Kamal hésitait son copain, le costaud à la chemisette mauve, essayait d'ouvrir à son tour. Mais la serrure ne voulait rien savoir. De nouveau, Kamal pianota sur le clavier de son cellulaire, porta ce dernier à son oreille et, dans le silence épais qui s'était établi, Bolan perçut une sonnerie lointaine dans les profondeurs de l'hôtel. Avec un grognement rauque, le chef du groupe raccrocha, souffla aux deux autres une courte phrase en urdu dans laquelle l'Exécuteur reconnut le mot Samir. Puis il sembla hésiter. En la circonstance, la présence du « client » de son patron lui posait visiblement un problème. Se tournant alors vers son chauffeur, il lui lança quelques mots, toujours en urdu. L'intéressé acquiesça d'un signe et, s'adressant cette fois à Bolan, Kamal décréta à voix contenue :

— Il va vous raccompagner. On vous rappellera.

La tuile. Complètement désarmé à part les « monnaies » d'Herman, le Guerrier ne pouvait pas faire grand-chose. Les trois Pakistanais avaient leur artillerie et, dans leur état de tension actuelle, ça risquait de canarder avant de discuter. Dogou Maskhad n'était qu'à quelques mètres derrière ces murs lépreux, mais l'opportunité de l'approcher s'éloignait à la vitesse de la lumière. Rageant. Dans la pénombre, le chauffeur attendait que Bolan le suive, l'air de l'observer mine de rien, le pourri à la chemisette mauve avait le dos tourné et Kamal avait levé la tête vers les étages. Un bref instant, l'Exécuteur fut visité par l'idée de tenter le coup. Tout en l'attendant, le chauffeur avait remisé le Walther sous son blouson, lui offrant une chance supplémentaire. Mais le moindre coup de feu alerterait Maskhad et tout pouvait arriver. Le Guerrier renonça. Il venait d'avoir une autre idée.

— Ok, dit-il. J'attends votre appel. Mais dites à *mister* Maskhad de faire vite. Je ne peux pas rester longtemps au Pakistan.

Puis, suivant le mec à la veste brodée, il s'apprêtait à monter près de lui quand, désignant Tanière, l'autre grogna :

— Non. C'est mieux là.

D'un ton sans réplique. Se demandant si le flingueur se méfiait de lui ou si tout simplement il n'avait pas envie d'en faire son voisin, le Guerrier dut encore obtempérer. Grimpé à l'arrière et tandis que le 4 x 4 quittait la cour, il révisait son plan. Un plan imprévu, mais qui allait finalement peut-être l'arranger. À travers les glaces fumées, il parvenait tant bien que mal à suivre leur itinéraire. À peu de choses

près et en sens inverse, le même que celui de l'aller. Les rues étaient quasi désertes et le voyage serait bref. Sans demander la permission, il abaissa sa glace de portière et, posant négligemment son coude sur le rebord, il sortit son paquet de Marlboro. Dans le rétro, son chauffeur l'observait d'un regard méfiant. Portant la cigarette à ses lèvres et se penchant vers le siège avant pour désigner le Dunhill, le Guerrier demanda, l'air embarrassé :

— *I can ? Je peux ?*

Dans le rétro, le regard devint carrément fixe une seconde ou deux puis, reportant son attention sur la conduite et sans un mot, le chauffeur fit signe que oui. Bolan remercia, s'empara du briquet, le battit plusieurs fois en s'arrangeant pour sembler avoir du mal à l'allumer. Le secouant finalement à la portière comme pour en activer le gaz, il ouvrit son poing et le laissa tomber.

— *Oh, No !*

Son exclamation désolée fit cette fois carrément tourner la tête au costaud. Indiquant l'extérieur d'un air désolé, le Guerrier s'excusa :

— *Sorry ! Your lighter !* Votre briquet !

L'autre ouvrit de grands yeux, parut hésiter, regarda de nouveau devant lui, et l'Exécuteur l'entendit nettement souffler un mot entre ses dents. En urdu, pas forcément aimable. Mais, comme Bolan l'avait espéré, il semblait tenir à son briquet et le 4 x 4 stoppa le long du trottoir. Alors, sans hésiter, l'Exécuteur plongea en avant, attrapa sa tête à deux mains. L'autre esquissa un mouvement de défense, lança sa main droite vers sa ceinture tout en contractant son cou dans un réflexe nerveux. Mais il était trop tard. D'un mouvement rotatif puissant, les mains du Guerrier avaient déjà fait leur œuvre. Sous ses doigts, il y eut un affreux craquement. Le pourri émit un couinement étranglé et tout son corps se raidit une seconde ou deux avant de s'amollir enfin. Aussitôt, surveillant les alentours, Bolan souleva le cadavre, le fit glisser sur le siège du « mort » qui n'avait sans doute jamais si bien porté son nom, puis le délestant du Walther, il sauta dehors, contourna le 4 x 4, prit place au volant et démarra. Un instant plus tard, profitant d'un des innombrables chantiers ouverts à Karachi, il larguait le cadavre derrière une palissade. Reprenant le volant en visionnant mentalement le plan du secteur, il fit demi-tour. Direction l'Oriental.

Il se passait quelque chose de pas clair. Le téléphone de Ghopal était occupé, le vieux Samir ne répondait pas et la ligne du boss sonnait dans le vide sans discontinuer. Ou il était devenu sourd, ou cette salope de Safia avait encore poussé sa télé à fond ! D'autre part, les deux issues de l'hôtel étaient bouclées et la serrure du service bloquée. Kamal connaissait le truc. À l'intérieur, la clé était restée dedans. Une erreur

que n'aurait pas commise Samir. Trop consciencieux. Alors qui ? Les souvenirs du rodéo de l'avant-veille et de la mort de ses cousins étaient bien trop vivaces pour qu'il fasse l'impasse. Étouffant un juron, il fit signe à son acolyte.

— Aide-moi.

Il désignait un mur au fond de la cour, dont le sommet affleurait le premier étage de l'hôtel. À vue de nez, le palier et sa fenêtre se trouvaient dans l'angle invisible d'ici. Le costaud se précipita au pied du mur, fit la courte-échelle à son chef qui se hissa sur le faite sans difficulté. Arrivé en haut, il s'allongea sur le mur, dut se distendre le bras pour attraper le poignet du costaud qui grimpa à son tour. L'instant d'après, jouant les funambules, ils arrivaient à l'angle du mur et un éclair sauvage fusa dans les petits yeux noirs de Kamal. La fenêtre du palier était ouverte et à moins d'un mètre. Galvanisé par ce succès et au prix d'une acrobatie osée, il parvint à agripper le rebord de l'entablement, se laissa pendre dans le vide un instant, avant de se hisser à la force des bras. Heureusement souhaité, et le reste fut un jeu d'enfant. Il sauta à l'intérieur, fit signe au costaud de l'imiter. Mais, beaucoup moins agile, l'autre mit un temps fou pour le rejoindre. En nage et le souffle court, il récupéra également son arme et tous deux filèrent au silence devant l'alignement des portes. La minuterie était éteinte, mais les lueurs de la ville entrant par la fenêtre permettaient de se diriger sans mal. Des sons de téléphones ou de radios filtraient à travers les battants d'acajou et derrière l'un d'eux, ils perçurent au passage une succession de gémissements caractéristiques. On ne s'emmerdait pas, chez les bobos occidentaux ! Enfin, ils arrivèrent à l'escalier et Kamal marqua un arrêt pour tendre l'oreille. Rien de plus que les échos des médias locaux et les gémissements de l'inconnue en extase. Sur un nouveau signe du chef flingueur, ils se mirent à grimper. D'abord prudemment, puis, comme rien ne se passait, plus rapidement. Une demi-minute plus tard, ils débouchaient sur le troisième palier, quand une porte s'ouvrit soudain sur leur gauche. Trop engagé, Kamal n'eut pas le temps de reculer. Dans le cadre lumineux de la porte, une silhouette venait d'apparaître. Fine, avec de longues jambes et une épaisse crinière de cheveux blonds retenus par un bandana. La fille tenait un rouleau de papier hygiénique à la main et avait les seins à l'air. Petits, mais très jolis. Pas gênée le moins du monde par la présence des deux hommes, elle passa devant eux d'un pas tranquille. Agitant mollement à bout de bras le rouleau de papier cul dans un signe de salut indifférent elle leur lança.

— *Hi !*

La gorge soudain sèche, le soldat qui se tordait le cou derrière Kamal pour mieux voir, lui renvoya :

— Euh... *hi !*

Foudroyé par le regard en coin de son boss, il détourna les yeux. Ouvrant une porte un peu plus loin, la fille lança encore :

— *Night !*

Le soldat faillit répondre, s'en abstint finalement, terriblement frustré. Ces Occidentales, vraiment toutes des salopes !

* * *

Youri Avanasiev n'avait même pas eu à forcer sur la poignée. Quand il perçut le déclic de l'ouverture, la voix lointaine de l'inconnu continuait à débiter ses lambeaux de phrases, trop inaudibles pour que le Russe puisse en saisir le sens. Mais, à présent, il était sûr que le type téléphonait Situation idéale. Temps de réaction allongé, réflexes ralentis. Alors, pesant contre le panneau, la crosse du Glock bien calée dans sa paume et retenant son souffle, le Russe l'entrouvrit. Risquant un œil dans l'interstice, il ne vit d'abord rien de plus qu'un angle de mur décoré de papier peint aux teintes passées. Les suites comportaient une entrée. Faisant un pas en avant et poussant davantage le panneau, il découvrit la pièce dans sa totalité, vit la porte ouverte à l'autre extrémité. Le salon. Encore un pas, puis une partie de celui-ci entra dans son champ de vision, avec ses fauteuils tarabiscotés aux velours élimés, son lustre à pendeloques, ses rideaux de fenêtres tirés, et les chaussures du type qui parlait. Assis sur le tapis usé, il pariait toujours et un téléphone était posé près de lui. Avanasiev ne pouvait encore voir sa tête. C'était pourtant là que sa balle devrait frapper. Une seule. Pas droit à l'erreur. Rien qu'un « flop », et la mort instantanée. L'ancien Spetsnaz avait l'habitude. Des milliers, des dizaines de milliers de cartouches brûlées aux entraînements comme en opérations. Son poignet ne tremblait jamais. Il lui suffisait d'entrevoir la cible une seconde, et réflexes et conditionnement faisaient le reste.

Enfin la tête apparut. Le regard noir du type intercepta si vite celui du Russe que le canon du Glock n'eut qu'à peine le temps de trouver la bonne ligne de visée. Une demi-seconde. Puis le regard noir disparut... en même temps que la tête. Bien trop vite !

CHAPITRE XIII

Tout s'était passé si vite qu'Avanasiev n'avait qu'à peine eu le temps d'entrevoir le visage du type et de constater qu'il avait une belle gueule et un regard noir, très perçant. D'instinct, son index avait aussitôt agi sur la détente du Glock à l'infinitésimale parcelle de seconde durant laquelle la tête de son adversaire resta dans son champ de vision. Cela donna un son étrange, entre le bouchon de champagne qui saute et l'éternuement étouffé. Le temps d'un battement de paupières, il capta l'image d'un mouvement arrière, puis la tête disparut et il y eut le bruit d'une chute, de quelque chose qui tombait. Ensuite, le silence revint, ou presque. Il entendait une espèce de halètement rauque, le son d'une voix lointaine et nasillarde qui semblait appeler quelqu'un, et les échos atténués d'une radio ou d'une télé en sourdine qu'il n'avait pas entendus jusqu'alors. Le halètement et les appels provenaient du salon tout proche, le reste sourdait de la suite voisine à travers la cloison, celle de Dogou Maskhad. Arme au poing, le Russe avança d'un pas, de deux, découvrit la scène. Le jeune type était recroquevillé en chien de fusil sur le tapis élimé, secoué de tremblements syncopés, son bras droit retombé devant son buste, serrant dans son poing crispé un automatique Colt .45 qu'il tentait en vain de redresser. Une arme pleine de sang, comme son visage et tout le haut de son crâne. Avanasiev se pencha, estima les dégâts. Sa balle avait bien atteint la tête du jeune flingueur, mais un peu trop haut pour le tuer sur le coup. Boîte crânienne en partie éclatée, la cervelle n'avait été que partiellement lésée. Beaucoup de sang et quelques débris d'os. Dans un demi-coma, le gus respirait encore et cela pouvait durer un temps fou. Serrant l'automatique dans son poing, il essayait vainement de le redresser, et ses yeux gonflés et pleins de sang tentaient de regarder vers le haut. À force de volonté, il réussit à tourner la tête de quelques centimètres et son regard parvint enfin à capter celui d'Avanasiev. Au fond des prunelles noires cernées de plaques hémorragiques flottaient à la fois de l'étonnement et de la douleur, et, de sa bouche d'où collait un filet de sang continu, le halètement rauque s'échappait toujours. L'ancien Spetsnaz n'aimait pas faire souffrir inutilement. Se penchant

sur le blessé, il pointa le réducteur de son du Glock sur sa tempe et pressa la détente. Cette fois, le crâne du jeune flingueur parut se disloquer, comme s'il éclatait de l'intérieur. Du sang jaillit néanmoins de la blessure du haut, de la tempe perforée et des orbites, et le corps entier fut secoué d'un violent spasme. Puis, d'un coup, tout se relâcha et les doigts du petit tueur cessèrent d'étreindre la crosse de son automatique.

Déjà, le Russe avait ramassé l'arme et le portable du mort d'où la voix nasillarde appelait toujours. Une voix de femme. Calmement, Avanasiev prit le temps de mettre l'appareil hors service. Pas de sonnerie intempestive à craindre. Retournant ensuite dans l'entrée, il prêta l'oreille un instant avant de ressortir dans le couloir, arme dissimulée contre sa cuisse. Personne. En passant devant la double pote 432 il nota que les échos de télé provenaient bien de la suite. Encore une fois, il fut tenté de jouer l'option directe. Grâce au passe, il pouvait tenter le coup. Mais si, côté suite, la clé était restée dans la serrure et si Maskhad ou la fille entendaient quelque chose, adieu l'effet de surprise. L'agent de la Cellule 5 était trop près du succès pour risquer un échec par précipitation. S'en tenant donc à son plan initial, il passa son chemin pour s'arrêter devant la porte suivante. La chambre de Kamal. Un bief rictus aux lèvres, il sortit de sa poche la dé434prise plus tôt au tableau de la réception et l'introduisit dans la serrure. Malgré ses précautions, plusieurs cliquetis résonnèrent dans le mécanisme mal huilé, mais le battant s'ouvrit sans grincer et, d'un glissement silencieux, le Russe fut dans la place. Refermant dans son dos et arme au poing, il fit une rapide visite des lieux, avant d'aller plaquer son oreille à la pote de communication. Là aussi les échos de télé se percevaient, mais encore plus lointains. La porte de séparation communiquant logiquement avec le salon, le son plus étouffé provenait donc de la chambre de la suite. Restait à savoir si Maskhad regardait ou non la télé, ou s'il était dans le salon, derrière cette porte. Pour en avoir le cœur net, une seule solution, aller voir.

Alors, saisissant délicatement la poignée de la porte, Avanasiev commença à la tourner, le plus silencieusement possible.

Safia Majli en avait assez de ce film inepte. Un mélo pakistanais guimauve et larmoyant, où les scènes d'amour se limitaient à des regards sucrés d'une pudeur convenue. À Karachi, hormis ces mièvreries, les programmes de la télé d'État n'étaient composés que d'émissions religieuses destinées à calmer les talibans infiltrés ici depuis la guerre en Afghanistan, de musique locale et d'infos trafiquées mi-chèvre mi-chou, censées à la fois endormir les ardeurs des *ulemas*, les chefs religieux, et caressa les Américains dans le sens du poil. À force de faire le grand écart, le président Moucharraff allait finir par

s'ouvrir en deux. Les nerfs à fleur de peau, Safia quitta le lit aux draps chiffonnés, passa devant l'armoire à glace, jeta un regard sans complaisance à la nuisette en voile de soie qui ne cachait quasiment rien de son intimité. Une tenue exagérément occidentale dans laquelle elle se sentait mal à l'aise, mais qui déclenchait parfois en elle un trouble indéfinissable, une sorte de dédoublement de la personnalité qu'elle préférait ne pas chercher à analyser. De toute manière, Maskhad adorait la voir dans ce genre de vêtement et n'aurait pas compris qu'elle lui refuse ces petits plaisirs.

Après tout, le péché n'était pas de son fait et Dieu le Miséricordieux reconnaîtrait les siens.

Quittant son image dans la glace, la jeune femme ramassa la robe de chambre de Maskhad qui traînait sur le tapis, l'enfila et se sentit mieux. Pieds nus, elle alla ensuite écarter les rideaux de la fenêtre pour jeter un regard désenchanté quatre étages plus bas. À cette heure, la rue était déserte, rideaux de fer des boutiques abaissés depuis longtemps. À se demander où était passée cette foule qui s'y pressait dans la journée et à laquelle elle aimait tant se mêler. Dans une tout autre tenue, évidemment Bien sûr, selon le gouvernement, pas question de couvre-feu ou de quoi que ce soit de semblable, mais depuis quelque temps la police et l'armée patrouillaient et il ne faisait pas toujours bon tomber entre leurs pattes. Aux infos, en début de soirée, on avait encore fait allusion à quelques manifestations anti-américaines à Islamabad, et, à Karachi, la communauté chiite extrêmement dense s'agitait de manière inquiétante. Cela ne se remarquait pas encore trop en ville, mais les bazars de Saddar et de Bohri recommençaient à gronder. Résultat d'un travail souterrain dont seuls les vrais initiés connaissaient les ramifications. Les initiés. Tout un univers qu'elle...

Plongée dans ses pensées, Safia Majli allait laisser retomber le pan de rideau quand, quatre étages plus bas, une voiture entra dans son champ de vision : le 4 x 4 Chevrolet gris acier. Elle savait que Maskhad avait accepté le contact avec cet acheteur néo-zélandais envoyé par Zimmer, et que Kamal et deux des nouveaux baby-sitters étaient partis le chercher au Pearl. Elle savait aussi que le rendez-vous aurait lieu dans la partie salon de la suite, et qu'elle n'y était évidemment pas conviée. Mais tout ce que trafiquait le Tchétchène l'intéressait et elle aurait bien aimé voir la tête de ce nouveau client. Une curiosité bannie d'avance. Le 4 x 4 allait pénétrer dans la cour de l'Oriental et dès le début de l'entrevue entre Maskhad et l'étranger, Kamal bouderait la porte de communication. C'était toujours comme ça. Kamal avait beau n'être qu'un infâme mécréant, il observait le *purdah*, la ségrégation des sexes, à la lettre, et ce salopard de Tchétchène s'en trouvait plutôt bien. Mais alors que Safia s'attendait à voir le 4 x 4 tourner à gauche sous sa fenêtre pour entrer dans la cour de l'hôtel, elle le vit filer tout droit et

disparaître. Elle se dit que, pour d'obscuras raisons, Kamal avait dû préférer garer le véhicule dans la rue, mais, curieuse, elle resta à la fenêtre assez longtemps pour apercevoir de nouveau le 4 x 4. Il revenait sur sa droite, à une trentaine de mètres de l'Oriental, et pointait sa calandre caractéristique à l'angle d'une rue étroite, phares éteints, presque invisible. Intéressée, Safia Majli regarda mieux, dut attendre encore un instant avant de voir le véhicule redémarrer pour traverser la rue et disparaître de nouveau. Très intriguée, la jeune femme attendit, mais dut se rendre à l'évidence : plus de 4 x 4. Dubitative, elle revint vers le lit, hésita, finit cette fois par couper le son de la télé. À cet instant, un ronflement bizarre s'éleva et quelque chose se mit à vibrer dans la poche de la robe de chambre de Maskhad.

Son téléphone.

Le Tchétchène avait oublié son téléphone en la quittant tout à l'heure et Kamal l'appelait sans doute pour le prévenir de leur retour... D'instinct, elle avait extrait l'appareil de la poche et son regard tomba sur l'écran à cristaux liquide qui s'éclairait, affichant un texte laconique.

« Message en absence ».

Il ne s'agissait plus d'un appel direct Avec le son de la télé, elle n'avait pas entendu la sonnerie. Cette fois, Safia Majli n'hésita plus. Elle établit la communication et plaqua le satellitaire à son oreille. Elle savait que Maskhad n'aurait pas apprécié. Il le lui avait même formellement interdit. Mais elle se fichait de ses interdits. Elle n'était pas sa chose. D'abord, elle n'entendit rien et elle crut que personne n'avait parlé, puis il y eut des sons confus, suivis d'une exclamation à voix basse :

— Le patron a un problème !

La voix de Kamal. En urdu.

Puis d'autres sons résonnèrent, puis un juron, toujours. Et encore la voix de Kamal :

— Aide-moi.

Puis plus rien. Contact coupé. Incrédule, Safia Majli raccrocha, demeura un bref instant indécise. « Le patron a un problème. » Pas vraiment un message. Plutôt quelques paroles prononcées tout juste avant de raccrocher. Mais des mots que Safia avait parfaitement entendus et auxquels elle ne comprenait rien. Le patron de Kamal, c'était Dogou Maskhad, et Dogou Maskhad venait de la quitter pour aller attendre ce même Kamal et son client dans le salon de la suite. En temps ordinaire, elle aurait été plus étonnée qu'inquiète, mais il y avait eu cette fusillade l'avant-veille à Lahore où ils avaient tous failli être tués et, depuis, Maskhad avait la trouille. Safia Majli savait bien reconnaître la peur des autres. Comprenant qu'il se passait quelque chose, elle traversa la chambre pour aller frapper à la porte du salon. Dogou Maskhad exérait qu'elle le dérange quand il s'enfermait ainsi,

et ai général, elle s'y conformait. Les hommes n'auraient pas compris qu'elle déroge au *purdah*, et Kamal lui aurait cherché des poux dans la tête. Il la détestait, et elle le lui rendait bien.

Elle entendit des pas de l'aube côté, faillit recevoir la porte en pleine face quand Maskhad l'ouvrit à la volée.

— Quoi ? gronda-t-il d'un ton rogue.

Il avait sa tête des mauvais jours et, dans ses yeux d'encre, flottait un voile que la jeune femme savait reconnaître : les vapeurs de l'alcool. Dans cette minable suite comme dans la plupart des chambres d'hôtel louées à l'année par le Tchétchène, il y avait toujours une bouteille de vodka dans le frigo-bar. Mais, détail étonnant, Maskhad ne buvait jamais avant un rendez-vous business. Décidément quelque chose ne tournait pas rond.

— Quoi ! répéta Maskhad, de plus en plus agacé.

Lui tendant le cellulaire, la jeune femme articula :

— Ton téléphone. Il a sonné.

Alors qu'il avait oublié l'appareil, le trafiquant le lui arracha de la main et, non sans lui jeta : un regard soupçonneux, il appela sa messagerie en lui lançant :

— Ça va !

Tout en écoutant, il la congédia d'un geste tranchant, affichant un changement d'expression sur sa face de bellâtre. Une tension si soudaine et si aiguë que Safia Majli marqua un recul.

— Ça ne va pas, lapin ?

Un petit surnom qu'elle lui donnait dans l'intimité et qui semblait l'amuser. Mais, ce soir, ce n'était pas le cas. Lui jetant un regard furieux, il la repoussa dans la chambre d'un revers de bras en grinçant :

— Fais pas chier !

Puis, sans même penser à refermer la porte, il raccrocha, réactiva l'appareil, composa un numéro à la hâte. Celui de Kamal. Sans réponse. Il lui était arrivé un pépin. Et ce foutu client néo-zélandais qui n'arrivait pas ! Le poulx à 150, il raccrocha, rappela encore, raccrocha et rappela derechef.

Mack Bolan n'avait guère eu de peine à pénétrer dans l'Oriental, tout simplement par son accès principal, grâce au petit Sésame qui ne le quittait jamais. Une sorte de passe universel très sophistiqué, mis au point par les « bidouilleurs » de la CIA, et que l'ami Schwarz avait encore amélioré.

Après avoir abandonné le 4 x 4 Chevrolet derrière les palissades d'un chantier situé juste derrière l'Oriental, le Guerrier avait rallié l'hôtel à pied. Trouvant son accès clientèle fermé, et préférant ne pas risquer de tomber sur les deux autres flingueurs dans la cour-parking, il avait aperçu à travers les vitraux le peu de lumière brillant encore dans le

hall. Son plan était simple : réveiller le gardien, demander où se trouvaient les chambres de Maskhad et des sbires qui pouvaient l'accompagner, puis immobiliser le pauvre diable le temps de l'opération. Avec un peu de chance, tuer les éventuels baby-sitters restés là-haut et débriefier le Tchétchène pouvait se faire dans la foulée. Car, en y réfléchissant, l'Exécuteur n'avait besoin que d'un nom : celui du boss de Maskhad. Il le savait par les sources de Brognola, le trafiquant n'était qu'un maillon de la chaîne mafieuse tchétchène. Le reste viendrait ensuite, en tirant sur le fil conducteur. Bien sûr, il aurait pu tout à l'heure se laisser raccompagner au Pearl et attendre un nouveau contact, mais l'incident de la cour-parking ne lui avait rien dit de bon. Quelque chose était en train de se passer du côté de Maskhad qui avait inquiété ses hommes de main, et si le Tchétchène disparaissait maintenant dans la nature, le Guerrier aurait peut-être perdu sa meilleure occasion.

Dès son entrée dans le hall du vieil hôtel, le cerveau de l'Exécuteur avait sonné le tocsin à cause de l'odeur, ou plutôt des odeurs. Celles de la poussière et du moisi étaient attendues, mais restait quelque chose d'autre que son odorat avait immédiatement identifié. L'odeur mêlée de la cordite... et du sang. Fade. Écœurante. Tel un fauve en chasse et le Walther de feu L'homme au blouson brodé au poing, il lui avait alors suffi de « suivre » l'odeur du sang jusque derrière le comptoir de la réception, où il avait découvert le cadavre. Tempes éclatées, baignant dans son sang et recroquevillé au sol, un petit bonhomme plutôt âgé, en pantalon bleu, chemise blanche et nœud papillon. De toute évidence, l'employé de nuit de l'établissement. Le genre de crime gratuit qui dégoûtait l'Exécuteur. Moralité : quelqu'un était passé avant lui, et il ne fallait pas être devin pour en comprendre la démarche. La recette de l'hôtel ne devait pas être mirobolante, et le vol n'était sûrement pas le mobile. En revanche, posé sur le pupitre de la réception près d'un tiroir entrouvert, le registre des clients étalait ses pages. Moralité, le tueur du vieil employé était venu ici pour chercher quelqu'un. Sans doute avec les mêmes intentions que Bolan. Le cadavre aux tempes éclatées pouvait le laisser penser. Restait à savoir qui cherchait à tuer qui.

Tous les sens en alerte, et se souvenant de l'attention portée plus tôt par les porte-flingues vers le dernier étage de l'établissement, le Guerrier solitaire avait consulté le registre. Au quatrième et dernier niveau, rien que deux suites et une chambre étaient occupées. Seulement des hommes. En tout cas, pas de nom de femme enregistré. La suite 430 par quatre hommes aux noms à consonance locale, la suite 432 par un certain Umar Tcharak, et la chambre simple par un type seul, enregistré sous le nom de Kamal Zia Narwat. Tout ça correspondait parfaitement à ce que Bolan cherchait. Il n'avait vu que

trois membres de la sécurité de Maskhad, mais le quatrième avait dû rester avec son boss. L'Exécuteur en savait assez. Machinalement, il avait fouillé le tiroir, y avait trouvé des stylos-billes et divers ustensiles de bureau, dont un cutter qu'il avait empoché. En l'absence du Survival resté au Pearl... Puis il avait gagné l'escalier pour y tendre l'oreille.

Venant des étages, on percevait des échos de télévisions, des accords de guitare ou de sitar. Rien d'inquiétant. Arme au poing et sans allumer la minuterie, le Guerrier posait le pied sur la première marche, quand un petit bruit le figea. Un son métallique tout près de lui, exactement sous ces marches qu'il s'apprêtait à escalader.

CHAPITRE XIV

L'Exécuteur ne bougeait plus. Une statue de nerfs et de muscles. Totalelement immobile. Contre sa cuisse, son index s'était appesanti sur la détente du Walther. Le petit tintement métallique s'était éteint sous l'escalier, il résonnait pourtant toujours dans sa tête à la manière d'un signal d'alarme. Se penchant prudemment par-dessus la large rampe en acajou, il découvrit alors une porte de placard. Invisible dans cette pénombre si elle n'avait pas été entrebâillée. Une petite perte basse, taillée dans le même bois et au pan supérieur coupé en sifflet. Bolan en était sûr, le tintement venait de là. C'était le genre de réduit qu'on trouve souvent sous les escaliers des maisons et où l'on range les balais. Veillant à ne faire aucun bruit, il contourna le poteau de l'escalier et, plongeant sur la porte entrebâillée, il l'ouvrit à la volée, l'arrachant presque de ses gonds. Simultanément, il avait levé le canon du Walther. Dans la pénombre, son regard exercé distingua une forme, et, alors que le canon du pistolet « fixait » sa ligne de tir, une voix s'éleva dans le réduit :

— *Phase ! No !*

Tassée au fond du placard, la forme avait bougé et le tintement métallique se fit de nouveau entendre.

— *Please !*

Une voix de femme, rauque, apeurée. Apparemment jeune. Fronçant les sourcils, le Guerrier s'accroupit, avança la tête pour mieux voir.

— *Please ! Don't kill me !* Ne me tuez pas !

La voix frémissait de peur et l'Exécuteur comprit qu'il ne risquait rien. Hochant la tête, il ordonna en anglais :

— Montre-toi un peu.

La fille parut hésiter, finit par avancer. Grâce à la faible lumière de la lampe du desk, Bolan découvrit alors les traits d'une jeune femme, entre vingt et vingt-cinq ans. Visage ovale, cheveux tirés en arrière par un chignon, vêtue à l'occidentale. Chemise, jean et baskets. Dans les grands yeux qui fixaient le Guerrier, la peur se lisait à livre ouvert. Tout son corps tremblait et un trismus étirait spasmodiquement ses lèvres charnues et pâles. Sur son poignet crispé dépassait une chaîne en métal

doré au bout de laquelle oscillaient quelques breloques. Le tintement qu'il avait entendu. Sans cette expression de panique contenue à grand-peine, elle aurait été jolie. Intrigué, abaissant le canon de son arme, Bolan interrogea tout bas :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Continuant de fixer le Guerrier de ses grands yeux affolés, l'inconnue murmura :

— Je... je l'ai vu ! Il l'a tué !

Suivant le regard apeuré de la fille en direction du comptoir de la réception, l'Exécuteur comprit. Elle avait assisté à l'assassinat du vieil employé. Après un regard vers l'escalier où le calme régnait toujours, il insista :

— Tu veux dire que tu as vu qui a tué le réceptionniste ?

Hochement de tête de l'inconnue.

— *Ye... yes !* Un homme. Avec... avec un pistolet. Je me cachais, je... Quand il est arrivé, j'ai cru que c'était eux !

Bolan tiqua :

— Qui ça, eux ?

La fille secoua la tête, sans répondre. Il insista :

— Qui ça, eux ? Tu avais peur de quelqu'un ? La police ?

— *No ! No ! My family !* Ma famille !

L'Exécuteur bouillait intérieurement. Il était venu pour tuer Maskhad, il se passait des choses pas claires dans cet ancien claque de luxe, et il était là, à discuter le bout de gras avec une inconnue dans un placard. Surveillant l'escalier, il demanda dans le but de calmer la fille :

— Comment ça, ta famille ?

— Mon père et mes frères ! Ils me cherchent !

La panique menaçait de la submerger. Agacé par ce contretemps, le Guerrier brusqua :

— *Why !* Pourquoi !

La fille avoua enfin :

— Ils veulent me marier.

L'Exécuteur crut recevoir le ciel sur la tête. Sa famille voulait la marier et lui, il était là à papoter ! Il commençait à entrevoir les grandes lignes de l'affaire. On était en pays musulman, la famille voulait imposer *son* époux, mais la future mariée n'en voulait pas. Résultat : pressions, menaces et peut-être même davantage, et fuite de l'intéressée. Histoire hélas terriblement banale... y compris dans certains pays occidentaux à forte concentration d'immigrés. Finalement, cette fille était peut-être plus jeune qu'il y paraissait. De toute façon, ce n'était pas l'affaire de Bolan qui revint à l'essentiel.

— L'homme qui a tué le réceptionniste, il était seul ?

— *Ye... Yes !*

À peine audibles, les mots sortaient de la bouche de la fille de

manière saccadée. Maintenant son regard fixait le canon du Walther et Bolan la sentit près de craquer. Faisant disparaître l'arme, il demanda :

— Tu peux me décrire cet homme ?

— Je... *no* ! Enfin... grand. Étranger.

Étranger. Surprenant mais intéressant.

— Tu veux dire, un Occidental ?

— *Yes*.

Le Guerrier cherchait à comprendre, mais cette fille apeurée lui posait un problème. Soucieux de la calmer, il s'enquit :

— *What's your name* ?

— Lei... Leila, répondit-elle sur un ton hésitant.

— O.K., Leila C'est cet homme que je recherche. Celui qui a tué le réceptionniste. Pour qu'il ne tue plus personne.

C'était en quelque sorte la vérité. Il insista encore :

— Est-ce que tu sais où il est ?

Les yeux de l'inconnue se levèrent vers l'escalier.

— Monté, articula-t-elle avec peine. Je... je ne sais pas.

Pour l'Exécuteur, le mystère s'épaississait. Pourquoi avait-on tué le réceptionniste ? Et qu'est-ce qu'un Occidental venait faire dans cette galère ? Puis, subitement, les infos que Brognola lui avait transmises lui revinrent à la mémoire. Des infos faisant état de menaces russes pesant sur le sort du trafiquant. Les spécialistes du M.V.D. voulaient eux aussi la peau du Tchétchène. Certainement parce-que ses trafics « sales » gênaient la nouvelle administration en quête d'honorabilité politique, mais sans doute également parce que l'ancien kagébiste en savait un peu trop sur certains dirigeants actuels. L'Exécuteur soupira Tout ça, c'était bien beau mais, maintenant, il y avait cette fille traumatisée, potentiellement dangereuse. Elle pouvait donner l'alerte à tout instant. Le genre de chose que le Guerrier devait à tout prix éviter. Puis l'évidence le frappa : la fille se cachait. Dès qu'il aurait tourné les talons, elle s'enfuirait Tout simplement Et sa famille finirait par la retrouver, et elle épouserait finalement ce mari dont elle ne voulait pas.

— O.K., Leila, souffla-t-il en se redressant. Je suis obligé de te quitter. Si tu t'enfuis d'ici, fais attention à toi.

Inutile de l'apeurer davantage en lui parlant d'éventuels copains du tueur qui pouvaient traîner dans le secteur. Ne pouvant rien faire de plus pour elle, Bolan la quitta, prêta l'oreille vers le haut de l'escalier, escalada enfin une première volée de marches en silence, se retrouva bientôt sur le premier palier. Derrière les portes closes, les mêmes sons qu'il avait perçus d'en bas. Des sons qui pouvaient l'empêcher d'entendre venir un éventuel danger, mais c'était également valable pour l'adversaire. Si adversaire il y avait.

Au fond du couloir de l'étage, une fenêtre était ouverte, créant un agréable courant d'air. Sans hésiter mais arme toujours au poing, le

Guerrier entama une nouvelle escalade, déboucha bientôt sur le palier du deuxième étage. Derrière les portes, d'autres sons de téléphones, d'autres musiques, et derrière l'une d'elles, des gémissements de femme. Caractéristiques. Rassurants aussi. Tout le monde ne était pas la guerre. Si danger il y avait ce n'était pas à cet étage. Après un coup d'œil dans la cage d'escalier et rasant le mur pour éviter aux marches de grincer, l'Exécuteur se remit à monter. Il allait arriver au troisième palier, quand une petite musique aigrette s'éleva au-dessus de lui, tranchant sur les autres échos sonores de l'immeuble. Une sonnerie de téléphone toute proche, entre le troisième et le quatrième étage. Vite interrompue, suivie d'une voix brève, contenue. Presque un souffle.

— *Ji han ?* Oui ?

Un silence, puis un craquement. Celui d'une marche d'escalier. Là, juste au-dessus de l'Exécuteur. Instantanément le cutter trouvé à la réception était venu se caler dans son autre poing.

La sonnerie n'avait cette fois que très brièvement résonné dans l'écouteur du satellitaire. Elle cessa d'un coup, il y eut une série de grésillements, et enfin une voix :

— *Ji han ?*

La voix de Kamal ! Enfin ! Dogou Maskhad respira soudain beaucoup mieux. Le fil était renoué avec son staff, c'était comme si tout danger s'éloignait. Sur un ton involontairement bas, il gronda dans le combiné :

— Putain, Kamal ! Qu'est-ce que tu...

— *One problem*, patron, coupa le Pakistanais. Surtout, n'ouvrez à pers...

Soudain, il y eut des bruits dans l'écouteur. Des sons confus, suivis d'un juron en urdu. Masqué figé, Dogou Maskhad cria dans l'appareil :

— Hé iKamal !

Kamal Zia Narwat s'en voulait. Il avait oublié de couper ce putain de téléphone qui s'était mis à sonner alors qu'il entamait la dernière volée de marches. Si ceux qui avaient bouclé la porte de service l'attendaient sur le palier du quatrième, ils étaient prévenus de son arrivée ! Au bout du fil, c'était le boss. Kamal avait juste eu le temps de lui lancer son avertissement puis quelque chose avait brusquement détourné son attention. Quelques marches en dessous de lui, au niveau du troisième, il y avait eu un bruit, comme celui d'un ballon qui se dégonfle, suivi de l'écho d'une lutte sourde. Il comprit alors que l'ennemi ne l'attendait pas là-haut, mais qu'il était sur leurs talons. Il entendit encore Maskhad crier son nom dans le téléphone, puis plus rien. Instinctivement son doigt avait coupé la communication.

Silencieux comme un chat, l'Exécuteur était monté jusqu'à l'arrondi de la cage d'escalier, et sa vue habituée à la pénombre avait aussitôt aperçu la silhouette, plaquée au mur, à mi-étage entre le troisième et le quatrième. Un costaud qu'il reconnut pour le pourri à la chemisette mauve. Dans la foulée et encore plus haut, son ouïe avait enregistré le son métallique d'un chien de détente que l'on arme. Remisant alors le Walther dans sa ceinture, il avait changé le cutter de main et, en deux bonds, avait gravi les quelques marches qui le séparaient de la silhouette.

Quand l'autre l'entendit arriver sur lui, il était trop tard. Déjà, la main gauche de l'Exécuteur s'était plaquée avec force sur sa bouche, et le cutter faisait son office. Le Guerrier sentit nettement les vibrations de la fine lame quand elle entama la peau puis le muscle. Dans un mouvement de cisailage mille fois répété, il remonta l'instrument vers la carotide et la trancha d'un coup. Mais le type se débattait violemment et, à cet instant, la lame autocassable se rompit. Un bruit hideux s'échappa de la gorge béante, semblable à celui d'un ballon plein d'eau que l'on crève. Un liquide chaud inonda le cutter et la main qui le serrait. Lame cassée, l'instrument n'était plus utile, et les doigts poisseux de Bolan glissaient sur le mécanisme poussoir permettant de salir un nouveau tronçon de lame, lorsqu'il faillit basculer en arrière sous la puissance des mouvements de soi adversaire. Dévalant plusieurs marches sans lâcher le pourri ni le cutter, il fit basculer son adversaire par-dessus son épaule, l'envoyant rouler jusqu'au palier du troisième. Le corps s'écrasa dans un boucan à affoler tous les clients de l'hôtel, mais, déjà, le Guerrier ne s'occupait plus de lui. Se redressant contre la rampe, il allait de nouveau bondir vers le haut, quand une autre silhouette surgit au détour de l'escalier. Dans l'ombre, il aperçut un vague reflet métallique. Instinctivement, sa main libre partit vers la crosse du Walther, ne trouva que le vide. L'automatique avait été éjecté dans la bagarre ! S'attendant au pire, il allait plonger en bas à son tour, quand, au lieu de l'attaque à laquelle il s'attendait, il entendit une voix appeler :

— Ali ?

Le coup de bol total !

— *Ji han*, oui, renvoya Bolan à voix basse.

Et le stratagème paya, juste le temps d'arriver sur le type comme une fusée et de balayer l'air de son poing armé du cutter, dont l'Exécuteur avait enfin pu manœuvrer le poussoir. Le type lâcha un couinement étranglé. Durant une seconde ou deux, Bolan put croire à la victoire, mais l'autre effectua une volte-face arrière, échappant de justesse à une deuxième attaque du cutter et disparut à la vue de Bolan.

Celui-ci, au lieu de bondir à sa suite et risquer cette fois une ou plusieurs balles, dévala la moitié de l'étage, tombant sur l'éborgé qui

achevait de se vider. À tâtons, il chercha le Walther qu'il avait perdu, crut l'avoir retrouvé en mettant la main sur une crosse qui dépassait sous la jambe du moribond. Crosse de bois, très galbée. Pas celle du Walther. Crosse de revolver, carcasse moyenne : cinq ou six coups maximum selon le modèle. Pas suffisant pour une bataille rangée, mais mieux que rien. Sans chercher à récupérer l'automatique, il allait se jeter de nouveau à l'assaut des marches, quand une porte s'ouvrit brusquement à l'étage. D'un regard en biais, l'Exécuteur aperçut une silhouette massive apparaître en contre-jour dans le cadre de la porte, tandis qu'une voix questionnait :

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ?

Dans un anglais inquiet.

— Police ! renvoya Bolan d'un ton autoritaire. Rentrez dans votre chambre !

Dans la foulée, il avait grimpé jusqu'à mi-étage quand, soudain, trois coups de feu éclatèrent à l'amorce du palier. Trois détonations dont il vit nettement les éclairs, et, en encaissant le choc, il réalisa qu'il venait de commettre une erreur.

CHAPITRE XV

Dogou Maskhad n'entendait plus que des bruits confus. Comme si Kamal avait empoché son portable sans avoir raccroché. Les nerfs à fleur de peau, il appela :

— Kamal !

En guise de réponse, ce fut la voix de Safia qui s'éleva dans son dos :

— J'ai vu passer le 4 x 4.

Le Tchétchène tourna la tête, considéra la jeune femme sans comprendre.

— Hein ?

— J'ai vu passer le Chevrolet, répéta Safia en resserrant les pans de la robe de chambre autour d'elle. Tout à l'heure. Il est reparti.

Et comme Maskhad la regardait toujours avec des yeux ronds, elle lui expliqua ce qu'elle avait observé depuis la fenêtre. Quand elle se tut, le trafiquant resta comme paralysé une seconde ou deux, puis, poussant un juron, il fonça vers les canapés du salon. Il fit valser dans la pièce les coussins de l'un d'eux, pour empoigner deux objets sombres. Le micro-Uzi et le pistolet Smith & Wesson 9 mm à silencieux qu'il y avait cachés. Parfaites copies *mode in* Dana, tout aussi efficaces que les originaux. Une précaution quasi routinière qu'il n'avait encore jamais dû mettre en œuvre, mais, ce soir, rien n'allait droit. Quelque part à l'extérieur, Kamal avait un problème, et, malgré la brusque interruption de sa dernière phrase, le Tchétchène avait compris de n'ouvrir à personne. Que se passait-il ? Pourquoi Ghopal n'intervenait-il pas ? Ce petit con était encore en train de téléphoner à sa gonze ! La rage au ventre, Maskhad appela :

— Ghopal !

Selon son habitude, il avait crié fort pour être entendu à travers la cloison. Hélas, pas la moindre réaction. Alors, comme frappé par une évidence, il se précipita sur le satellitaire et composa un numéro. Procédure de secours. La carte ultime. Les « frères ». Sous le regard incrédule de Safia qui l'observait toujours, il entendit une sonnerie dans l'appareil. Brève. Puis une voix.

— *Ji han ?*

Maskhad ne dit que quelques mots. L'essentiel. Mais à la parcelle de seconde où il raccrochait, son regard avait intercepté un détail : la poignée de la porte de la chambre de Kamal tournait. Un mouvement imperceptible mais très insolite, car jamais Kamal n'entrait dans les appartements de son patron sans avoir frappé auparavant, et il avait fait la leçon aux nouveaux membres de son commando. D'ailleurs, Maskhad tenait cette porte systématiquement verrouillée lorsqu'il n'était pas seul et tous le savaient. Alors le coup de fil à Kamal, l'étrange ballet du 4 x 4 dans la rue, plus cette poignée qui venait de tourner... Sautant d'un bond latéral pour se placer contre le mur, l'ex-kagébiste appela encore :

— Ghopal ?

Pas de réponse. Et la poignée de la porte était revenue à sa place comme si rien ne s'était passé. Mais, sous le crâne du Tchétchène, une alarme hurlait à tout-va. Dans l'encadrement de la porte de la chambre, Safia l'observait, un peu pâle. Lui faisant signe de disparaître, le trafiquant hurla :

— Ghopal !

Toujours rien. Pourtant, dès le premier appel, cet enfoiré aurait dû se précipiter. Alors, sans plus hésiter, l'ancien agent du K.G.B. arma le pistolet et envoya six balles dans la porte communicante.

Si vite que les six détonations semblèrent n'en faire que la moitié. Trois balles à hauteur d'homme, trois au niveau des jambes. Comme il l'avait appris au temps de la Loubianka, pour le cas où il aurait affaire à un petit malin accroupi. Simultanément, il s'était rejeté de côté, plongeant cette fois à l'abri d'un canapé. Délaissant alors le S&W au bénéfice du micro-Uzi, il allait rappeler le cellulaire de Kamal, quand trois coups de feu éclatèrent dans le couloir.

Les réflexes de Youri Avanasiev avaient joué au quart de tour. En percevant le bruit de la culasse qu'on armait de l'autre côté de la porte, il avait glissé sur le côté. Une esquive souple, rapide et silencieuse, digne de celle d'un félin. De toute évidence étouffées par un réducteur de son, les six détonations n'avaient pas fait plus de bruit qu'une toux d'asthmatique. Eh revanche, les orifices creusés dans l'épais panneau ainsi que les esquilles d'acajou projetées dans la chambre dénonçaient clairement le calibre. Genre 9 mm. Il fit la grimace et, plaqué à la cloison près de la porte, il hésita un instant. Pour l'effet de surprise, il repassera.

À présent, deux options s'offraient. Soit déguerpir, soit rester plaqué à cette cloison, en espérant que Maskhad croirait finalement la chambre déserte et qu'il aurait la curiosité de vérifier. Mais après quelques secondes d'attente, il dut déchanter. Pas fou, le trafiquant préférerait se planquer derrière sa porte verrouillée. Kamal et ses tueurs

allaient forcément appliquer. Pour le Russe, la seule option serait cette fois la bataille rangée. Avec pour tout armement un Glock 9 mm, un modeste Bodyguard Spécial .38 et un poignard de plongeur de combat. Un instant Avanasiev songea à faire sauter le verrou de la porte, mais on n'était pas au cinéma. Tout son chargeur risquait d'y passer et de l'autre côté, Maskhad aurait dix fois le temps, soit de l'ajuster, soit de se tirer vite fait. Conscient que ses opportunités s'amenuisaient de seconde en seconde et surveillant la porte de communication, l'agent de la Cellule 5 réfléchissait à toute vitesse. En faisant vite, il avait encore une chance de filer. De remettre l'exécution du Tchétchène à plus tard. Mais il n'avait encore rien décidé, quand une succession de bruits insolites résonna quelque part du côté du couloir. Comme les échos d'une bagarre. Puis une voix lointaine se fit entendre :

— Police ! Rentrez dans votre chambre !

Les flics ! Cette fois, il était mal. Coupant court à ses états d'âme, trois détonations éclatèrent soudain dans le couloir. Trois coups de feu très rapprochés. D'un bond, Avanasiev alla se poster près de la porte d'entrée, prêta l'oreille. D'abord, il n'entendit rien, puis un glissement dans le couloir. Là. Tout près. Accompagné d'une respiration lourde. Puis un juron étouffé. En urdu.

Kamal Zia Narwat se serait giflé. Ali s'était laissé surprendre, il s'était laissé surprendre lui aussi, il pissait le sang... et les flics étaient dans l'hôtel !

Mais non ! Pas la police ! Les flics n'opéraient ni au couteau, ni au rasoir. C'était sûrement un de ces enfoirés, un de ces *mokrié diela* de Russes qui avaient retrouvé leur trace et les avaient piégés. Ils s'étaient fait passer pour la police, afin de faire rentrer ces imbéciles de clients trop curieux dans leurs chambres. Et maintenant, ils n'avaient plus qu'à monter jusqu'ici pour l'hallali. Décidément, Maskhad était trop con ! Choisir l'Oriental comme point de chute après ce qui s'était passé à Lahore ! Un des hôtels où il était le plus repérable ! Joli résultat ! Heureusement, Kamal était un tueur prévoyant. Tassé dans l'angle de porte d'une des suites inoccupées de l'étage pour offrir le moins de surface possible aux tirs ennemis éventuels, il avait déjà composé le numéro sur le clavier de son portable. Un numéro que seul Maskhad et lui connaissaient. En faisant très vite, ils avaient encore une chance. Kamal ignorait la gravité de sa blessure, savait seulement qu'elle se situait entre son menton et son maxillaire, et que son cou avait dégusté au passage. Pas la carotide certes, mais, au rythme où il perdait son sang, il serait vidé en un rien de temps. À part quelques exclamations contenues et prudentes aux étages inférieurs, plus aucun bruit ne montait de la cage d'escalier. À croire qu'il avait tué tout le monde... y compris Ali ! En tout état de cause, il en était réduit aux situations

d'urgence. Alors, tout en guettant le débouché du palier toujours plongé dans l'ombre, le canon de son arme pointé devant lui, il porta le combiné à son oreille, entendit une sonnerie, puis une voix :

— *Ji han ?* Oui ?

Soulagé, le tueur s'annonça :

— Kamal.

Puis enchaînant aussitôt, il dit très vite :

— Procédure extrême ! Hôtel Oriental ! J'ignore combien de...

— Tout va bien, mon frère, coupa son interlocuteur. On est en bas. Reste en contact.

Incrédule, Kamal marqua un temps avant de comprendre. Maskhad y avait pensé avant lui ! Il les avait appelés et ils étaient en bas ! Laissant la ligne ouverte, il traversa le couloir, se plaqua dans le renforcement de la porte marquée 434. Dans sa chambre, il y avait un arsenal permettant de tenir un siège, le temps que les renforts montent Galvanisé, il mit la main à sa poche, cracha un juron.

En quittant l'Oriental pour aller chercher le Néo-Zélandais, il avait machinalement laissé sa clé au vieux Samir en prenant le double de celle du service, une clé qui était restée au tableau de la réception et qu'il n'avait pas reprise, puisqu'il était rentré par la fenêtre du premier étage. Surveillant le palier, il redressa le canon de son arme, une contrefaçon de Beretta *mode in* Darra dont le chargeur contenait encore douze cartouches. 9 mm à ogives chemisées acier. *Full steel jacket*. Contre ça, aucune serrure ne tenait le coup. À cet instant la minuterie s'alluma et des pas précipités résonnèrent au fond de la cage d'escalier. Assortis d'exclamations, d'un cri de femme, de claquements de portes. Et soudain, au débouché de l'escalier, une silhouette apparut un flingue dans chaque poing. Une apparition quasi fantomatique qui déstabilisa Kamal. Car, exactement au même instant, son regard et celui de l'intrus s'étaient rivés l'un à l'autre, et il avait reconnu les prunelles minérales et la face granitique du Néo-Zélandais ! Ron Cornell !

Complètement dépassé, Kamal en était resté figé, le canon de son arme braqué vers sa serrure de chambre. Puis son instinct reprit le dessus. Dans la seconde suivante, tandis que les bruits d'escalade résonnaient dans la cage d'escalier, il vit les deux index de Cornell sur les détentes de ses armes. Dans le regard du Néo-Zélandais passa alors une petite lueur glacée, une lueur que Kamal connaissait bien pour l'avoir déjà vue passer dans d'autres regards de tueurs.

Alors une évidence s'imposa Kamal ignorait pourquoi et pour le compte de qui, mais Ron Cornell n'était pas le client annoncé par Zimmer. Il était là pour le tuer. Pour les tuer tous.

Une seconde d'éternité passa Presque au ralenti. Une seconde infinie pendant laquelle rien ne sembla plus jamais devoir se passer. Puis le

canon du Beretta de Kamal changea de direction si rapidement que le tueur se dit qu'il n'avait jamais réussi à faire ça aussi vite de sa vie. Un mouvement si vif que, lorsque son index enfonça la détente du Beretta, il lui sembla que son bras armé, puis tout son corps partaient de côté. Instinctivement, il voulut reprendre son équilibre contre le panneau de la porte, ne trouva que le vide, bascula tel un pantin désarticulé. Mais, dans le mouvement, il avait encore enfoncé la détente du Beretta Deux fois. Des détonations qui se confondirent avec celles des deux armes du Néo-Zélandais. Mais grâce à son déséquilibre, tout le haut de son corps s'était déjà effacé de la zone d'impacts et seuls des morceaux de plâtre et de bois volèrent, arrachés au mur et au montant de la porte. De nouveau il voulut se rattraper, mais ses pieds s'entravèrent dans quelque chose et, cette fois, il se sentit valdinguer à plusieurs mètres. Tête la première, au beau milieu de sa chambre. Au passage, sa tempe encaissa un choc monstrueux, et, tandis que des gerbes d'étincelles éclataient sous son crâne, il s'affala contre le pied du lit, percutant celui-ci de l'épaule de son bras armé. Cela craqua sèchement et une douleur aiguë se répercuta dans toutes ses terminaisons nerveuses. Bandant sa volonté, il réussit néanmoins à ne pas lâcher le Beretta, mais des feux d'artifice éclataient devant ses yeux. Quasiment aveuglé, il ne vit que trop tard la silhouette se dresser soudain devant lui. Une ombre imprécise, qui brandissait une arme dans sa direction. Il entendit trois coups de feu qui l'assourdirent, se demanda si c'était lui qui avait tiré ou non, parvint à rouler de côté. Refoulant la douleur de son épaule et malgré son bras engourdi, il réussit à changer le Beretta de main et à sentir vraiment qu'il appuyait sur la détente. Trois fois. Il entendit un grognement, suivi d'un bruit sourd en cascade, comme celui d'un corps qui tombe. Puis d'autres coups de feu éclatèrent plus lointains, sur le palier ou dans l'escalier. Une fusillade nourrie, assortie d'appels en urdu. Il distingua son adversaire tout près de lui, mais tassé contre la porte de communication avec la suite de Maskhad. Malgré les échos de la bagarre extérieure, il perçut le râle. Un souffle rauque et sourd, entrecoupé de ronflements étouffés. La vue du pourri s'éclaircissait peu à peu. Il vit la silhouette essayer de se redresser contre la porte de communication pour atteindre un pistolet Glock gisant un peu plus loin. Le type avec du sang plein l'abdomen. Kamal ne l'avait jamais vu, mais dans son esprit aucun doute n'était permis. Un Russe !

Un de ces chiens de Russes qui les avaient attaqués l'autre soir à Lahore. Un de ceux qui avaient transformé ses cousins en chaleurs de l'enfer, et dont le copain était en train de se faire allumer sur le palier par les « frères » appelés en renforts ! Alors, galvanisé par une sombre joie et oubliant le sang qui coulait toujours de sa blessure, il se redressa, envoya un coup de pied dans le Glock. Pendant que l'arme

glissait hors d'atteinte, son index pressa la détente du Beretta. Ce fumier de Russe, il l'aurait eu personnellement ! Mais son doigt n'était pas encore arrivé en bout de course sur la détente de l'arme que deux déflagrations secouèrent l'espace. Une très sèche et assourdissante, l'autre lourde et puissante qui fit trembler les murs. Kamal jura. Des grenades ! Pas le type d'armement utilisé par le clan. Des renforts russes se pointaient avec des explosifs ! Ils étaient piégés !

Comme pour lui donner raison, il y eut des cris, une autre explosion sèche et de multiples cavalcades. Dans la seconde suivante, une silhouette apparut telle une tornade dans l'encadrement de la porte restée ouverte. Une silhouette athlétique qui plongea à l'intérieur de la chambre, armes aux poings.

Le pseudo Néo-Zélandais avait échappé aux « frères » !

Complètement débordé, Kamal releva le canon du Beretta, tira deux fois. À l'instinct. Il vit la silhouette athlétique exécuter une cabriole désordonnée et, cette fois, il fut certain d'avoir fait mouche.

CHAPITRE XVI

Claquant la porte d'un coup de talon, l'intrus à la silhouette athlétique avait terminé sa chute en roulant sur le tapis entre Kamal et la penderie, une penderie où le tueur avait rangé son arsenal personnel. Et le pourri vit un des canons des flingues du Néo-Zélandais se leva : vers la porte du couloir, tandis que l'autre se tournait dans sa direction. Dans un mouvement réflexe, Kamal avait expédié une balle au blessé qui rampait pour tenta⁴ de nouveau de récupérer son flingue. Cette fois, le Russe roula sur le côté, haletant, les yeux fermés, du sang plein la poitrine. Retournant alors le Beretta dans la direction de celui qui se faisait appeler Cornell, le Pakistanais tira plusieurs balles coup sur coup, tout en roulant sur lui-même. Il s'agissait d'un feu de couverture tiré un peu au hasard et qui ne fit pas mouche. Et puis la culasse claqua à vide, munitions épuisées. Kamal s'y était attendu. Jouant alors son va-tout et ignorant les lucioles qui s'étaient mises à flotter devant ses yeux, il lâcha son arme et se catapulta vers la porte de communication comme un béliet. Lancé de tout son poids, il fit éclater le panneau à hauteur de la serrure en hurlant :

— Patron ! Tirez pas !

Derrière lui, des détonations éclatèrent. Une balle siffla tout près de son oreille, une autre fit sauter du bois au niveau de son épaule meurtrie, puis sa hanche droite encaissa un choc terrible. Ouvrant la bouche sur un cri muet, le mafieux roula sur les tapis du salon de la suite 432, aperçut du coin de l'œil une silhouette dans le cadre de la porte de chambre armée d'un P-M et d'un automatique tout les canons s'abaissaient sur lui. Micro-Uzi et pistolet Smith & Wesson 9 mm à silencieux. L'armement personnel du boss. La hanche dévastée par une douleur brûlante, le tueur cria :

— Patron ! C'est moi !

Kamal était d'une étonnante résistance et savait depuis toujours dompter sa douleur. Se vidant le cerveau de tout ce qui n'était pas son combat, il plongea vers l'ouverture en répétant :

— Patron ! Tirez pas !

Tel un boulet, il avait roulé sur lui-même, se propulsant quasiment

dans les jambes de Maskhad. S'écartant d'un bond, ce dernier jeta son regard dans l'ouverture de la chambre de son lieutenant au moment où la silhouette athlétique de l'intrus commençait à se redresser. Ron Cornell ! Le client recommandé par Zimmer !

Dans son dos, Kamal cria :

— C'est un Russe ! Ils sont toute une bande !

Les Russes ! Son « client » était un tueur russe ! Consciemment ou piégé lui-même, ce con de Zimmer lui avait envoyé les *mokrié diela* ! Sidéré, l'ancien kagébiste vit les deux armes de Cornell monter dans sa direction et, par pur instinct, son index enfonça la détente de l'Uzi. Là-bas, le soi-disant Néo-Zélandais n'eut pas le temps d'achever son mouvement. Alors que Kamal disparaissait derrière Maskhad dans la chambre de la suite, le Tchétchène vit Cornell basculer soudain de côté, avant de disparaître du cadre de la porte. Roulé-boulé de survie, ou chute due à un impact ? Le mafieux préféra croire qu'il l'avait touché et ordonna à Kamal par-dessus son épaule :

— Je l'ai ai ! Va le finir.

Tout en couvrant du canon de PIM l'ouverture de la porte, il tendait derrière lui le pistolet Smith & Wesson au flingueur.

— *Fissah* ! pressa-t-il.

Il fallait déguerpir d'ici. Il n'aimait guère les flics pakistanais et encore moins leurs prisons pourries. Il se sentit délesté du pistolet, mais, au lieu de voir son chef tueur bondir vers la porte de communication, il entendit un remue-ménage dans son dos, comme un bruit de lutte, suivi d'un cri aigu. Tournant instinctivement la tête, il découvrit alors une scène qui le saisit et, le regard dilaté par la surprise, il s'étrangla :

— Qu'est-ce que...

La face, le cou, la hanche, tout le bas de la jambe pleins de sang et boitant bas, Kamal fixait sur lui un regard de fou. Serrant d'un bras contre lui le corps de Safia, et la menaçant du Smith & Wesson enfoncé sous son oreille, il gronda :

— On se tire, patron.

Telle une furie, Safia Majli ruait contre lui, essayant vainement de lui échapper, et sous sa longue crinière noire emmêlée qui lui masquait la face, ses feulements ressemblaient à ceux d'une chatte enragée. Mais, malgré ses blessures, Kamal restait fort et déterminé. Il pressa :

— Vite !

Folle de rage, lançant de furieux coups de pieds en arrière et la robe de chambre ouverte sur son corps quasi nu, la jeune femme cracha :

— Lâche-moi, sale porc !

Mais elle avait beau ruer, Kamal tenait bon. Comprenant subitement l'idée de son lieutenant, Dogou Maskhad lança à l'adresse de sa maîtresse :

— Ferme-la, salope !

D'un ton si cinglant que Safia Majli cessa de crier. Mais, hoquetant sous la pression du bras qui l'étranglait, elle continuait d'envoyer derrière elle des coups de talons furieux. En vain. Déjà, Kamal l'avait poussée en avant, l'obligeant à marcher vers l'entrée de la suite et, claudiquant sur sa hanche blessée, il se mit à huiler à la cantonade :

— J'ai un otage ! Une femme ! Au moindre coup de flingue, je la bute !

Puis, plaçant le corps de la jeune femme entre lui et le danger potentiel de la porte toujours ouverte sur sa propre chambre, il grinça à l'oreille de Safia :

— Avance !

Si elle n'avait pas été la poule du boss, il lui aurait balancé une gifle ou deux. Histoire de faire plus vrai... et de se faire plaisir. À ses yeux, cette salope se comportait comme une Occidentale. Une pute. D'ailleurs, il allait sans doute être obligé de la faire crier un minimum pour faire plus vrai aux oreilles de ces pourris de Ruskofs. Coupant court à ses fantasmes, Maskhad qui venait de se coller à eux gronda :

— On y va !

Pour faire bonne mesure, il envoya encore une rafale dans l'ouverture de la chambre, faisant sauter des éclats de bois et brisant du verre. Le temps d'un éclair, il avait cru apercevoir une tête, mais, cette fois, personne ne répliqua. Ce salaud de Russe avait enfin son compte. Restait à savoir combien ils étaient encore dans l'escalier.

De la poussière de plâtre plein les yeux, l'Exécuteur s'était tassé contre le mur. Le morceau de bois de rampe éclaté qu'il avait reçu en pleine tête dans l'escalier quelques minutes plus tôt l'avait rendu un peu groggy, et une petite migraine vicieuse s'était aussitôt installée sous son crâne. Heureusement, rien de sérieux. L'instant d'avant, il venait encore d'échapper aux rafales de Maskhad, science du combat et baraka mêlées. Son cerveau fonctionnait parfaitement et, dans ses poings, il serrait le revolver de feu te pourri à la chemisette mauve, et le Walther récupéré dans l'escalier à la faveur de la lumière revenue, juste avant l'irruption des premiers renforts ennemis à mi-étage. Sot arsenal était plutôt faible en regard du nombre des nouveaux arrivants. Heureusement, il avait pu stopper pour un temps leur assaut d'enragés, grâce à trois des pièces de monnaie explosives qu'il avait pris la précaution d'emporter en quittant le Pearl. Deux incapacitantes, une explosive. Dans sa poche, il y en avait encore deux. Ou plutôt, plus *que* deux. Une incapacitante, une explosive. La première quasiment paralysante pendant une quinzaine de secondes, la seconde très meurtrissante par son effet « blast ». Une déflagration si intense, si détonante qu'elle pouvait crever les tympanes et très sérieusement

abîmer les yeux, voire compresser violemment le cerveau de ceux qui en subissaient directement son souffle. Hémorragie cérébrale. Une petite merveille en matière d'horreurs de la guerre mais, en l'occurrence, pas de quoi tenir un siège. Car, s'il était sûr d'avoir envoyé au moins trois ou quatre assaillants, soit à l'hôpital, soit directement chez Allah, Bolan ne connaissait pas pour autant l'importance des effectifs adverses. Sa crainte de voir Maskhad disparaître dans la nature l'avait peut-être poussé à l'erreur. Dès le début, ce blitz n'avait rien eu de commun avec ceux qu'il menait habituellement contre les mafias classiques. Ici, on était au Pakistan, une république islamique entourée d'autres pays du même type, où tout était différent, voire très dangereux pour l'Occidental qu'il était Ici, les esprits s'enflammaient très vite et les problèmes pouvaient rapidement s'accumuler. En l'occurrence, une petite armée d'énervés le coinçait au quatrième étage d'un ancien claque transformé en camp retranché, et L'homme qu'il était venu exécuter avait un otage.

Dogou Maskhad était décidément en train de lui filer entre les doigts, et comme pour bien le confirmer, une voix résonna à cet instant dans la suite :

— Hé ! Les Russes ! Vous entendez ?

Probablement la voix de Maskhad. Suivie d'un cri de femme. L'instant d'avant, afin de vérifier l'histoire de l'otage, le Guerrier avait risqué un regard très bref, mais suffisant pour enregistrer la scène. Apparemment l'otage en question existait. Parente, maîtresse de Maskhad ou simple prostituée tombée là au mauvais moment ? En tout état de cause, impossible pour le Guerrier de tirer dans le tas. Grâce au soutien-feu de leurs renforts, ces salauds allaient s'en tirer.

— Hé, les Ruskofs ! reprit la même voix, foutez le camp, ou on la bute !

Puis, une seconde plus tard :

— Disparaissez ! Je compte jusqu'à dix !

Le pire dans l'histoire, et Bolan le savait, c'est que Maskhad ne risquait rien. Le Guerrier se doutait bien de la nature des « Russes » auxquels le Tchétchène faisait allusion, mais si celui qu'il voyait en ce moment agoniser près de lui était un Russe, il semblait bien être le seul. Simplement, Maskhad le prenait lui-même pour un de ces Russes, et de toute évidence, il l'imaginait faisant partie d'un commando. En tout cas, maintenant, Bolan savait qui avait tué le pauvre réceptionniste. Bel avantage ! Dans sa situation actuelle, une seule possibilité lui restait : la prise à revers. Aléatoire et très risqué. Car, en cas de pépin, il lui serait impossible de riposter efficacement. Il n'avait jamais mis directement la vie d'un innocent en danger et ses chances étaient donc extrêmement limitées. En tout état de cause et qu'elle fût complice ou non, avant d'en savoir plus, l'otage était sacrée. Question

d'éthique.

Pourtant, il n'hésita pas. Se débarrassant du revolver vide, ne conservant que le Walther dans le poing droit et ses deux dernières monnaies explosives dans le gauche, il fonça. Jaillissant de la chambre de Kamal, il plongea dans le couloir ; fonçant vers la double porte de la suite 432. Mais, à l'instant où il allait y parvenir, des pas précipités résonnèrent et, dans la lumière jaunâtre de l'étage, une horde déboucha soudain de l'escalier. Une demi-douzaine de barbus surexcités, armés jusqu'aux dents, avec dans leurs yeux noirs rivés sur Mack Bolan cette même flamme qu'il connaissait bien : celle du fanatisme.

Puis l'enfer se déchaîna. Dévastateur, annonciateur de mort violente.

* * *

Youri Avanasiev avait l'impression de flotter sur la lave d'un volcan. Très loin, il percevait des explosions, des cris accompagnés de claquements. Il avait le sentiment très net d'avoir été tué et ne comprenait pas tout ce bruit qu'il entendait Puis une voix lui ordonna de bouger, de se lever et de foutre le camp. Mais Youri Avanasiev ne bougeait toujours pas. Il y eut cette nausée, il se sentit vomir et un goût très particulier le réveilla, celui du sang.

Il ouvrit des yeux égarés, ne vit que des choses troubles autour de lui, puis sa vision s'éclaircit un peu et il se souvint La chambre de l'Oriental, l'exécution du vieux dans le hall, la fille quasi nue avec son papier cul, les tueurs pakistanaï, et cette putain d'apparition soudaine, cet athlète qu'il avait cru voir abattre par Kamal. Une putain d'apparition... qui n'était plus là. Apparemment pas mort du tout. À moins que maintenant... Dans le couloir, la bataille faisait rage. Plus question de volcan, de vraies explosions. Et puis la douleur. Cette lave sur laquelle il avait cru être couché dans son cauchemar était bien là, mais à l'intérieur de lui, dans sa poitrine. Ses poumons n'étaient plus qu'un déchaînement de feu, et le sang qui coulait de sa bouche... Il avait sérieusement écopé. Très sérieusement.

Youri Avanasiev connaissait trop bien les blessures par balles pour se bercer d'illusions. Ses poumons ou sa plèvre étaient perforés. Ses boyaux également. Il était cuit déjà presque mort. Il avait un mal fou à respirer et chacune de ses expirations lui faisait cracher le sang. Pourtant dans son cerveau déjà embrumé par le manque d'oxygène, les éléments d'un puzzle se mettaient peu à peu en place. Un puzzle relativement primaire, rien qu'une image, un simple portrait à peine entrevu, mais qui s'était instantanément gravé dans la mémoire de

stockage de l'agent de la Cellule 5. Puis sa mémoire immédiate fonctionnant mieux, il se souvint. Ça n'avait plus rien à voir avec un quelconque portrait. Il avait simplement oublié le Bodyguard fixé à son mollet droit et le poignard des nageurs de combat contre son mollet gauche ! Il n'avait aucune chance de s'en sortir pour autant mais, au moins, l'ancien Spetsnaz mourrait les armes à la main. L'instant d'avant, il avait entendu une voix crier quelque chose à propos des Russes, et maintenant il se souvenait de ça aussi. C'était la voix de Maskhad et die venait de sa gauche. De la suite. Étouffant un gémissement, tandis que le vacarme des combats se poursuivait autour de lui, il parvint à glisser de côté, à ramper jusqu'à la porte de communication et à risquer un œil dans l'ouverture. D'abord il ne vit rien, puis, le temps d'un éclair, il aperçut un pan de vêtement qui virevoltait là-bas, vers la double porte. Et de nouveau la voix du Pakistanais :

— Avance, toi ! Mente !

Maskhad et sa poule s'apprêtaient à déguerpir. Et Kamal ? Galvanisé à l'idée de pouvoir également se payer le tueur moustachu avant de passer l'arme à gauche, le Russe souleva sa jambe de pantalon, arracha le petit Bodyguard de son étui, et, trouvant miraculeusement les ressources suffisantes, il parvint à se redresser. Laborieusement, crachant le sang de plus belle et la vue un peu floue, il réussit à s'appuyer de l'épaule au chambranle, et, sans même prendre le temps de souffler, il accomplit les trois pas qui lui permirent d'embrasser la scène.

Kamal, Maskhad et sa poule.

Serrés les uns contre les autres, comme une famille très unie. Sauf que la fille avait le calibre de Kamal sous l'oreille, et qu'elle n'avait pas du tout l'air d'accord. Crinière devant les yeux et ruant des deux jambes, elle feulait comme une chatte enragée. À cet instant, comme alerté par un sixième sois, Kamal tourna sa tête d'oiseau de proie, et son regard aigu croisa celui du Russe. Un éclair de stupeur, presque de crainte, traversa ses prunelles noires. Un sentiment dont Avanasiev se délecta une seconde de trop. Car, dans son état, il avait oublié de relever le chien du revolver. Il dut alors le faire dans l'urgence, mais son pouce glissa sur le métal Destin fatal. Un destin que Youri Avanasiev paya comptant Deux autres balles vinrent achever leur course en plein plexus. Reculant sous l'impact, il s'écroula à la renverse, voulut redresser le Bodyguard, mais ses dernières forces l'avaient abandonné.

Sauf que, dans sa mémoire, se produisit comme un court-circuit et *l'image* imprima sa rétine avec une précision implacable : le portrait-robot de... Cela lui fit un drôle d'effet, une sorte de contentement premortem. Et tandis que Kamal pointait le canon de son arme vers sa

tête, il trouva encore la force d'articuler son message. Un simple nom craché à la face de Maskhad et de son tueur. Il connut la joie sauvage de capter leurs expressions interdites, puis, dans un soupir, tout en laissant retomber sa tête, il eut encore la force de souffler :

— Lui... il aura votre peau ! À tous !

CHAPITRE XVII

C'était un feu nourri et si intense que n'importe qui d'autre que l'Exécuteur serait mort dès les premiers impacts. Mais le Guerrier, à l'ultime quart de seconde, avait plongé au sol, laissant passer la grêle de plomb au-dessus de lui. Des débris de toutes sentes lui griffèrent le visage et la poussière de plâtre l'aveugla un instant. Comprenant que l'effet de surprise ne jouerait plus à sa faveur, il avait effectué, dans un réflexe de tout le corps, une roulade arrière du plus pur style aikido, se mettant provisoirement à l'abri d'une encoignure de porte close. Dans la foulée, son bras gauche avait balancé l'avant-dernière de ses monnaies explosives vers la cage d'escalier. Pour tuer. Pour éclaircir autant que possible les rangs ennemis. Il s'était aussitôt bouché les oreilles et, malgré cela, la déflagration lui vrilla les tympans. Mais sitôt le « blast » amorti, il s'agenouilla, canon du Walther pointé sur la cage d'escalier. Là-bas, passé l'effet de choc, des cris et des râles se faisaient entendre. Tout le monde n'était pas mort. Normal. Malgré la concentration des produits explosifs employés à leur fabrication, la puissance des « monnaies » d'Herman restait relativement modeste. C'était donc le moment d'achever le travail. L'Exécuteur s'apprêtait à foncer vers l'escalier pour envoyer sa dernière « pièce », quand la porte de la suite 432 s'ouvrit... sur du vide. Alors que le Guerrier songeait à une ruse, il aperçut un canon d'arme pointer dans l'ouverture, tandis qu'une voix prévenait :

— On va sortir ! Au moindre problème, je bute la fille !

Puis une autre voix cria quelque chose en urdu, et le silence se fit brusquement dans l'escalier. Un silence lourd de menaces, où les bourdonnements d'oreilles dus aux effets de « blast » prirent toute leur amplitude. Une tête apparut enfin, ou plutôt, une crinière de cheveux noirs emmêlés, couvrant en partie le visage d'une femme. Feulant littéralement, elle se débattait maladroitement, faisant s'ouvrir par intermittences les pans d'une robe de chambre beaucoup trop grande pour elle.

— Attention ! envoya la première voix. On sort !

De nouveau une courte phrase en urdu, puis un magma de corps

agglutinés apparut dans l'ouverture de la porte. Ils étaient trois. La femme, un Oriental moustachu dont l'automatique était braqué sur son otage, et un homme en costume de toile claire, braquant un micro-Uzi devant lui. Celui-là avait la cinquantaine, plutôt beau mec, un rien vulgaire. Des traits de bellâtre, qui correspondaient parfaitement à ceux que le Guerrier avait pu voir sur les listings-computers du char de guerre, avant son départ des States. Des documents photographiques, datant certes de l'époque du K.G.B. mais largement édifiants. Dogou Maskhad.

Au moment où l'Exécuteur enregistrait la scène, le Tchétchène tourna la tête vers lui, leurs regards se croisèrent, et Bolan lut dans les prunelles noires du trafiquant une expression faite de curiosité et de crainte mal refoulée. À cet instant, protégé par le renforcement de sa porte mais bénéficiant d'un angle de vue dégagé sur celle de la suite, le Guerrier aurait pu abattre Maskhad dont la tête se détachait légèrement de celles des deux autres. Hélas, avec son profil d'oiseau de proie à demi enfoui dans les cheveux de la fille, le moustachu était intouchable. Sa tête et celle de l'otage ne faisaient qu'une et, le Guerrier en était sûr, il la tuerait au moindre coup de feu. À cinq mètres de là, Dogou Maskhad dut comprendre ce qui se passait dans la tête de l'Exécuteur. Un rictus de hyène naquit sur ses lèvres et, levant vers lui le majeur de sa main libre, il lui lança :

— *Fuck*, Bolan !

Dans le silence du couloir, sa voix avait claqué aux oreilles de l'Exécuteur à la façon d'un coup de canon. Maskhad l'avait identifié ! Grâce à quoi ? À qui ? Puis Bolan se souvint du regard aigu que le blessé de la « chambre du serviteur » avait laissé peser sur lui lors de son irruption. Un des supposés Russes auxquels Kamal avait fait allusion un peu plus tôt L'évidence s'imposa d'emblée. Au M.V.D. comme au K.G.B. en son temps, son portrait-robot figurait dans tous les dossiers classifiés « mafia ». Donc, soit Maskhad avait vu ce portrait pendant ses activités au K.G.B., soit le blessé avait prononcé son nom devant lui pour une raison ou pour une autre.

Pendant la seconde que prit cette réflexion, Maskhad ou Kamal avait éteint les lumières de la suite, pour être moins en vue. Puis, toujours étroitement serré, le trio se mit en mouvement, direction le palier, le moustachu menaçant toujours la femme et Maskhad pointant le canon de l'Uzi vers Bolan. À cet instant, comme si elle était complice des pourris, la lumière du couloir s'éteignit Coupure de minuterie. Aussitôt, la voix de Kamal résonna à la cantonade en urdu. Probablement l'ordre de ne pas rallumer. Puis, dans la pénombre, Maskhad répéta, sûr de lui :

— *Fuck*, Bolan !

La rogne aux tripes de voir le pourri lui échapper, le Guerrier avait

déjà passé toutes les options en revue. Dès qu'il aurait quitté l'Oriental, se sachant à la fois traqué par les Russes et par l'Exécuteur, le Tchétchène allait se fondre dans la nature. À Karachi ou ailleurs, dans un pays qu'il connaissait bien et où il bénéficierait de sérieux appuis. Dès lors, pour Bolan, une seule solution, aléatoire, dangereuse, voire suicidaire, dans une république islamique où les Occidentaux étaient vomis : jouer le rôle de la chèvre. Autant dire, la roulette russe. Sans jeu de mots.

Un rôle qui obligerait Maskhad à venir le chercher dans le but de le tuer. Pour le Tchétchène, il serait impossible de se dérober. Le nom de Bolan avait été prononcé, Kamal et la femme l'avaient entendu et les excités de l'escalier probablement aussi. L'ancien du K.G.B. était coincé. Désormais, Bolan devrait obligatoirement figurer à son tableau de chasse s'il voulait pouvoir dormir ne serait-ce qu'une nuit en paix et continuer de se faire respecter par ses troupes. L'Exécuteur le savait. Ce soir, il était obligé de laisser Dogou Maskhad lui échapper mais, dès demain, un nouveau scénario s'écrit. Celui d'un blitz où ses propres chances avoisineraient une pour mille, et encore, à condition qu'il parvienne lui-même à quitter vivant l'Oriental, ce qui n'était pas encore fait. Dans la cage d'escalier, les renforts d'excités n'étaient pas tous morts, et son arsenal se limitait à présent à un Walther bientôt vide, un cutter et sa dernière « monnaie d'Herman ».

— On se retrouvera, Bolan ! lança à cet instant le Tchétchène, avec une ironie glacée dans le ton.

Il avait dû suivre le même raisonnement que l'Exécuteur. Grâce à la seule lumière de la chambre de Kamal, le Guerrier aperçut la masse mouvante du trio maintenant arrivé au bout du palier. La femme ne se débattait presque plus, et il sembla à Bolan que d'autres ombres commençaient de paraître à l'amorce de l'escalier, accompagnées de reflets inquiétants. Ceux de l'acier des armes. Dès la disparition du trio, ce serait la curée. Fort Alamo. L'Exécuteur comptait ses chances pour zéro, acculé dans ce couloir avec pour seules issues possibles les fenêtres des chambres. Au quatrième étage ! Dans son poing gauche, le froid du métal de la dernière pièce de monnaie s'était estompé. Le minuscule engin avait pris la chaleur de sa main. Une chaleur amie. En quelques secondes, tout le film de sa vie fulgura dans sa mémoire. Une vie de violence, de feu, de sang et de mort dont il avait toujours su qu'elle s'achèverait dans la violence, le feu et le sang. Ce serait donc ce soir. Mack Bolan n'avait pas peur. Il regrettait seulement, malgré toutes ces années de guerre contre le Crime Organisé, de n'avoir pas réussi à réduire le mal. Pire ! À mesure que le temps passait, la puissance et les fortunes des mafias augmentaient de façon exponentielle. De plus en plus infiltrées dans les milieux de la finance et des politiques internationales, plus liées que jamais aux mouvances

terroristes, libertaires ou pseudo indépendantistes de tous bords, elles représentaient en réalité le danger le plus grave pour l'avenir de l'humanité. Au bout du compte, la croisade de l'Exécuteur contre les mafias n'aurait pas servi à grand-chose d'autre, qu'à punir au passage quelques-uns des cloportes qui les composaient. Pauvres victoires, piètre résultat. C'était frustrant.

Mais, tandis que là-bas le trio disparaissait et que les ombres inquiétantes semblaient se multiplier, un détail surgit de sa mémoire, un détail qui ne l'avait pas frappé tout à l'heure, mais qui, dans l'urgence de la situation, venait de prendre un éclat particulier : l'élan avorté de Kamal vers son armoire à l'irruption du Guerrier dans sa chambre. Alors, sans plus calculer, il traversa le couloir d'un bond et plongea dans l'ouverture restée béante de la « chambre du serviteur ». Claquant la porte d'un coup de pied, il se retrouva de l'autre côté du lit, repoussa ce dernier pour bloquer le battant, attrapa la poignée de l'armoire penderie. En vain. Fermée à clé. Pendant ce temps, la meute approchait dans le couloir. Contenant un juron, l'Exécuteur leva le canon du Walther et tira dans la serrure du meuble. Une balle en moins, peut-être pour rien. La fragile serrure en bouillie, il arracha littéralement le panneau de ses charnières, se jeta presque à l'intérieur pour envoyer valser vêtements et linge. Un instant, il crut que son instinct l'avait trompé, puis il découvrit le sac de voyage caché sous un lot de serviettes. Cadenassé ! La cervelle en ébullition, prêtant l'oreille aux échos du couloir et répugnant à sacrifier une deuxième balle, il sortit le cutter de sa poche, trancha dans la toile renforcée du sac, mit à jour un paquet entouré de plastique noir qu'il cisaila à son tour.

Bingo !

Contenant son soulagement, le Guerrier écarta le plastique, sortit du paquet deux P-M micro-Uzi flambant neufs. En république islamique, on semblait aimer les armes israéliennes ! Même si, comme ici, il ne s'agissait que de belles copies venues de Dam. En extrayant les chargeurs des deux armes, l'Exécuteur mit au jour un deuxième paquet plus petit, entouré de plastique noir. Nouveau coup de cutter, et...

— *Nice !*

Cette fois, l'exclamation avait échappé au Guerrier et il y avait de quoi. Dans le petit paquet, deux superbes grenades. Brunes, quadrillées, avec leurs cabochons de goupilles gravés de caractères cyrilliques. Grenades défensives russes. Autrement dit, particulièrement dévastatrices sur un théâtre d'opérations clos.

Ainsi, son instinct ne l'avait pas trompé. Se croyant sans doute attaqué par tout un commando, le chef tueur de Dogou Maskhad avait bel et bien espéré accéder à son petit arsenal de secours, mais l'irruption de l'Exécuteur l'en avait empêché.

Avec des gestes professionnels, il avait déjà armé les deux P-M, en

avait engagé un dans sa ceinture et, empoignant les deux grenades, contourné le lit qu'il repoussa pour dégager la porte. Au même instant, il entendit des pas feutrés dans le couloir, accompagnés de bruits de culasses. Derrière le panneau, les excités se préparaient à l'hallali.

Il ne fallait pas les décevoir.

L'Exécuteur dégoupilla sa première grenade, maintint la cuillère en place un instant en épiant les sons du couloir, lâcha la cuillère, compta mentalement trois secondes seulement, car il connaissait mal le temps « retard » de ce type d'engins russes. Puis, ouvrant la porte à la volée, il recula de côté, balança la grenade, l'entendit rebondir sur le parquet, eut le temps d'apercevoir de vagues silhouettes légèrement en retrait, avant de claquer l'huis pour plonger à l'abri du lit. Derrière le panneau, il perçut encore le bruit de la « poire » achevant de rouler, puis des cris retentirent, et un début de cavalcade. Une panique vite interrompue par une explosion énorme. Les cloisons furent transformées en peaux de tambours, l'ensemble de l'étage trembla, la porte palière fut éjectée de ses gonds dans les hurlements et la poussière. Plus de lumière nulle part, et une forte odeur de brûlé. Il ne fallait pas s'éterniser.

D'un bond, l'Exécuteur s'était redressé. Se précipitant dans la suite par la porte communicante et traversant à l'aveuglette le salon dévasté, il se retrouva dans la petite entrée où, là aussi, la porte palière avait été soufflée. Il risqua un œil, mais ne vit rien. Sur sa gauche, des râles s'élevaient dans l'obscurité, et, sur sa droite, des appels résonnaient dans l'escalier. De ce côté, le Guerrier était tranquille. Aux étages inférieurs et dans ce contexte de quasi-guerre, les clients de l'hôtel se terraient dans leurs chambres. Alors, mettant à profit l'obscurité et la fumée, il envoya une rafale sur sa gauche, à quelques décimètres seulement du plancher. Les râles cessèrent et, n'enregistrant plus aucun son de ce côté, il se rua vers l'escalier, respiration bloquée. Un micro-Uzi dans son poing droit, sa dernière pièce de monnaie dans la gauche, l'autre P-M et la deuxième grenade coincés dans sa ceinture. Dans le noir, il trébucha sur un corps, glissa sur des choses gluantes, buta sur un deuxième corps, fit rouler des débris divers sous ses semelles, atteignit enfin le palier où il se cogna contre la rampe. Sous lui, des cris, des bruits de pas sur les marches, des appels, des plaintes et des mots rageurs qu'il ne comprenait pas. Tout aussi gêné que lui par l'obscurité, l'ennemi hésitait visiblement entre tenter un nouvel assaut et décider une retraite prudente. Le Guerrier leur évita les affres de la décision. Abaissant le canon de l'Uzi, il envoya une longue rafale dans l'escalier, puis, reculant vivement, il esquiva de justesse une rafale adverse, en profita pour tordre sèchement sa dernière « monnaie d'Herman » entre ses dents, la laissa choir dans la cage d'escalier, recula derechef en se bouchant les oreilles et en fermant les yeux. Malgré ces précautions, ses tympan sifflèrent sous le choc de

l'explosion et ses rétines enregistrèrent son puissant éclair.

Aussitôt qu'il eut libéré ses oreilles, il reçut les décibels d'un hurlement déchirant, quelques marches seulement au-dessous de lui, suivi d'un bruit de chute en cascade, au moins sur six ou sept marches. Le hurlement se mua en une plainte aiguë, filée. Sans attendre, se guidant à la rampe pour ne pas s'affaler dans le noir, l'Exécuteur sauta quelques marches, avant d'être arrêté cette fois par plusieurs corps immobiles. Deux ou trois. Glissant dans ce qui devait être du sang et d'autres choses sûrement très écœurantes, il fut soudain arrêté dans sa course. Un bras ou une jambe, tendus en travers de l'escalier. La plainte aiguë s'amplifia tout près de lui et il se sentit accroché par une main qui le tirait en arrière avec une sorte de rage impuissante. D'un coup de carcasse d'Uzi, il fit lâcher prise, perçut un craquement d'os brisé suivi d'un cri rauque. Après une mini-rafale de sûreté, il reprit sa descente. Canon des deux P-M maintenant levés, il prit contact avec le palier du troisième, entendit des bruits sur sa gauche, des échos de télé, un léger craquement à quelques mètres seulement et un filet de lumière sur le plancher. Il faillit tirer, se retint au bruit d'une porte qui se refermait. Ici aussi il faisait un noir d'encre. Tous les sens en alerte et prêt à déclencher un feu dévastateur, il tendit un bras, chercha la minuterie, la trouva et appuya sur le bouton.

Et la lumière jaillit, jaunâtre, sur un décor de cauchemar. Deux corps écroulés à l'entrée du couloir, l'un tenant encore une Kalachnikov sans crosse, l'autre gisant près d'un pistolet. Barbus, habillés à la pakistanaise, pantalons de toile et *kamiz* en lambeaux, baignant dans leur sang. Tournant la tête vers l'escalier, il découvrit là aussi son œuvre de mort. Quatre barbus, dont celui qui avait tenté de l'arrêter pendant sa descente. Recroquevillé contre le mur, il tentait d'une main de contenir une poignée de boyaux qui s'échappait de son ventre éclaté, quand, de l'autre, il essayait de redresser vers Bolan le canon d'un pistolet-mitrailleur. De sa bouche, un filet de sang gluant s'échappait, tandis que dans ses petits yeux fiévreux se lisait une haine intense. L'Exécuteur écourta la scène d'une seule balle au milieu du front du pourri, puis il reprit sa descente vers le deuxième étage où personne ne l'attendait, où toutes les portes étaient closes, et où ne filtrait plus aucun écho de radio ni de télé. Un silence fait de peur et d'attente. Au premier, personne ne semblait vouloir contrer le Guerrier. Pourtant, méfiant, il avait redressé les canons de ses P-M. Et bien lui en prit car, à peine eut-il entamé la dernière volée de marches menant au rez-de-chaussée, qu'une rafale creva le silence. Mais l'Exécuteur avait préparé sa sortie. Dans la seconde précédant le premier coup de feu, il avait bondi par-dessus la rampe, s'était reçu sur le sol carrelé du hall, juste devant la porte basse du réduit. Un barbu, était assis dans le cadre de la porte, un P-M au poing. Surpris par le saut de Bolan, il n'eut pas le

temps de modifier la ligne de tir de son arme. D'une mini-rafale, le Guerrier lui fit exploser le crâne. Tué net, il s'effondra sur ce qui lui servait de siège, une haute caisse de bois aux lattes ajourées. Tandis que deux ombres émergeaient derrière le desk, Bolan nota la chemise, le jean, les baskets... et le chignon. Leila était restée cachée tout ce temps dans le placard !

— *Shit !* jura l'Exécuteur.

Pressé par l'urgence et le souci instinctif de protéger la jeune femme, il avait roulé plus loin, attirant les tirs ennemis sur lui. Des tirs qui se firent entendre aussitôt, faisant éclater le carrelage autour de lui et hachant au passage les balustres du bas d'escalier. Durant son roulé-boulé, le Guerrier avait pressé les détenteurs. Un enfer résonna sinistrement sous le plafond à caissons de l'ancien bordel de luxe. Du verre explosa, l'acajou du comptoir s'ajoura de quelques dentelles dont les larges échardes volèrent en tous sens, accompagnées de cris gutturaux, de chutes sonores... et de claquements de percuteurs. Chargeurs d'Uzi vides. C'eût été un bon point pour le Guerrier, si le silence revenu n'avait pas été troublé par un bruit de sirènes !

La police ! L'Exécuteur l'avait presque oubliée ! Elle était même sacrément rapide, car, à peine avait-il perçu les sons plaintifs de ses sirènes, que des coups ébranlaient la porte d'entrée du hall. Il était piégé. Ses armes étaient vides et les flics avaient sûrement investi tout le secteur, y compris la cour de l'hôtel. Pourtant, décidé à tenter le tout pour le tout, il se redressait pour gagner la fenêtre ouverte du premier étage, quand non loin de lui une voix souffla :

— Venez ! Quickly ! Vite !

La voix de Leila.

CHAPITRE XVIII

Leila semblait connaître les lieux comme sa poche. Tandis que les coups redoublaient à la porte de l'Oriental et que les sirènes mugissaient dans la nuit, elle avait entraîné Mack Bolan à travers une suite de couloirs, jusqu'aux cuisines désertes d'où une porte dérobée permettait l'accès aux sous-sols. De là, par un long tunnel poussiéreux, ils avaient gagné les remises souterraines désaffectées de la ligne de chemin de fer de Sher Shah, sur Estate Avenue. Ensuite, ils avaient remonté un dédale de rues vides, où les écheveaux de câbles électriques et les rideaux de fer des échoppes frémissaient sous une brise tiède et chargée d'odeurs fortes, venue de Khadda et de son port de pêche. Située sur la rive Ouest de la rivière Layari, cette partie de Karachi était totalement déserte à cette heure. Mais, au-delà de Fisch Warf où le ciel s'éclairait d'un halo orangé, on percevait la rumeur et les lointains grincements des grues de Container Fort, le nouveau port de marchandises. Un secteur qui ne s'endormait jamais, partie laborieuse de la ville où la jeune Leila avait trouvé refuge dans un petit appartement que son ami Samir, le vieux réceptionniste de l'Oriental, avait sous-loué pour elle. Ex-prof d'histoire de l'Art, Samir Amghir avait ensuite été guide au musée national du Pakistan de Karachi, avant d'être licencié sans explications, et finir au poste de gardien de nuit de l'Oriental pour survivre. C'est au musée que Leila, alors jeune adolescente des quartiers pauvres du Nord, l'avait rencontré. Très éprise d'art, de littérature et de poésie mais plutôt néophyte, elle espérait alors devenir professeur à son tour, et c'est en secret que son mentor l'avait instruite en arts hindou, bouddhique et moghol. Mais, en pays islamique, le mot culture n'avait pas le même sens selon que l'on était un homme ou une femme. Pathan d'origine et hyper traditionaliste, Ossin Ghat, le père de Leila, avait d'autres projets pour l'unique fille de ses neuf enfants : le mariage avec un garçon choisi par lui des années plus tôt. Après une lutte épuisante contre ce diktat, la jeune Leila décidément rebelle s'était enfuie du domicile conjugal six mois plus tôt, à l'âge de dix-sept ans. Récupérée et cachée par celui qu'elle appelait son parrain, elle vivait depuis dans la clandestinité près

du Container Rat, espérant pouvoir quitter un jour le Pakistan sur un de ces navires. Pour vivre enfin en femme libre. Samir Amghir qui l'aimait comme la petite fille qu'il n'avait jamais eue le lui avait promis. Dût-il y consacrer ses pauvres économies.

Mais le vieil homme était mort, éborgné sous ses yeux alors qu'elle passait lui rapporter des chemises propres, et la jeune fille était inconsolable. Elle aurait dix-huit ans dans trois jours, et Samir n'était plus là pour la guider. Entre deux sanglots, elle avait entraîné l'Exécuteur dans ce dédale souterrain, passage oublié ayant jadis servi de sortie dérobée pour les riches clients du lupanar à l'occasion des descentes de police, et lui avait tout bonnement offert la *melmastia*, l'hospitalité, sans lui poser la moindre question. Il avait hésité. Leila était beaucoup plus jeune qu'il ne l'avait cru à la mauvaise lumière de l'Oriental. Beaucoup trop. S'il était surpris, lui, l'infidèle, partageant le même toit avec une si jeune fille... Pourtant, devant l'urgence de la situation, il avait fini par accepter, au moins pour un temps.

Au matin, Mack Bolan était passé en coup de vent au Pearl pour régler sa note et récupérer ses affaires. Il n'avait pas envie de voir l'honorable hôtel se transformer en champ de bataille. Mais, apparemment, personne ne l'attendait. Surveillant néanmoins ses arrières, il avait de nouveau sauté de taxi à *Rickshaw* pour rallier le secteur du port des marchandises et le refuge de Leila, afin d'y déposer son sac. Inquiète et intriguée, la jeune fille l'avait vu se préparer, le Snake sous sa chemisette dans la ceinture de son jean et le Survival fixé sous sa jambe de pantalon. Dans les pages de *The News* en anglais et dans celles de *Nawa-i-Waqt* en urdu, le massacre de l'Oriental faisait évidemment les gros titres. Selon sa couleur plus ou moins affichée, chaque journal avançait sa vision des faits. Conflit-inter ethnique pour l'un, règlement de comptes entre bandes criminelles rivales pour l'autre. Pas un mot sur Dogou Maskhad, et encore moins sur l'implication d'un éventuel occidental. Pourtant, la police avait forcément trouvé le corps du Russe abattu par Kamal. Il n'y avait donc pas de chasse au Chrétien en vue pour le moment. Fort de cette relative assurance et du fait que le lendemain on serait vendredi, jour de la grande prière pour les musulmans, le Guerrier avait alors décidé d'attaquer sans attendre par le canal Omar Kadri, le fournisseur en chaudronnerie du Nord de Bohri Bazaar. L'homme qui, selon Brognola, connaissait les armuriers de Darra et que le fédéral avait qualifié de faux-jeton. L'intermédiaire en principe idéal pour ce genre d'opération, d'autant que le jeudi était son jour de tournée au bazar.

À Leila qui semblait craindre pour lui, il avait dit devoir à tout prix trouver quelqu'un au bazar. Inquiète, elle avait demandé qui, et il avait prononcé le nom du marchand. Elle avait alors demandé :

— Un ami à toi ?

— Je ne crois pas, avait froidement ironisé Bolan.

— Omar Kadri est très connu, avait-elle aussitôt enchaîné, à sa grande surprise. Tu le trouveras forcément, et tu en mourras sûrement.

Devant son étonnement feint, elle avait ajouté, pleine de mépris :

— Kadri trafique avec tout le monde, il est aussi le mouchard de tout le monde et, au bazar, tout le monde le sait. Samir le connaissait bien. Kadri lui avait proposé de remplacer discrètement certaines pièces du musée national par des faux fabriqués dans le Nord. Il avait des clients pour les originaux, de riches collectionneurs occidentaux. Mon parrain avait refusé, et il était persuadé que Kadri avait été pour beaucoup dans son licenciement.

La jeune fille marqua une pause avant d'ajouter :

— Au bazar, tout le monde sait qu'il trahit tout le monde, et tout le monde s'en fiche. Mais toi, tu es un chrétien. Alors... je viens avec toi.

D'un ton sans réplique. Au fond de ses prunelles de velours noir, une petite flamme s'était allumée. Sans un mot de plus et sans laisser le loisir à Bolan de la dissuader, elle avait disparu dans sa chambre un instant, avant de revenir dans le petit salon, méconnaissable évidemment, couverte de la tête aux pieds d'une ample *burqa* mauve. Avec seulement une petite grille de dentelle au niveau des yeux. Question incognito, pour une jeune fugueuse risquant la lapidation ou pire encore, on ne pouvait trouver mieux.

— Au bazar, prévint Leila à travers son « voile », ne marche jamais près de moi. Toujours un peu devant N'essaie pas non plus de me parler. Normalement, tu ne risques rien. À Bohri, on est habitué aux touristes. Il y en a moins depuis les événements d'Afghanistan et d'Irak, mais ils sont bien reçus. J'ignore pourquoi tu dois trouver Kadri et je ne veux pas le savoir, mais, dès que tu l'auras quitté, je pourrai savoir si tu es suivi ou non.

On aurait dit une authentique espionne. Bolan avait tiqué :

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Tu m'as sauvé la vie. C'est une dette que je dois rembourser.

Il aurait pu répondre que c'était elle qui l'avait sorti du borborygme, mais il devinait qu'il ne la ferait pas changer d'avis. Sans un mot de plus, ils étaient sortis affronter l'agitation trépidante et caniculaire de Karachi, et sa circulation anarchique pleine de bruit et de fumées grasses ; sans oublier sa poussière de brique.

Un nuage roux et irritant pour les muqueuses qui flottait en permanence sur la ville, issu de ses innombrables chantiers. Si la nuit les rues étaient vides ou presque, il n'en était pas de même la journée. Toute la matinée, l'une suivant l'autre, Leila et Bolan avaient arpenté le Bohri Bazaar. C'était le jour d'affluence et on se marchait sur les pieds. Mais les bazars de Karachi n'avaient rien à voir avec les souks de Djerba ou de Marrakech. Même si les femmes n'étaient pas toutes sous

la *burqa* et même si le tourisme y avait droit de cité, on y sentait le poids de la politique régionale tendue, et celui du fondamentalisme omniprésent. Pas de débauche musicale impie, rien que du sérieux. Du « religieux ». En résumé, rien de follement léger.

Se mêlant aux touristes, du reste pas si rares qu'il l'aurait cru, Mack Bolan avait fait semblant de fouiner parmi les étals, admirant au passage bijoux anciens, abat-jour en peaux de chameau peintes, cotonnades rayées de l'artisanat local, couvre-lits en patchwork, et autres *ajrak*, ces blocs de bois gravés à la main et servant à l'impression des tissus. Jusqu'au moment où, passant devant lui, la jeune Leila piqua résolument vers une boutique de cuivres, cuirs et tapis, sous le vélu de laquelle trois hommes discutaient âprement. Un vieux à barbe blanche et en tenue traditionnelle, un jeune en blouse de toile bleue et un colosse bedonnant, lui aussi en tenue traditionnelle et coiffé d'un caftan beige. Posés sur un plateau devant eux, la traditionnelle théière et trois verres de *qawa* fumant, un thé vert à la cardamome et au citron. De loin, Bolan vit Leila tourner brièvement autour des cuivres avant de revenir vers lui. Alors qu'elle le croisait il l'entendit souffler sous sa burqa :

— L'homme au caftan.

L'instant d'après, elle avait disparu dans la foule. Le Guerrier dut attendre longtemps la fin des palabres, avant de voir le colosse au kaftan s'éloigner de la boutique. Craignant qu'il n'entame de nouvelles tractations un peu plus loin, il joua des coudes, parvint à le rattraper dans une venelle ombreuse bordée de minuscules restaurants indiens, libanais et chinois. Là aussi, quelques touristes attablés, exténués par la chaleur. Profitant de la diversité ethnique ambiante qui le faisait moins remarquer Bolan régla son pas sur celui du colosse et l'aborda discrètement :

— Omar Kadri ?

Surpris de voir un étranger lui adresser la parole, l'autre lui lança un regard de côté.

— *Euh...yes, Sir !*

Il avait la peau grêlée, un gros nez rond et des yeux si petits qu'on les devinait à peine sous ses paupières épaisses. Pas beau, pas vraiment aimable non plus.

— Je vous cherchais, attaqua d'emblée l'Exécuteur. Je veux acheter un certain matériel et on m'a dit que vous pourriez m'en procurer.

— Matériel, *Sir* ?

Pas vraiment étonné, le marchand. Plutôt intrigué. Bolan n'avait pas le temps de palabrer. Du bout des lèvres, il lâcha :

— *Guns*. Armes.

— *Guns, Sir* ? Vous voulez dire, des armes anciennes ?

— *No. Modern. War guns*. Armes de guerre. *Made in Darra*.

Il sembla au Guerrier que le colosse marquait un bref haut-le-corps. Mais, après un petit silence, celui-ci interrogea en lançant un regard alentour :

— Euh... qui vous a dit que je pouvais trouver ça, *Sir* ?

Très poli, mais très méfiant.

— Un ami, éluda Bolan.

Omar Kadri ergota :

— C'est que ces choses sont délicates, *Sir*. Et chères.

On y valait.

— Je sais, renvoya le Guerrier sans ironie. J'apprécie la délicatesse et j'ai les dollars nécessaires.

Le marchand parut hésiter, puis :

— Eh bien... je dois me renseigner. Quel type de matériel souhaiteriez-vous acquérir ?

On se serait cru à la City de Londres, en train de parler actions en Bourse. Le Guerrier récita sa liste, une litanie pouvant déclencher une petite guerre des rues.

— Je vois, *Sir*, fit Kadri. Je vois.

Afin d'accréditer son histoire, Bolan argumenta :

— Darra est loin et on dit la région peu sûre pour les Occidentaux.

— C'est très vrai, monsieur.

Après un nouveau regard alentour, le Pakistanais demanda :

— On peut vous joindre par téléphone, *Sir* ?

— No.

Net et définitif.

— J'ai besoin d'une réponse très rapide, pressa Bolan. Ce soir.

— Euh... Peut-être. Si Dieu le veut.

L'Exécuteur pressa :

— Où et à quelle heure ?

Le colosse, craignant que l'affaire lui passe sous le nez, finit par proposer :

— *Seven O'clock, Sir* ? 7 heures ?

— Où ça ?

— Vous êtes à l'hôtel, *Sir* ?

Et puis quoi, encore !

— Pour ce soir, je préfère un contact en ville.

Sous-entendu, attendons que la confiance s'installe. Cela laissait à Bolan le temps de s'organiser et de peaufiner son leurre. Si possible. Le colosse opina :

— Eh bien... Disons devant Memon Masjid. Vous connaissez ?

La mosquée près du port de Khadda, au sud de la ville. Au moins, il n'aurait guère à marcher pour s'y rendre.

— O.K., dit-il sobrement.

Si Dieu le voulait Puis il se fondit dans la foule, sans un regard en

arrière. La machine était lancée. Restait à savoir s'il s'agissait d'une machine infernale.

Dogou Maskhad ne décolérait pas. Safia Majli l'observait à la dérobée, son épaisse crinière répandue sur l'oreiller, tandis qu'il s'apprêtait à allumer une cigarette. Il sentait son regard mauve pailleté d'or posé sur sa nuque et cela le mettait mal à l'aise. Safia n'était pas bête et elle le connaissait suffisamment pour deviner qu'une part de cette rage glacée qu'il affichait masquait mal une peur bien réelle. Un trac qui l'empêchait de raisonner sainement, et qui le perturbait physiquement. Pour la première fois depuis qu'il couchait avec Safia, il avait flanché au lit. Défaut cuisant d'érection. Il adorait faire l'amour aux heures chaudes de la sieste et pour bien montrer à Kamal que le massacre de la nuit n'avait en rien entamé sa virilité, sitôt le déjeuner expédié il avait embarqué sa maîtresse dans l'immense chambre à moucharabiehs de l'antique villa où ils avaient élu domicile en quittant l'Oriental. Une petite résidence victorienne en pierre de taille datant de l'époque coloniale et blottie au creux d'un terrain plus ou moins en friche, tout au bout de la plage de Clifton. Son propriétaire était mort quelque temps plus tôt en laissant d'importants travaux de réfection en suspens et le Tchétchène l'avait louée pour une poignée de cacahuètes sous une fausse identité. C'était une de ces retraites secrètes qu'il affectionnait. Sauf qu'ils n'avaient pas atterri ici aujourd'hui par hasard. La guerre de la nuit précédente avait laissé des traces. Kamal avait perdu ses nouvelles recrues et il était blessé à la hanche. Pas beau à voir. Il avait besoin de soins et, bien sûr, pas question d'hôpital ou même d'un médecin classique. Il fallait réparer, recoudre, passer aux antibiotiques. Heureusement les « frères » avaient des toubibs à disposition. Malgré ces pertes catastrophiques dans leurs rangs, ils avaient aussitôt fait le nécessaire. Ils étaient cependant très mécontents.

Tous les membres du commando tués ! Treize braves envoyés chez Allah ai moins de cinq minutes ! Les « frères » tenaient en partie Maskhad pour responsable du désastre et, malgré leurs rapports commerciaux privilégiés, ils l'avaient mis au pied du mur. Os exigeaient la peau des sales chrétiens de Russes qui leur avaient fait ça. Mais Dogou Maskhad savait que les Russes n'étaient dans ce coup-là que par accident. Sauf que le hasard n'avait rien à voir, si ce putain de Russkof lui avait envoyé ce mot avant de canner : Bolan !

Le Russe avait parlé de Mack Bolan ! L'Exécuteur ! Il avait reconnu le grand Fumier !

Et en apercevant la face granitique dans le couloir quelques instants après, Maskhad avait fait le rapprochement. Le passé, les fichiers du K.G.B.

Bolan le Fumier !

Une fois en lieu sûr, il avait suffi au Tchétchène d'activer son satellitaire pour tout comprendre. Carnage deux jours plus tôt à Hambourg, mort de Kurt Strasser et de ses hommes... et aussi de Frankie Zimmer ! Qui, avant de passer l'arme à gauche, avait à l'évidence craché le morceau au grand Fumier. La suite s'était inscrite en lettres de sang à l'Oriental, où Dogou Maskhad pensait être en sécurité !

Décidément la grande Salope n'avait pair de rien !

Alors Dogou Maskhad avait à son tour tout balancé aux « frères », et, après un moment leur intermédiaire l'avait rappelé. Désormais, ils prenaient l'affaire en mains. Ils avaient des indices partout. Ils allaient débusquer L'homme et l'embarquer, en douceur si possible, pour le « travailler » à l'aise, dans un de leurs fiefs. Ils allaient venger leurs martyrs au centuple. Du raffiné en perspective, dont le Tchétchène n'aurait pas à se mêler. Une décision qui avait presque soulagé Dogou Maskhad. Kamal n'était pas en forme et ils manquaient de troupes. Pourtant, malgré ce passage de témoin, le Tchétchène n'était pas très fier. Il avait vu le grand Fumier à l'œuvre. Non seulement il avait buté ce putain de Russe de la Cellule 5, mais il avait aussi massacré toute une petite armée de guerriers du Nord. Depuis, et malgré le beau serment vengeur de ses alliés du moment, une petite trouille sournoise lui grignotait les tripes au point de l'empêcher de baiser.

Interrompu dans ses sombres pensées par Safia qui venait de sauter du lit, il la vit transporter son corps de rêve vers la salle de bains et un regret acide lui mordilla le ventre. Abandonnant sa cigarette sans l'allumer, il apostropha la jeune femme :

— Hé ! J'en ai pas fini avec toi !

Sans même se retourner Safia Majli lui renvoya, juste avant de s'enfermer dans la salle de bains :

— Des courses à faire.

Durant une seconde, il lui sembla avoir décelé un soupçon d'ironie dans le ton. Rageur, il enfourna la cigarette dans sa bouche et l'alluma enfin.

CHAPITRE XIX

— *Salaam alaikum, Sir !*

— *Alaikum as salaam !*

Mack Bolan le sentait dans toutes ses terminaison nerveuses : il était entré dans le piège. Ils étaient là, quelque part autour d'eux, fondus dans la petite foule qui prenait le frais devant la mosquée Memon. Et cela avait beau faire partie de son plan, il n'en éprouvait pas moins quelques picotements désagréables sur la nuque. Car, bien sûr, ils pouvaient le descendre à tout moment de façon sommaire. Néanmoins, quelque chose lui disait qu'ils opéreraient pour une autre méthode. Il connaissait la forme d'esprit des Orientaux, le raffinement dans la vengeance y avait une place toute particulière. La nuit dernière, il avait tué beaucoup d'ennemis. Pas le genre des *soldati* mafieux desquels il avait l'habitude. Ceux-là étaient des guerriers, de toute évidence des tueurs envoyés par ceux qui protégeaient les trafics de Dogou Maskhad. Des gens qui avaient aujourd'hui intérêt à ce qu'on sache partout comment ils vengeaient la mort de leurs hommes. Propagande commerciale autant qu'idéologique. Sous la chemise en jean revêtue pour la circonstance par l'ancien sergent Miséricorde, le Snake était prêt à cracher ; sous sa manche gauche, le Survival en céramique pouvait jaillir très vite de sa gaine en kevlar ; et, dans sa poche de pantalon, les quelques dollars explosifs qui lui restaient ne demandaient qu'à sauter. Cela ne suffirait évidemment pas en cas d'attaque massive ou d'une action de *sniper*, mais il faudrait faire avec. Quelque part au-dessus des toits, un muezzin appelait à la prière, au recueillement. Si cet homme de Dieu avait su...

— Je me suis renseigné, *Sir*.

Omar Kadri n'avait pas l'air vraiment crispé, et les brefs coups d'œil qu'il donnait alentour étaient surtout un tic, habituel chez ceux qui touchaient à ce genre de trafic.

— Alors ? s'enquit Bolan.

Lui aussi surveillait le secteur. En vain. Dans cette foule, uniquement composée d'hommes devant la mosquée, et dans celle plus bigarrée des rues menant au port de pêche situé derrière, n'importe qui pouvait le

tirer comme un lapin. Bolan ne savait même pas où était Leila qui l'avait suivi contre son gré, pour « pister » si possible le colosse après leur rendez-vous, afin de tenter de repérer ses contacts. Décidément précieuse en tant qu'alliée, elle avait tout prévu. Même à Karachi, pourtant ville ouverte au business occidental, beaucoup de femmes en *burqa* circulaient dans les rues, et, pour mieux passer inaperçue, la jeune Pakistanaise en avait passé trois autres sous la première. De couleurs différentes pour pouvoir en changer rapidement. Bonsoir la chaleur ! Pour le cas où sa filature en ville s'éterniserait elle avait aussi confié un trousseau de clés à Bolan en proposant :

— Une entrée dérobée dans la rue de derrière. Par le couloir des ateliers de maroquinerie. Dans le temps, le passage était utilisé par les trafiquants du port Depuis, c'était condamné, mais mon parrain s'est débrouillé pour le rendre de nouveau opérationnel pour mon usage. Pour le cas où mes frères... enfin, tu comprends.

Elle avait marqué un petit temps, avant de reprendre :

— C'est un peu acrobatique, mais personne ne connaît l'astuce, même pas les maroquinières. Je te montrerai tout à l'heure.

Décidément Leila aurait fait un excellent agent clandestin. D'étranges paillettes lumineuses dans les yeux, elle avait ajouté :

— Si tu veux, tu pourras prendre mon lit. On y est mieux.

Bolan l'avait aussitôt arrêtée. Sans entrer dans les détails, il lui avait expliqué qu'il allait désormais représenter un danger pour elle s'il restait sous son tint, et, qu'à partir de demain, il logerait dans un motel miteux qu'il avait repéré sur la route de l'aéroport et dont une partie était constituée de bungalows. Idéal pour éviter les bavures. Pour ce soir, ils devaient encore se voir à cause des infos qu'elle pourrait éventuellement recueillir, mais il n'était pas vraiment inquiet. Il s'arrangerait pour rompre une éventuelle filature. Quand tout serait fini, et s'il survivait, avait-t-il ensuite promis à la jeune fille, il s'occuperait d'elle. Leila l'avait regardé longuement Gravement Puis elle avait hoché la tête et seulement répondu :

— Je te crois.

Omar Kadri rompit les réflexions du Guerrier :

— J'ai pu joindre quelques connaissances à Darra, *Sir*. Ils pensent que votre commande est réalisable. Seulement, cela va prendre un peu de temps.

Petit signal d'alarme dans l'esprit de l'Exécuteur.

— Longtemps ?

— Ils ne peuvent pas dire exactement, *Sir*. Probablement plusieurs jours. Peut-être une semaine.

Le colosse mentait Tous les spécialistes de la question savaient que, à Zarghun Khel, le vrai nom de Darra, les stocks étaient en permanence renouvelés. Toute la localité était vouée à la fabrication et à la vente des

armes, et même les touristes pouvaient en acheter en toute impunité. Sauf que, à Darra en ce moment, le tourisme se faisait plutôt rare. Province frontrière, zone d'insécurité. Là-bas, on ne manquait pas de main-d'œuvre, même les enfants participaient à l'entreprise familiale. Dès l'âge de quatre à cinq ans pour les tâches subalternes, et à partir de dix ans pour la réalisation des pièces détachées. Kadri le menait en bateau, mais sur ordre de qui ? À l'évidence, on voulait « fixer » Bolan, prendre son temps. Probablement pour endormir sa méfiance. En contactant Kadri après les événements de l'Oriental, il savait qu'il plongeait dans la fosse aux serpents, mais, en la circonstance, c'était sa seule possibilité de remonter jusqu'à Maskhad, avec pour seul équipement le Snake, le Survival, quatre ou cinq dollars explosifs, quelques biscuits de même tonneau, un micro-Uzi et un Walther aux chargeurs vides. Quant à trouver des munitions, autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Les éventuels petits fourgues de la ville étaient sûrement briefés : aucune vente à aucun infidèle pour le moment. Bolan essaya quand même.

— J'ai besoin de quelques munitions en urgence. 9 mm Parabellum. C'est possible ?

Mine désolée, le colosse au caftan secoua la tête :

— En ville en ce moment, la 9 mm, *Sir*... Même la 7,62 est difficile à trouver, alors...

Il se fichait ouvertement du Guerrier. Sur les marchés pakistanais, on trouvait plus de balles pour Kalachnikovs que de choux et de tomates. L'Exécuteur n'insista pas et Kadri enchaîna, l'air gêné :

— Pour votre commande, *Sir*, il s'agit d'un lot important. Les gens de Darra souhaiteraient des garanties. Disons... deux mille dollars.

Jolie somme pour le Pakistan, mais cela se faisait. Sur le marché des armes, l'arnaque était rarissime, et le célèbre village-bazar du Nord tenait à sa réputation.

— O.K., fit Bolan.

Sous l'œil gourmand du Pakistanais, il sortit une maigre liasse de billets verts de sa poche, la lui tendit en précisant :

— Je n'ai que ça sur moi. Le reste demain soir. Ici, à la même heure.

Demain, il se laisserait « pister ». Jusqu'à ce motel sur la route de Quaid-E-Azam Airport. Ensuite, *inch Allah*. Car, il en était maintenant certain, il ne verrait jamais la moindre pièce détachée de l'arsenal commandé. Maskhad et ceux qui le protégeaient n'étaient pas assez fous pour l'armer : ils avaient vu ce qu'il était capable de faire. Ils avaient planifié sa mort, et ils déclencheraient l'action quand ils l'auraient décidé. Kadri devait le savoir, cela se sentait à de minuscules détails, finissant néanmoins de compter les maigres dollars, le pourri lâcha du bout des lèvres :

— D'accord, *Sir*. À demain.

Pas follement enthousiaste. Sans doute aurait-il préféré que l'acompte soit plus important. Ce détail *a priori* anodin s'inscrivit dans l'ordinateur de guerre du caveau de l'Exécuteur, qui le classa immédiatement sous la rubrique danger. Le trafiquant savait-il qu'il n'y aurait pas d'autre rendez-vous, que Bolan serait mort avant ? Portant néanmoins sa paume droite ouverte vers sa tempe dans le *salaam* traditionnel, le colosse se fondit dans la foule et, dans le soleil couchant, son caftan disparut parmi des centaines d'autres similaires.

Pour l'Exécuteur, la bombe était amorcée. Restait à savoir où et quand elle exploserait.

Il était plus de 21 heures, quand Mack Bolan quitta la petite *dabba* où il avait pris son temps pour déguster un *chappli kebab* accompagné d'un grand verre de lait frais. Placé face à la petite rue encore animée pour éviter toute mauvaise surprise, il avait laissé son regard errer sur le port de pêche où oscillaient mollement les mâts ornés de banderoles des dizaines de *Bheddi* et autres *hora*. Dans les lueurs des ponts, leurs coques décorées de scènes colorées se reflétaient sur les eaux sombres de la crique. Sur les quais, où des éventaires provisoires proposaient boissons et fruits, régnait une animation relative, et on aurait pu se croire partout ailleurs sur un port de vacances. Un instant et sans que son regard exercé ne cesse d'observer le secteur, l'Exécuteur avait laissé son esprit vagabonder. Au présent, au passé aussi.

Sans ce drame qui avait frappé les siens des années plus tôt le jeune Mack aurait probablement connu les plaisirs simples et heureux des vacances en famille. Hélas, le destin et *Cosa Nostra* en avaient décidé autrement. Son père, Sam, sa mère, Elsa, et sa petite sœur, Cindy, en étaient morts, et son jeune frère, Johnny, menait à présent une vie d'avocat sous une nouvelle identité. Une famille anéantie et le commencement d'une guerre implacable, que l'Exécuteur s'était juré de poursuivre jusqu'à sa propre fin. Résultat, il était là, sachant qu'une épée de Damoclès ne tenait qu'à un fil au-dessus de sa tête, et qu'il pouvait mourir à tout instant. Une menace permanente qui résumait toute sa vie, depuis ce jour maudit où les êtres qu'il aimait le plus au monde étaient morts par la faute de *l'Organized Crime*.

Mais le temps passait et, s'arrachant à ses songes gris, l'Exécuteur quitta la *dabba*. Leila était sûrement rentrée, peut-être même avec des infos intéressantes.

Délaissant un *rickshaw* vacant stationné à proximité, il partit à pied et dix minutes plus tard, après plusieurs ruptures de filatures apparemment superflues, il sauta dans un *rickshaw* en maraude, se fit conduire au centre-ville, passa devant le Avari Renaissance Towers, l'immeuble le plus haut du Pakistan. Un hôtel de luxe à l'entrée duquel une affiche annonçait un prochain concert de musique instrumentale dans les salons du palace. Sur le parking, des camions déchargeaient

du matériel de sono. Mais alors que le *rickshaw* remontait Fatima Jinnah Road et ses boutiques de luxe fermées, le regard toujours à l'affût du Guerrier repéra l'autre *rickshaw*, celui qu'il avait délaissé plus près du port Toujours sans passager. Un scooter à l'avant jaune canari, dont la capote de cabine arrière était décorée d'un fond de ciel bleu avec des nuages, la lune et le soleil. Un *rickshaw* qui, durant une poignée de secondes, s'était porté à hauteur d'une voiture roulant vingt mètres derrière Bolan. Une VW. grise ou noire occupée par plusieurs passagers, dont l'un venait d'échanger quelques mots avec le driver du *rickshaw*. Dans le cerveau de l'Exécuteur, tous les signaux étaient passés au rouge.

Changeant brusquement d'avis, il fit effectuer à son pilote un parcours lent autour des immeubles d'affaires, vérifiant à la dérobée que la voiture suivait de loin. Le scooter suiveur avait disparu, mais un autre était venu le remplacer. Également sans passager. Cette fois, Bolan était édifié : le contact était bel et bien établi.

Il aurait pu à cet instant décider de tenter sa chance ce soir même au motel. Improviser, piéger un des porte-flingues qu'on allait lui envoyer, apprendre où se planquait Maskhad et foncer lui faire sa fête dans la foulée. Il y renonça. Leila avait peut-être glané des infos qui lui permettraient d'organiser un blitz moins aléatoire.

C'est alors qu'une nouvelle idée surgit dans son esprit.

Faisant faire demi-tour à son driver, il lui demanda de le déposer au Avari Renaissance. Les camions déchargeaient toujours leur matériel pour le concert Profitant de l'agitation ambiante, le Guerrier pénétra dans le hall du palace. Au passage, il avait vu la VW. stopper non loin de l'entrée du parking de l'hôtel, et le deuxième scooter reparaître avant de s'éloigner vers l'arrière de l'établissement. Le piège se refermait En traversant le hall du Avari Renaissance où des tas de gens s'affairaient Mack Bolan esquissa une ombre de sourire. Il ignorait à combien d'éléments s'élevait la meute lancée contre lui et en toute lucidité, il estimait ses chances à pas grand-chose. Mais, passer le plus haut immeuble du pays au peigne fin allait sans doute les amuser beaucoup. Si, ce soir, il parvenait à leur échapper, demain, ils seraient fous de rage et commettraient peut-être alors l'erreur fatale...

Se dirigeant d'emblée vers la réception comme s'il était client Bolan aborda le concierge, lui demanda quelques renseignements à propos du concert et se fit remettre le programme. Pendant ce temps, il avait discrètement sorti de sa poche le trousseau de clés remis plus tôt par Leila. Un instant plus tard, son programme de concert dans une main et trousseau de clés tintant joyeusement dans l'autre, il traversait le *lounge* pour gagner les ascenseurs comme s'il rentrait dans sa chambre. S'ils étaient déjà là, ça les calmerait un moment.

Cinq minutes plus tard, après un périple dans l'immense dédale de

l'immeuble, il quittait ce dernier par sa sortie Ouest et, quasiment à la volée, il sautait dans un *rickshaw* en maraude. Un engin beige et rouge décoré de chaînes montagneuses qu'il n'avait encore jamais vu rôder dans son sillage. Après quelques instants d'observation attentive de l'environnement et certain de ne pas être suivi, il attendit de repérer un taxi. Il était presque 22 heures et les rues se vidaient. Jetant quelques roupies sur les genoux de son driver, Bolan sauta quasiment en marche pour attraper le taxi au vol. Enfin, à l'issue d'un parcours volontairement fantaisiste, il se fit déposer non loin du domicile de Leila, repéra la petite rue qu'elle lui avait conseillée, un ensemble de masures imbriquées les unes dans les autres qu'on abordait par une venelle au sol défoncé. Pas d'éclairage public, silence de mort. On était loin du centre de Karachi et la rumeur du port n'arrivait pas jusqu'ici. Vérifiant qu'aucun véhicule suspect ne stationnait dans le secteur, il s'aventura jusqu'au bout de la voie, que fermait une porte en fer. Jouant du trousseau remis par Leila, le Guerrier l'ouvrit, se retrouva dans un jardinet à la maigre végétation, avec, au fond, un bâtiment d'un étage dont le rez-de-jardin était occupé par l'atelier du maroquinier. L'endroit était sombre, assez sale, cela sentait le cuir, la colle, et aussi la saumure à cause du port Comme par enchantement, la crosse du Snake était arrivée dans le poing de l'Exécuteur. Réflexe inutile. Il était sûr de n'avoir pas été suivi depuis le Avari Renaissance. Longeant le côté de l'atelier, il était arrivé au rideau d'épineux annoncé. Se glissant derrière, il trouva la porte condamnée dont la serrure, très rouillée au toucher, n'émit aucun grincement à son ouverture. Derrière, un réduit, condamné par un panneau en planches qu'il déplaça, pour se retrouver derrière un autre rideau d'épineux qu'il écarta doucement De ce côté, le halo créé par les lumières du port permettait d'y voir un peu mieux et le Guerrier découvrit enfin la courette qui tenait lieu d'entrée officielle du domicile de Leila. Là aussi, une maigre végétation s'évertuait à subsister et une petite fontaine aux mosaïques pour la plupart manquantes murmurait son concert rafraîchissant contre un des murs mitoyens du jardin. Au fond, au bout d'un étroit couloir dallé, l'escalier aux marches de pierres usées qu'il connaissait, et qui grimpait à l'unique appartement de l'étage. Celui de Leila. Les échos d'une musique locale accueillirent Bolan à travers la porte et, en pénétrant dans la minuscule entrée, un léger parfum de jasmin l'accueillit. Celui qu'il avait humé au passage ce matin, quand Leila l'avait embrassé à travers sa *burqa* mauve.

Une *burqa* qu'il trouva dès son entrée dans le salon, jetée sur une chaise en compagnie d'autres effets plus intimes, près de la porte de la chambre largement entrouverte. La musique en sourdine en provenait, mais la lumière était éteinte. Un petit sourire effleura les lèvres de Mack Bolan. Il avait suffisamment connu de femmes pour comprendre

ce type de message, et la proposition de Leila d'utiliser son lit ne laissait guère planer de doutes sur ses dispositions. Mais elle était vraiment jeune. Trop. Et le Guerrier avait d'autres préoccupations. La filature de Leila n'avait probablement rien donné. Dans le cas contraire, elle aurait été impatiente de tout lui raconter. Mais, sur ce point, il ne s'était pas fait d'illusions. La jeune Leila n'avait pas affaire à des débutants.

Éteignant la lumière, Bolan passa dans le placard qui servait de cabinet de toilette, dut écarter le linge qui séchait sur des fils de Nylon tressé tendus au-dessus du lavabo pour vérifier dans la glace l'état de son crâne. La trace de l'éclat de bois reçu dans l'escalier de l'Oriental se voyait encore, mais l'estafilade ne s'était pas ouverte. Réintégrant le salon, le Guerrier s'allongea sur le canapé au velours avachi, enfouit le Snake sous le coussin qui lui servait d'oreiller et ferma les yeux. Demain serait un autre jour.

Mais, alors qu'une agréable torpeur commençait à le gagner, un léger grincement lui fit rouvrir les yeux et, dans la pénombre du salon, il distingua une silhouette dans l'encadrement de la porte de la chambre. Une silhouette mince, pâle et imprécise, qui resta un instant immobile. Puis elle avança en silence jusqu'au canapé et, lorsqu'elle se pencha sur lui, Bolan voulut se redresser, désamorcer ce processus dont il connaissait l'issue. Mais la jeune fille l'arrêta en soufflant tout bas :

— Chut !

Mack Bolan se dit que Leila n'avait pas 18 ans, qu'il devait réagir tout de suite, et prit le visage de la jeune fille dans ses mains pour la repousser.

— Chut !

L'ombre se pencha davantage, se laissa aller contre Bolan. Sa peau était douce, elle sentait bon le jasmin, et... elle était nue. Ses cheveux défaits caressèrent le visage de Bolan et, de sa voix rauque, elle se mit à murmurer des mots tendres en urdu. Du fond de sa torpeur, Mack Bolan voulut résister, sentit vaguement une des mains de la jeune fille ramper sur ses reins. Puis, tandis qu'elle se pressait plus fort contre lui, il l'entendit souffler à son oreille : « Crève, chien de chrétien ! »

CHAPITRE XX

Ce n'était pas la voix de Leila !

Tout était allé si vite que l'Exécuteur faillit se retrouver victime de son instant de faiblesse. Pourtant, à l'ultime seconde, il bascula sur le côté, entraînant le corps de la femme nue qui s'accrochait à lui en feulant comme une tigresse. Alors qu'il roulait sur le carrelage, il ressentit une piqûre dans le dos. D'un mouvement violent, il se détacha du corps qui essayait de l'emprisonner, l'envoyant dinguer contre la porte du cabinet de toilette. Entendant déjà son adversaire se relever, il acheva sa chute arrière d'aïkidoka, se retrouvant un genou au sol, face à l'inconnue qui se redressait pour fondre sur lui. Poursuivant son enchaînement, il envoya son bras gauche en avant, dévia les doigts tendus qui visaient ses yeux et, projetant le talon de sa paume droite vers le menton adverse en *teisho uchi*, il frappa sèchement. Cela fit un bruit désagréable, suivi d'une plainte étouffée. Donnant l'impression d'être touché par la foudre, le corps nu se statufia, émit un soupir bref, retomba contre la porte du cabinet de toilette et s'immobilisa. Incrédule, essoufflé et un peu nauséux, l'Exécuteur se redressa, sentit de nouveau la piqûre dans son dos, y porta la main, rencontra un objet qu'il arracha, fit de la lumière, et considéra l'objet ébahi : une seringue !

Minuscule, équipée d'une aiguille courte et si fine qu'on avait du mal à la distinguer dans le mauvais éclairage. Sans comprendre, il baissa les yeux sur l'inconnue, découvrit le corps nu d'une femme superbe. Un visage jeune, ovale, fin et racé, de type oriental, à demi caché par une crinière noire et bouclée. Entre les mèches emmêlées, il aperçut des paupières closes, une bouche superbe entre les lèvres de laquelle passait un souffle désordonné. Les effets du K.O. Il revint à la seringue, aperçut un liquide faiblement jaunâtre à l'intérieur. Estomaqué, il déposa l'objet sur le canapé, récupéra le Snake et fonda dans la chambre.

Personne. Leila n'était pas rentrée. Puis il aperçut deux objets sur le petit tapis posé près du lit, les ramassa et gronda :

— *Shit !*

Un pistolet Makarov à silencieux, et un talkie-walkie ! Pour tuer qui ? Pour appeler qui ? Pour prévenir de quoi ?

Il aurait dû refuser de mêler la jeune Pakistanaise à tout cela. S'il lui était arrivé malheur... Conservant le Makarov et le talkie-walkie, ramassant au passage la *burqa* mauve, le Guerrier alla se pencher sur le corps inanimé et le couvrit du vêtement Puis son regard accrocha la longue et épaisse crinière de cheveux bouclés, et un flash fulgura dans sa mémoire. Cette crinière ! Exactement semblable à celle de la femme prise en otage à l'Oriental par Dogou Maskhad et son sbire, Kamal. Là-bas, il n'avait pu vraiment distinguer son visage derrière le rideau de ses cheveux défaits, mais, malgré l'in vraisemblance de l'idée, tout semblait pourtant correspondre. La silhouette, les formes somptueuses entrevues entre les pans ouverts de la robe de chambre et sous le voile du déshabillé... et ces feulements poussés par la femme otage qui se débattait.

Soudain saisi d'un étourdissement, l'Exécuteur vacilla. Des lucioles se mirent à danser devant ses rétines et ses pensées se mêlèrent un bref instant. Un malaise qui l'alerta immédiatement. Il ignorait ce que contenait la seringue, mais l'inconnue avait dû avoir le temps de lui injecter au moins une petite partie du liquide. Quel type de liquide ? Mal à l'aise, le Guerrier tentait de résister au vertige mais, déjà, la belle inconnue commençait à donner certains signes de réveil. Repassant dans le cabinet de toilette en la surveillant du coin de l'œil, il se bassina la nuque et le visage à l'eau froide, se sentit un peu mieux, arracha les fils de Nylon sur lesquels séchait le linge, retourna dans le salon, coupa les fils avec le Survival et s'en servit pour ligoter l'inconnue. Cette dernière bougea, gémit, se tordit, finit par ouvrir les yeux. De magnifiques prunelles tirant entre le mauve et le doré, qui fixèrent un instant Bolan d'un air égaré. Puis, retrouvant soudain la mémoire, la jeune femme se mit à ruer dans ses liens en criant comme une furie. Mais ses chevilles, ses coudes et ses poignets étaient étroitement entravés et, comprenant qu'elle luttait en vain, elle se calma aussitôt. Pourtant, elle continua de fixer le regard de Bolan avec une expression de défi intense qui rendait ses yeux comme phosphorescents. Mais plus troublant encore fut cet éclair qu'il surprit dans les prunelles de l'inconnue. Un éclair qu'il avait trop souvent vu passer dans les yeux de ses ennemis pour en ignorer la nature : la haine. Le Guerrier ne comprenait pas la raison de cette haine contre lui. Si cette femme était bien celle aperçue à l'Oriental, il ne l'avait vue qu'une seule fois dans sa vie, et elle était l'otage d'un pourri qui...

Puis, soudain, lui revint à l'esprit le doute qui l'avait pris à ce moment-là. Cette femme n'avait jamais été l'otage de Dogou Maskhad ! Elle était sa maîtresse, et elle n'avait joué cette comédie qu'afin de permettre leur fuite. Récupérant la seringue sur le canapé et refoulant

un nouveau malaise, l'Exécuteur la brandit devant les yeux de la jeune femme en questionnant :

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?

Pas de réponse.

Mack Bolan détestait voir souffrir une femme et encore plus l'idée même qu'il puisse être l'auteur de cette souffrance. Mais ce soir, une femme venait de s'attaquer directement à l'Exécuteur. Elle était donc son ennemie déclarée et il allait la traiter en ennemie. Comme le temps pressait, qu'il sentait son esprit vaciller et qu'il craignait de perdre tout contrôle, il assura la seringue entre ses doigts, la pointa vers l'épaule nue de l'inconnue, avant de répéter :

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Toujours pas de réponse. De nouveau il ressentit l'espèce de malaise qui diluait sa pensée, et il commença de comprendre. Alors, il planta la seringue et la femme sursauta. Puis il posa le pouce sur le piston de l'instrument et, cette fois, la femme siffla entre ses lèvres serrées :

— Tu peux le faire, chien de chrétien ! Dieu est dans ma tête ! Tu n'y entreras pas !

Une fanatique ! Le liquide jaunâtre pouvait être un soporifique ou pire encore. Alors, il enfonça le piston de la seringue. Parce qu'il savait déjà au regard de la femme qu'elle ne parlerait pas, ni de son plein gré, ni même sous la torture. Une torture qu'il était hors de question de lui infliger. Restait à espérer qu'il n'était pas en train de mourir et que, donc, elle ne mourrait pas.

Dans le silence qui suivit, alors que Bolan redoutait à la fois de succomber à ses étranges malaises et de voir débarquer une meute d'excités, la jeune femme sembla paralysée. Recroquevillée sous la *burqa* et le fixant toujours, elle serrait les dents comme si elle voulait retenir les mots qu'il attendait. Une résistance farouche qui ne dura qu'une poignée de secondes. Puis, brusquement, son regard vacilla, elle émit un soupir et tout son corps se détendit. Ce fut si rapide, si subit que l'Exécuteur en fut stupéfait. Se penchant sur l'inconnue, il questionna :

— Qu'est-ce que c'est, dans la seringue ?

La jeune femme hésita, ouvrit la bouche, mais dans son regard vacillant une expression d'égarement avait remplacé celle de la haine. Regroupant dans sa mémoire flageolante tout ce qu'il avait appris sur les diverses méthodes d'interrogatoires, il changea alors de stratégie :

— Bonsoir, Leila.

Pas de réaction.

Mais alors que le Guerrier allait insister, les paupières de l'inconnue battirent, son front se plissa comme sous le coup d'une réflexion profonde, et sa bouche s'ouvrit sur une voix devenue pâteuse :

— Pas Leila.

Malgré son état bizarre, Bolan sentit l'excitation le gagner.

— Tu... tu ne t'appelles pas Leila ?

Il se sentait partir dans les vapes. S'il flanchait lui aussi, tout était fichu. Réunissant toute sa volonté, il insista :

— Urne t'appelles pas Leila ?

— Non.

Le ton de l'inconnue était maintenant si dépersonnalisé qu'on avait peine à reconnaître sa voix. De plus en plus mal à l'aise et sa vision devenant chancelante, il reprit :

— Tu t'appelles comment ?

— Sa... Safia ! Je... je m'appelle Safia Majli.

Sous ses paupières à présent mi-closes, les prunelles mauves se révélaient par à-coups. Le Guerrier ignorait combien de temps pouvaient durer ces effets et, pressé par l'angoisse du sort de Leila, il questionna :

— Tu sais où est Leila ?

Encore une attente usante pour les nerfs, puis :

— *Ji han*.

En urdu ! Si la suite se passait en urdu, c'était foutu. D'un ton à la fois courtois et ferme, Bolan corrigea :

— En anglais, Safia, en anglais.

Puis il reposa la question. D'abord, il crut que la jeune femme ne répondrait plus. Son regard était complètement parti dans le vague et, malgré ses paupières entrouvertes, elle semblait dormir. Puis, alors que le Guerrier ne s'y attendait plus, elle lâcha enfin :

— Cette petite salope s'est fait repérer quand tu parlais avec Kamir près du port Mes amis ont compris qu'elle espionnait pour toi. Maintenant, elle est entre leurs mains. Déjà loin d'ici.

Un frisson d'inquiétude et de soulagement mêlés parcourut la nuque de Bolan. Leila s'était fait repérer pendant sa filature de Kadri et ils l'avaient enlevée. Qu'ils aient appliqué sur elle la méthode de la seringue ou non, la pauvre gamine avait parlé. Il avait suffi ensuite aux amis de Safia de l'envoyer ici pour le piéger. Refoulant son angoisse et luttant contre les blancs qui occupaient son cerveau par intermittences, l'Exécuteur tenta de se concentrer. De se remémorer ce qu'il avait entendu dire autrefois des procédures d'interrogatoires « sous influence » pratiqués au Vietnam par les commandos spéciaux des services de renseignements militaires. Surtout, ne jamais brusquer. Induire, laisser venir, canaliser à bon escient. Une méthode qu'il connaissait mal, et qu'il tenta sans illusions.

Il avait tort. Une minute plus tard, d'une voix complètement monocorde, Safia Majli se racontait enfin.

Jordanienne d'origine, elle était veuve et héritière d'un puissant exploitant de cannes à sucre et de coton, tué dans un accident d'avion

deux ans plus tôt Devenue pakistanaise par son mariage, Safia Majli jouissait d'une fortune personnelle qui aurait pu lui permettre une vie confortable et sans histoire. En réalité, fanatique islamiste depuis sa rencontre avec des militants du Hamas en territoires palestiniens lorsqu'elle était étudiante, elle n'avait épousé le riche Ibal Majli que sur les conseil de nouveaux amis qu'elle s'était fait une fois rentrée en Jordanie, le groupe pakistanaise *Mujahideen-i-Islami*. Un mystérieux mouvement radical de l'islam combattant proche d'Al-Qaïda, encore presque inconnu en Occident Haïssant les juifs et les chrétiens et très radicale dans ses idées, elle avait très vite été intégrée au mouvement Bientôt convaincue par *Mujahideen-i-Islami* que son époux n'était qu'un chien d'impie se livrant à la consommation d'alcool, à la fornication extra-conjugale et refusant en plus de payer la taxe sacrée qu'on lui réclamait Safia Majli avait accepté d'aider à son exécution. Jet privé saboté. Devenue riche par un testament truqué, la belle veuve avait aussitôt accepté ce que feu son époux avait toujours refusé au mouvement : autoriser la culture du pavot clandestin sur les immenses terres dont elle avait hérité. Pour alimenter les caisses, pour armer les soldats de Dieu.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais l'Exécuteur ayant orienté les aveux de Safia sur ses rapports avec Dogou Maskhad, la jeune fanatique de *Mujahideen-i-Islami* expliqua :

— Ce porc boit de l'alcool, ne fait jamais la prière et baise comme un bouc. De toute façon, je m'en fous, je ne sens rien. Toute jeune, on m'a enlevé le clitoris, infibulée. Maskhad est le neveu d'Aslan Katthab, le chef du secteur sud de la mafia tchéchène. C'est lui qui fournissait les armées du Jihad en Afghanistan et il fournit maintenant celles du Pakistan. Bientôt, il nous obtiendra ce que nos guides appellent de leurs vœux depuis longtemps : l'arme suprême de Dieu, le feu purificateur absolu.

L'arme atomique aux mains d'un groupe fanatique religieux ! Mack Bolan connaissait les visées atomiques des groupes terroristes islamistes, mais en recevoir la confirmation de façon aussi claire donnait la chair de poule. En tout cas, concernant Safia Majli, il savait ce qui l'intéressait. Restait la partie immergée de l'iceberg, et d'abord, Leila Ghat. De nouveau, il tenta :

— Peux-tu me dire où se trouve Leila ?

— Non, répondit aussitôt la jeune femme. Ils l'ont enlevée en pleine rue ce soir, mais j'ignore où ils ont emmené cette chienne tout juste bonne pour les chrétiens. Dès qu'ils t'auront, ils la tueront.

— Je ne comprends pas, reprit le Guerrier. Ils auraient pu m'abattre dans la rue !

— Ils ne veulent pas te tuer. Je devais te livrer à eux. Ils veulent t'emmener dans les montagnes de la zone frontière du Nord.

— Pourquoi ?
— Pour te vendre.
— Me vendre !
— Aux enchères, précisa la jeune islamiste sur le même ton désincarné. Te vendre aux plus offrants de ceux que tu combats depuis si longtemps.

L'Exécuteur tiqua.

— Aux mafias ?
— *Ji han*. Notre chef, que Dieu le bénisse, dit qu'elles sont immensément riches, grâce aux fortunes dépensées par tous ces imbéciles d'occidentaux qui se piquent les veines.

Sur ce point au moins, le « chef, que Dieu le bénisse » n'avait pas tort. Mais partie sur sa lancée, Safia Majli continuait de parler. Une minute plus tard, Mack Bolan connaissait la fin du scénario. Une idée géniale et diabolique. En fait, la seringue contenait entre autres produits issus des stupéfiants, celui que les journalistes Occidentaux appelaient lapidairement la « pilule du viol ». Un produit que certains criminels débiles versaient dans les boissons des filles à leur insu, au cours de soirées chaudes, ou en boîtes de nuit. Un puissant dépersonnalisant qui transformait les victimes en zombies et qui les livrait pieds et poings liés aux sordides assauts de leurs agresseurs. Le but, concernant Bolan, permettre un kidnapping en douceur de ce « chien enragé », afin d'en tirer un maximum de dollars pour leur mouvement, tout en satisfaisant leur désir de vengeance et celui de Maskhad. Un plan à l'orientale, raffiné et pervers. Chargée de faire endosser une des *burqa* de Leila à Bolan sitôt celui-ci sous influence, Safia devait ensuite l'escorter jusqu'au véhicule où l'attendaient ses « amis ». Quatre. Il aurait été transformé en zombie, la preuve flagrante de l'efficacité du produit s'étalait sous ses yeux. D'une fanatique avérée, la seringue avait fait une collaboratrice complètement soumise. L'Exécuteur interrogea :

— Tu peux me dire où sont tes amis, Safia.

Cette fois la jeune femme marqua une hésitation. Sur sa face demeurée neutre durant tout l'interrogatoire, diverses expressions se mirent à défiler. Tous les signes d'une lutte intérieure intense.

Enfin, à l'instant où Bolan commençait à douter, elle lâcha dans un souffle :

— Au bord de la voie ferrée. Un fourgon Toyota Et aussi un 4 x 4 Mitsubishi caché dans une autre rue. Mais... mais ils ne te répondront pas. Ils... ils attendent mon appel et...

Visiblement, la lutte devenait âpre chez Safia Majli. Diminution des effets du produit ? Simple résistance passagère ? Pour le Guerrier plus de questions. De l'action. Très vite.

— Bien, dit-il. Merci, Safia. Tu m'as bien aidé.

Déjà, un nouveau plan venait de prendre place dans son cerveau encore un peu embrumé. Un plan désespéré, mais s'il voulait sauver Leila, il n'avait pas le choix. Un seul impératif à présent : transformer en loup la chèvre qu'il était censé être devenu.

— Tout va bien, Safia. Regarde. Voilà tes amis.

La voix de Mack Bolan était sereine. Pourtant, tout en lui n'était que glace et détermination. Faire habiller Safia de son ensemble de toile et de son voile noir, puis la persuader de sortir avec lui, n'avait pas été facile. Quelque part dans l'esprit de la jeune intégriste, une résistance s'installait Tant qu'il s'agissait de vanter l'intelligence des plans de ses amis, ça passait à peu près bien dans son esprit perturbé, mais toute autre démarche apparentée à une trahison semblait provoquer en elle un début de blocage. Néanmoins, dès les premiers pas dans l'escalier, Safia Majli s'était détendue. Sans doute grâce à la *burqa* enfilée par l'Exécuteur. Le vêtement faisait partie du plan dicté par *Mujahideen-i-Islami*. Une fois dans la petite rue déserte aux senteurs salines, et comme si Safia l'avait conduit Bolan la retenait par le bras gauche. Dans son poing droit sous la burqa, le Makarov à réducteur de son, dans sa ceinture de pantalon, le Snake, et, fixé sous sa manche de chemise, le Survival extra-plat Accrochée à lui et pour parfaire l'illusion, c'était Safia qui portait son sac de voyage. Mais malgré ces armes *et la burqa*, le Guerrier se sentait extrêmement vulnérable. Dans un instant, dès le fourgon Toyota en vue, tout pourrait basculer. Un détail, un cri de Safia, un simple signe...

— Ils sont là !

Bolan et sa guide venaient de tourner à l'angle de la petite rue et il découvrit le fourgon Toyota. Foncé, feux éteints. Aussitôt, les feux du véhicule s'allumèrent pleins phares. Le moteur rugit et le Toyota bondit à leur rencontre. Complètement aveuglé, l'Exécuteur serra la crosse du Makarov sous la burqa, prêt à tout. Il entendit des bruits de portières et, le temps que sa vue se rétablisse derrière le grillage du vêtement, trois ombres s'étaient précipitées. Trois hommes habillés à la mode pathan, pantalons larges, kamiz et caftans. Des barbus qui empoignèrent aussitôt l'Exécuteur pour le précipiter sans ménagement vers l'ouverture béante du fourgon. Visiblement agacé, l'un d'eux lança à Safia une phrase en urdu dont Bolan ne comprit rien, sauf le sens. Elle aurait dû les prévenir par talkie-walkie, un risque qu'il n'avait pas voulu prendre. Tandis qu'on l'enfourrait dans le fourgon dont le chauffeur attendait au volant, il entendit la jeune femme répondre quelques chose dans la même langue, sentit comme un flottement dans l'air. Visiblement, son interlocuteur trouvait son comportement bizarre. Pendant ce temps, les deux autres avaient catapulté l'Exécuteur à l'intérieur du fourgon et aidaient déjà Safia à grimper à son tour. À cet instant, celui qui lui paraissait s'arrêter net au bord de

l'ouverture, lançant de nouveau une courte phrase en urdu. Dans ses yeux, Bolan avait capté une petite lumière. Dangereuse. Simultanément, l'autre avait lancé sa main droite sous sa kamiz et, pour le Guerrier, la comédie était finie.

Sa vie peut-être aussi.

Son index enfonça la détente du Makarov. Trois fois. Si vite que les trois « flops » sourds semblèrent n'avoir fait qu'un, suivi de son propre écho. Devant lui, le barbu avait réussi à extraire son arme, mais la 9 mm lui fit sauter l'œil gauche et une partie du front. Dans la foulée, son voisin le plus direct avait lui aussi encaissé. Dans le cou. Du sang se mit à gicler de sa carotide éclatée, éclaboussant à la foi Safia et le troisième Pathan. D'un saut en arrière, celui-ci avait tenté de se protéger, mais la 9 mm qui lui était destinée lui avait déjà perforé le cœur. Tandis qu'il s'écroulait, le chauffeur du fourgon qui s'était retourné cracha quelque chose en urdu, tandis que son poing droit apparaissait au-dessus de son siège, brandissant un court P-M. Hélas pour lui, sa position était défavorable. Les quatrième et cinquième balles du Makarov l'arrêtèrent net. Perforant le dossier du siège, elles lui explosèrent le cœur et les poumons. À cet instant il y eut un grondement de moteur derrière le fourgon et des phares prirent soudain Bolan et les cadavres dans leurs faisceaux.

Le 4 x 4 Mitsubishi !

Des pneus huilèrent sur le revêtement défoncé de la rue, des cris résonnèrent et des ombres apparurent aux portières. Mais, déjà, l'Exécuteur s'était propulsé sur le P-M du chauffeur. Arme au poing et lâchant le Makarov, il avait attrapé Safia à bras-le-corps, l'avait propulsée sur le plancher du fourgon et ouvert le feu. Une rafale longue et concentrée, qui fit sauter phares et pare-brise du 4 x 4, stoppant net ses occupants dans leurs velléités. Simultanément l'Exécuteur avait tordu et balancé le dollar explosif qu'il avait préparé. Là-bas, sous le 4 x 4, il y eut un éclair aveuglant suivi d'une déflagration. Une gerbe de feu partit en tous sens, puis il y eut l'explosion démente, accompagnée d'un souffle brûlant.

Fin de la scène, fin du massacre.

Galvanisé, le Guerrier avait vivement rabattu la porte du fourgon, évitant ainsi le vent brûlant de l'explosion. Dans la foulée, il avait sauté sur le siège du passager, à l'avant, et tandis que dans son dos Safia Majli se redressait en gémissant, il passa un bras par-dessus le chauffeur, ouvrit sa portière et balança le cadavre à l'extérieur. Dehors, des cris s'élevaient déjà dans la nuit. Le voisinage. Des témoins. Le pouls à 160, l'Exécuteur sauta sur le volant enclencha la première et démarra en trombe. Avec un goût de cendres dans la bouche et une sale impression : des témoins, la police, la traque...

Il ne sortirait jamais du pays.

CHAPITRE XXI

La sonnerie avait résonné trois fois avant que Dogou Maskhad ne se décide enfin à décrocher le téléphone satellitaire posé sur le bras du canapé. Enfoncé en face de lui dans un des fauteuils râpés de la chambre et arrêtant de tourner les pages d'un vieux guide touristique laissé par un précédent client, Kamal Zia Narwat leva les yeux sur lui.

— Allô ! gronda le Tchétchène.

Il avait la voix cassée par la Année et la vodka qu'il n'arrêtait pas d'avaler depuis qu'on l'avait appelé deux heures plus tôt de la part des « frères », pour lui annoncer l'inconcevable.

Safia ! Kidnappée par le grand Fumier ! Il devait quitter la villa très vite et se planquer dans un endroit que Safia ne connaissait pas !

Tombant complètement des nues, Dogou Maskhad avait un instant cru à une méprise. Il connaissait Safia. Libre et pleine de fric, elle ne se privait pas de disparaître quand bon lui semblait. Parfois, elle ne l'appelait pas pendant plusieurs jours en disant qu'elle avait oublié de le faire plus tôt ! La salope ! Puis elle revenait, n'importe quand, et au lieu de lui coller la dérouillée qu'elle méritait, il la basculait sur le lit et il la baisait. Comme un dingue. Alors, quand l'autre tordu lui avait annoncé ça et qu'il avait compris que c'était vrai, Dogou Maskhad avait voulu savoir ce qui s'était passé, mais cet enfoiré d'intégriste lui avait raccroché au pif ! Depuis, le Tchétchène ne vivait plus. Et ce con de Kamal qui restait là, le cul dans ce fauteuil ! Bien sûr, malgré sa blessure à la hanche à peine recousue, il était là et il veillait sur lui, bien sûr il avait déjà rameuté par téléphone des troupes fraîches qui arriveraient dans la journée, mais Maskhad ne supportait pas l'attente. Safia kidnappée ! Il avait envie de hurler, mais devant son baby-sitter il devait ganter son sang-froid. Le tueur pakistanais n'aurait pas compris, et sa crédibilité en aurait pris un coup. Pour Kamal comme pour beaucoup de ses semblables, les femmes n'étaient que des instruments de plaisir, accessoirement faiseuses de descendance, de préférence des enfants mâles. Et des femmes, un chef digne de ce nom pouvait en avoir à la pelle. Même en pays musulman.

— Allô ! aboya Maskhad dans l'appareil.

Il y eut des bruits divers sur la ligne, puis une voix :

— Dogou Maskhad ?

Une voix grave et glacée. Sinistre. Instantanément, tous les signaux d'alarme du trafiquant s'étaient allumés. Bolan le Fumier ! Il en était sûr ! Tandis qu'une rage dévastatrice lui ravageait les boyaux, il jappa dans le combiné :

— C'est moi, sale con ! Dis-moi seulement où tu es et je...

— Rien du tout, coupa le Guerrier. Je te dirai où me trouver quand le moment sera venu. En attendant, tu écoutes, et tu fais ce que je dis.

Dogou Maskhad avait envie de tuer. N'importe qui. Rien que pour se défouler, pour oublier un instant seulement cette chose acide qui lui bouffait l'estomac depuis deux heures. Depuis qu'on lui avait appris le désastre. Pétri de haine, il grinça :

— Sinon ?

— Sinon, tu fais une croix sur ta gonzesse. Définitif.

Un rire nerveux secoua le Tchétchène. Guignant du coin de l'œil Kamal qui l'observait sans comprendre, il cracha :

— Tu peux la garder, cette salope ! Et toi, tu ne sortiras pas du Pakistan sur tes deux jambes.

— Comme tu voudras. Ah ! Au fait... très bonne Idée, les petites piquouzes ! Elle adore !

— *What ?*

Le Tchétchène avait l'impression de cauchemarder. Il ne comprenait pas tout, mais, déjà, l'autre reprenait :

— Et puis dans son état... comme ça, elle souffre un peu moins.

— Qu'est-ce... c'est quoi, cette connerie ?

— Pas connerie, Maskhad. Pas connerie. Réalité. Très maladroits, tes excités de copains barbus ! La seule personne qu'ils ont réussi à canarder, c'est ta copine ! Comique, non ?

Dogou Maskhad en resta sans voix. Safia blessée... et si elle était morte ? Réussissant à donner à sa voix la dureté nécessaire, il exigea :

— Passe-la-moi. Je veux lui parler.

— Bien sûr, Maskhad, renvoya Bolan. Bien sûr !

Il y eut des petits bruits dans le combiné, puis la voix de Safia, pâteuse comme celle d'une malade.

— Dog ! Qu'est-ce... Pourquoi... tune viens pas ?

Le rythme cardiaque du Tchétchène s'accéléra brusquement. Safia n'était pas morte ! Elle l'appelait au secours !

— Écoute, Safia, s'exclama-t-il sans vouloir comprendre la signification de ce brusque soulagement de son estomac. Écoute... dis à ce fumier que...

— Pas la peine, Maskhad, coupa la voix de Bolan revenu en ligne. Elle est retombée dans les choux.

Et cet abruti de Kamal qui le regardait avec des yeux ronds !

Frémissant de rage, Maskhad éructa dans l'appareil :

— Je te préviens, Fumier ! Si tu touches un cheveu de sa tête...

— Je te préviens, coupa l'Exécuteur. Si tes copains barbus touchent un cheveu de la tête de Leila, tu ne reverras jamais ta gonzesse.

— Hé ! s'étrangla le mafieux. Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Qui c'est, cette Leila de merde ?

— Passe le message à tes potes, Maskhad. Et surveille-les bien, surtout. Je te rappelle.

— Qu'est-ce que... tu rappelles quand ?

— Quand ce sera le moment, renvoya la voix glacée.

Malgré la situation, Mack Bolan était soulagé. Il avait entendu la voix de Maskhad, il avait disséqué chacune de ses intonations et maintenant il savait. Il ne s'était pas trompé, le Tchétchène était accro à sa maîtresse. C'est pourquoi il n'en avait pas dit plus. Pas dit au pourri qu'il s'était fait manipuler, pas révélé que sa Safia n'était en fait qu'un agent islamiste infiltré dans son lit par *Mujahideen-i-Iskam* pour mieux le contrôler, pas raconté ce que sa Safia chérie pensait en réalité de lui. Tant que Maskhad aurait cette fille dans la peau, il serait inconsciemment son meilleur allié pour la suite du programme. À condition qu'il y ait une suite, et qu'elle soit ce qu'il avait imaginé. Une idée dingue, surgie dans sa tête en longeant un peu plus tôt un des innombrables chantiers de la périphérie de Karachi et en voyant les énormes engins de travaux. Un plan établi à la hâte et reposant sur un seul élément. Un certain Ali Sinj, Indien musulman émigré au Pakistan, entrepreneur de travaux publics de son état et taupe du MI6 britannique. Éventuellement joignable à Quetta ou à Hyderabad. Dans les deux cas, à des années-lumières d'ici... et dont les téléphones ne répondaient pas.

Et en plus, l'état de Safia Majli s'aggravait.

— *Thirst !* Soif !

Bolan tourna la tête. Dans l'ombre de l'habacle du fourgon Toyota, il devinait à peine la forme gisant sur la banquette arrière. Touchée dans le dos par une balle perdue à l'arrivée du 4 x 4 Mitsubishi, la belle islamiste n'avait tout d'abord pas paru trop sérieusement touchée. Sans doute l'effet du « sérum » dont le Guerrier avait trouvé une dizaine de doses dans la boîte à gants du fourgon. Examinant la blessure au cours de leur premier arrêt une fois loin de la ville, Bolan avait constaté que la balle entrée de biais sous l'omoplate était ressortie entre deux côtes un peu plus bas et que l'hémorragie semblait relativement modeste. Mais, avant son coup de fil à Maskhad, en s'arrêtant pour la deuxième fois sur la piste d'une station-service fermée, il avait regardé la blessure et fait la grimace. Les dégâts étaient nettement visibles. Tout le côté gauche du flanc de Safia était enflé, elle tremblait de fièvre et avait du

mal à respirer. La nuit n'avait fait baisser la température que de quelques degrés et, dans ce climat, la gangrène pouvait faire des ravages. D'autre part, un poumon pouvait être lésé. La catastrophe. Car pour Mack Bolan, pas question de laisser Safia Majli mourir. Dans ces conditions, deux alternatives possibles : faire soigner la jeune femme au plus vite, ou la rendre à Maskhad. Et dans ce cas, perdre tout espoir de sauver Leila. Car, de toute évidence, le Tchétchène ne contrôlait plus la situation. Or, des deux femmes, celle qui méritait le plus de vivre était évidemment Leila. C'était un dilemme qu'il ne trancherait qu'après avoir enfin réussi à joindre Ali Sinj. En attendant, il devait repartir. Direction nord-est et Hyderabad, vers la frontière indienne. De toute façon, c'était dans ce secteur que se jouerait le dernier acte. S'il y arrivait De nuit Super Highway qui menait à Hyderabad n'était quasiment fréquentée que par des camions. Au Pakistan, la conduite de tout véhicule tenait de l'exploit sportif et le choc frontal guettait à chaque dépassement Pied au plancher, les chauffeurs s'en donnaient à cœur-joie, risquant le crash à chaque tour de roues. La police locale le savait et les contrôles de nuit n'étaient pas rares. Certes, les papiers du véhicule étaient également dans la boîte à gants, mais si les flics découvraient l'état de Safia ou si des témoins de la fusillade avaient relevé le numéro...

Roulant derrière un cortège de poids lourds bardés de guirlandes d'ampoules comme des sapins de Noël, il activa la touche bis du satellitaire, recomposant ainsi le numéro appelé en vain un peu plus tôt, le portable de Ali Sinj. Toujours ouvert, selon les indications de Hal Brognola. Portant l'écouteur à son oreille, il entendit une sonnerie. La même que précédemment Aussi longue. Interminable. Puis un déclic, et une voix.

— *Ali Sing. Your message it's welcome.*

Une voix chantante. La même que tout à l'heure, et la même formule lapidaire sur le répondeur. Contenant un juron, le Guerrier hésita. Tout à l'heure, il n'avait pas laissé de message, mais la situation avait changé avec l'état de Safia. Alors, il articula clairement dans l'appareil :

— *I'm Bob.*

Le *password* indiqué sur le papier que lui avait remis Hal Brognola à l'aéroport. Mot de passe indiquant un appel « sensible ». Il s'apprêtait à donner le numéro de son satellitaire, quand il y eut un déclic sur la ligne, puis une voix :

— *Yes ?*

Surpris, il hésita de nouveau, avant de lancer :

— *Oh, Ali ! It's me ! Bob !*

D'un ton qui se voulait enjoué. Pour les écoutes éventuelles.

— *Yes ?*

Pas bavarde, la taupe. Un peu inquiet Bolan s'enquit néanmoins :

— Vous êtes à Hyderabad ?

Son point de chute habituel, selon Brognola.

— *Yes*.

C'était déjà ça. L'Exécuteur se lança :

— Je suis dans la région. J'ai besoin de vous voir.

Un petit temps mort, puis la voix d'Ali Sinj :

— *No problem*. Quand ?

— J'aurai aussi besoin d'un certain matériel, insista l'Exécuteur. Pour traitement de masse. Possible ?

Son correspondant marqua un temps, avant de renvoyer :

— *I know*. Je comprends. Sans doute possible. Dans la limite des stocks, *of course*. Et des délais.

On aurait dit un pur Anglais de souche, traitant un marché à la City.

— *Of course*, répéta Bolan.

— Quand pensez-vous arriver ?

Le Guerrier avait déjà fait le calcul Pas tout à fait 200 kilomètres à partir d'ici, une route plutôt bonne, trois heures tout au plus, arrêt carburant compris. À la pompe fermée qu'il venait de quitter, un panneau lui indiquait une ouverture la nuit, à une trentaine de kilomètres. Peut-être.

— En ville dans trois heures. *It's O.K.* ?

— O.K. Vous savez où me trouver ?

Restait le problème Safia. Bolan renvoya :

— C'est que... j'ai ma fiancée avec moi. Elle a eu un petit accident. Corps étrangers mal placés. Besoin de soins. Urgents. Mais elle refuse d'aller à l'hôpital.

— Je comprends ! Vous connaissez la ville ?

— Non.

— Bon... En arrivant par Super Highway, vous verrez un panneau indiquant la direction du site de Pakka Fort. Je vous attendrai devant une fourgonnette bleue avec Sinj Company marqué dessus.

Le Guerrier exhala un soupir. La vieille réputation du MI6 n'était décidément pas usurpée. Ses honorables correspondants étaient toujours à la hauteur. Il remercia, donna le numéro du satellitaire pour le cas où, coupa le contact et accéléra. Levant les yeux vers le rétro, il lança à la jeune intégriste :

— *No problem*. On va te soigner.

Mais elle ne sembla pas l'entendre. Elle claquait des dents et ses yeux étaient fermés. Il ignorait à quelle fréquence les barbus avaient prévu de lui administrer les doses de la boîte à gants. Une quinzaine d'heures était nécessaire pour rallier les zones tribales. À peu près une piqûre toutes les heures. Pour Safia, ce serait moins. Corpulence nettement plus fine.

— J'ai soif !

Le Guerrier tourna la tête, mais Safia n'avait pas bougé. Toujours les yeux fermés, elle respirait un peu trop vite et, entre deux expirations, elle murmurait des choses incompréhensibles en urdu. Après un long moment de réflexion et suivant toujours sagement le train de camions, Bolan réactiva le satellitaire, composa le numéro d'Hal Brognola. L'instant d'après, le fédéral était en ligne.

— *Striker* ! Je suis en conférence. Pas beaucoup de temps. Où es-tu ?

Grâce aux scramblers qui équipaient les deux appareils, le Guerrier put faire un résumé de l'affaire. Concis, mais complet Puis il exposa son plan et expliqua :

— Pour la gamine, je vais avoir besoin d'un passeport pakistanais, avec les visas nécessaires.

Pour lui, tout avait été prévu, y compris une exfiltration par la frontière indienne. Le fédéral réfléchit un instant, finit par dire :

— On va s'arranger avec l'antenne d'Islamabad. Mais ça va prendre plusieurs jours. Surtout s'il faut t'acheminer les documents.

— Il faudra, confirma Bolan. On attendra.

— Alors, c'est O.K. Le relais aura lieu par les cousins. Chez ton cousin.

Chez Ali Sinj.

— *Thanks*, fit Bolan.

Il raccrocha, accéléra, dépassa le train de camions et se retrouva seul, devant une route vide et rectiligne. Un quart d'heure plus tard, il trouvait la station-service annoncée. Bourrée de monde. Après plus de vingt minutes d'attente et sous le regard intrigué des pompistes et des camionneurs, il put enfin faire le plein. Bien sûr, il songea à la police à qui le numéro du fourgon avait peut-être été communiqué, mais personne ne l'arrêta et aucun véhicule ne le rattrapa sur les cent cinquante kilomètres suivants. On était dans la vallée de l'Indus et, le long de la route, la végétation activée par les limons du fleuve semblait florissante. Quand les lumières de Hyderabad apparurent enfin dans la nuit, il réalisa qu'il avait oublié la piqure de Safia. Recroquevillée sur la banquette arrière, elle dormait toujours, secouée de tremblements et continuant d'articuler des choses incompréhensibles. Il stoppa le long de la route, pratiqua l'injection sans que la jeune femme ne marque la moindre réaction, remonta au volant et redémarra. Une demi-heure plus tard, ses yeux rouges de fatigue repéraient de loin le panneau indiquant Pakka Fort. Le fort de Pakka, haut lieu des anciennes dynasties Kalhora et Talpur des XIII^e et XIX^e siècles. Mais, à l'instant précis où le fourgon ralentissait derrière une bétailière illuminée par des dizaines de lampions, l'Exécuteur les aperçut : des gyrophares trouaient la nuit, juste à l'intersection vers Pakka. Barrage de police !

— *Shit* !

Laissant le fourgon courir sur son erre, le Guerrier réactiva très vite

le satellitaire, entendit la sonnerie au bout de la ligne, puis la voix :

— Bob ! J'allais t'appeler ! Surtout, ne viens pas jusqu'au carrefour de Pakka ! Il y a...

— J'ai vu ! coupa l'Exécuteur. Je suis à deux cents mètres. Je vais tâcher de me garer. Où tu es ?

— Juste derrière eux. Il y a eu des manifs anti-américaines en ville ce soir. Doit y avoir quelque chose de pas net dans le secteur. Ils contrôlent tous les véhicules. Pour moi, pas de problèmes, ils me connaissaient. Je vais venir vous chercher.

— O.K., fit Bolan. On va quitter le fourgon. On sera à pied. Deux femmes, dont une sous *burqa*.

— *What ?*

— La plus grande. Moi.

— Ah ! *Nice !*

Humour anglais.

Profitant du ralentissement des camions, le Guerrier bifurqua, stoppa le fourgon sur le bas-côté, éteignit les feux, rafla les doses de « sérum » et l'Uzi, sauta à l'arrière, enfourna le tout dans son sac de voyage, renfila la *burqa* mauve et, soulevant Safia Majli de la banquette, il la poussa jusqu'au panneau ouvrant du véhicule.

— Où... où est-ce qu'on est ?

La jeune femme avait ouvert des yeux perdus, tentant visiblement de comprendre ce qui arrivait. Mais sa fièvre était trop forte et elle les referma, obligeant Bolan à la porter littéralement. Jetant un coup d'œil à l'extérieur, il attendit une trouée dans le flot des camions, sauta à terre, prit Safia à bras-le-corps, le reposa au sol en la soutenant. Puis, son sac dans l'autre main, il souffla :

— Allons-y, Safia. On va te soigner.

En tout cas, il l'espérait. Si elle mourait son plan en prendrait un sérieux coup dans l'aile. Près d'eux, les camions défilaient les empuantissant de leurs odeurs de gasoil, les assourdissant de leurs diesels. Dans le flot un nombre étonnant de bétailières pleines de bêlements. Moutons et chèvres. Tout en soutenant Safia qui se faisait de plus en plus lourde, Bolan se demandait en vain quand avait lieu le *Eid ul Azha* pakistanais, la célébration du sacrifice d'Abraham. Mais coupant ses réflexions et alors qu'ils n'avaient parcouru qu'une cinquantaine de mètres, des coups de freins résonnèrent sur la route et, tournant la tête, l'Exécuteur vit une camionnette qui, sans la moindre vergogne et arrivant en sens contraire, venait de couper la route aux mastodontes grondants. Une fourgonnette bleue, marquée sur ses flancs d'une marque en lettres blanches :

Sinj Company.

Effectuant une magnifique queue-de-poisson devant le nez d'un camion bariolé et tonitruant la fourgonnette stoppa à hauteur du

couple et une tête pleine de cheveux très noirs, très frisés et très longs s'inscrivit dans l'ouverture de la glace en criant :

— Grimpez !

La porte latérale s'était ouverte dans la foulée, et soulevant Safia Majli contre lui l'Exécuteur sauta à bord, refermant aussitôt derrière eux. Tandis que le véhicule redémarrait sous un concert de klaxons, Bolan déposa Safia entre deux sacs de ciment vérifia qu'elle respirait à peu près bien, se débarrassa de la *Burqa* et, alors que son regard accrochait celui d'Ali Sinj dans le rétro, il entendit celui-ci complimenter :

— *Very nice, the dress !* Jolie, la robe !

Alors, Mack Bolan sut qu'ils allaient s'entendre.

CHAPITRE XXII

Ali Sinj était un vrai géant Presque deux mètres, des épaules de lutteur, des bras comme des jambons, des mains comme des battoirs et une crinière épaisse comme une forêt. Un ensemble impressionnant qui tranchait singulièrement avec son regard et sa voix. Tous les deux d'une douceur quasi féminine. S'excusant d'un sourire contrit, l'entrepreneur de travaux publics avait avoué :

— Je ne connais pas de médecin suffisamment discret mais mon fils Ahmad fait des études de vétérinaire.

Vétérinaire ! À Bolan qui n'avait guère eu l'air d'apprécier l'aubaine, le géant avait fait observer :

— Les vétérinaires sont souvent meilleurs que les meilleurs médecins, car les animaux ne savent pas expliquer leur mal.

Réflexion frappée au coin du bon sens. Alors, Safia Majli avait été confiée aux compétences du véto en herbe, qui avait aussitôt fait tout ce qu'il pouvait. Soins, antibiotiques, etc. Mais le jeune homme n'était guère optimiste. Selon lui, la balle avait lésé la plèvre et à terme, l'hôpital s'imposait. Pourtant dans les heures suivantes, la santé de la belle intégriste avait connu un léger mieux, dont Bolan avait profité pour la faire parler au téléphone avec Dogou Maskhad. Toujours sous dépendance de la drogue, pour la faire se sentir tranquille, mais à doses filées par précaution. Le mafieux était dans tous ses états. Apparemment ses amis de *Mujahideen-i-Islami* prenaient loir temps pour accepter l'échange.

Mack Bolan avait laissé son numéro de satellitaire, mais personne n'avait rappelé. Ça sentait le soufre.

Et s'ils avaient tué Leila ?

Et Bolan s'inquiétait d'autant plus que, l'avant-veille dans la soirée, l'état de Safia s'était brusquement dégradé et la fièvre était remontée en flèche. Les espoirs de l'Exécuteur s'effondraient. Toute la logistique déployée durant ces trois jours grâce aux efforts d'Ali Sinj pour alimenter son plan allaient se révéler inutile. Pour Safia, l'hôpital s'imposait. Le jeune Ahmad Sinj ne répondait plus de rien et en ville, les patrouilles de police se multipliaient. Les flics avaient retrouvé le

fourgon Toyota abandonné, avec des traces de balles dans la carrosserie et du sang à l'intérieur. La ville devenait carrément malsaine pour l'Exécuteur, mieux valait s'éloigner. Alors, la mort dans l'âme, il avait cédé. Mais il n'était pas question de mouiller Sinj et sa famille. Le soir même et ai personne, il irait déposer Safia, non à l'hôpital d'Hyderabad où on se serait montré trop curieux, mais à l'Indian Foundation for Social Development de Thandi Sarak. Une sorte de congrégation issue de l'immigration indienne, principalement concentrée dans cette région, où un dispensaire s'occupait des plus déshérités. Ahmad Sinj soignait les chats de la directrice, qui, après de longues tractations, avait accepté d'accueillir Safia ai « lit payant ». Discrètement mais seulement pour un temps « raisonnable ». Mais, quelques minutes avant leur départ pour Thandi Sarak, le satellitaire de Mack Bolan avait sonné. C'était Dogou Maskhad. *Mujahideen-i-Islami* acceptait enfin l'échange et il aurait lieu le lendemain. Ils étaient même d'accord sur le lieu choisi par l'Exécuteur. En plein désert de Thar. La poêle à frire de la région, un des endroits réputés les plus chauds du globe. À cinq heures de 4 x 4 d'Hyderabad, près de la frontière indienne. Tout autre que le Guerrier aurait pu crier victoire. Pas lui. Ce retard dans l'acceptation du deal et cet accord trop facile sur le liai choisi par Bolan étaient d'une clarté aveuglante. Si *Mujahideen-i-Islami* acceptait tout en bloc, c'est qu'ils étaient sûrs de l'avoir. Pourtant quel que soit leur plan, cette idée de « vendre » le grand Fumier aux mafias était leur point faible. Au combat, c'était plus facile de tuer que de kidnapper.

Cela se passait la veille au soir et, en pareilles circonstances, tout aurait dû se précipiter. Mais, grâce à Ali Sinj, à sa succursale de Quetta proche du Pakistan et à son gros potentiel en matériel lourd, le Guerrier avait pu tout préparer minutieusement pour le cas où le deal se débloquerait.

Depuis, l'Exécuteur attendait, avec la soif et la chaleur, dans le silence le plus complet, et dans l'obscurité totale.

— Il viendra pas !

Malgré la clim'. l'intérieur du 4 x 4 Nissan commençait à chauffer sérieusement. Derrière le volant, Kamal répéta :

— Il ne viendra pas, le Fumier !

— La ferme ! gronda Maskhad.

Il avait chaud, il avait soif, et l'idée que Bolan puisse ne pas venir le révoltait, car cela voudrait dire que Safia était mente. Insupportable. Un échec. Mauvais pour sa réputation. Seulement ça. Parce que, en réalité, il n'avait rien à foutre de cette nana. Des filles canon, il pouvait en trouver à la pelle. Il pouvait... Bon Dieu qu'il faisait chaud ! Salope de Safia ! Une intégriste ! Il n'aurait jamais imaginé. Cette pouffiasse

l'avait manipulé depuis le début. Elle était avec lui sur commande ! Le Tchétchène avait envie de hurler depuis que les « frères » lui avaient clairement expliqué la situation : pour eux, Safia comptait beaucoup plus que lui ! Pourquoi est-ce que cette saleté d'intégriste lui manquait tant ?

Cette partie du désert de Thar était à la hauteur de sa réputation. Une chaleur de four, une réverbération à crever les yeux, un petit vent brûlant qui sciait les meilleures volontés. Pourtant, Dogou Maskhad le savait, certaines parties de ces immenses contrées de sable et de pierraille étaient habitées. Surtout dans le sud, du côté d'Umarkot de Mithi ou de Nagar Parkar. Mais il savait aussi qu'on pouvait sillonner des heures durant les quelque 30 000 km² du Thar sans rencontrer âme qui vive. Quelques villages déserts, des amoncellements de roches surchauffées, du caillou et du sable plus brûlants que la braise. Le grand Fumier avait bien choisi son point de contact. Bien sûr, pour l'échange, il fallait un point de repère et le salaud l'avait trouvé. Les ruines d'une bergerie, réduites à quelques tas de pierres, et un puits à sec condamné, flanqué d'un arbre mort Ensemble ne figurant sur aucune carte mais facile à trouver pour les guerriers de *Mujahideen-i-Islami*. En découvrant l'endroit, ils avaient éclaté de rire. Le chrétien était vraiment stupide et, comme tous les Américains, il se croyait invulnérable. À moins de débarquer avec un bataillon de GIs, il ne repartirait pas vivant d'ici. Le Thar serait sa tombe.

— Je ne veux personne sur place, avait exigé l'Exécuteur. Que vous trois dans le 4 x 4.

Maskhad, Kamal et la fille.

À son arrivée en vue du site, il appellerait au téléphone et ils devraient descendre de bagnole. Tous les trois. Bras en l'air et portières ouvertes. Bien sûr, tant qu'il détiendrait Safia, il ne risquerait rien. Les « frères » l'avaient promis. Mais une fois l'échange opéré, le Fumier serait tout nu, seul avec sa protégée en plein désert L'isolement qu'il avait souhaité se retournerait contre lui. À moins qu'il n'amène pas Safia. Mais dans ce cas non plus, ni lui ni la gamine qu'il serait venu chercher n'en sortiraient vivants. Garanti. Les frères ne le permettraient pas.

— Il ne viendra pas. Il s'est dégonflé, j'en suis sûr.

À l'instant où la voix de Kamal résonnait dans l'habitable, un chuintement s'éleva du tableau de bord. Le talkie-walkie de Maskhad. Il l'activa, entendit une voix entrecoupée de parasites lui lancer :

— Ton chrétien est une femmelette. Il ne viendra pas.

Des espions de *Mujahideen-i-Islami* étaient postés à la sortie d'Umarkot, dernière localité avant la piste menant à cet enfer. Aucun véhicule suspect n'avait passé le point de jonction depuis l'aube. Seulement un G.M.C. avec des touristes et leur guide.

Quelques dingues en mal de frissons se risquaient parfois dans le Thar, mais les guides ne sortaient jamais de l'unique piste conduisant à Nagar Parkar, tout au sud, à la frontière indienne. Pas de grand Fumier. À cet instant une autre voix résonna dans l'appareil. Plus nette, et en urdu :

— Qu'est-ce qu'on fait, nous ?

Un des commandos de Mujahideen-i-Islami, mais beaucoup plus près. Maskhad comprenait suffisamment la langue pour avoir saisi le sens de la question. La rage aux tripes, il renvoya en anglais :

— Je vous dis qu'il va venir, bordel ! On attend !

En fait, il commençait à ne plus vraiment y croire. Déjà bas sur l'horizon, le soleil serait couché dans une demi-heure. Près de lui sur la banquette et tassée contre la carrosserie, Leila Ghat se gardait bien de broncher. Pas une plainte, pas un mot depuis leur départ ce matin et un seul arrêt pipi. En plein désert. Avec Kamal qui l'avait observée sans vergogne. Depuis, plus un geste. Les paupières baissées et les pans d'un *chunni* de soie noire rabattus sur le bas de son visage, la jeune fugueuse semblait dormir. Mais Maskhad savait qu'il n'en était rien. Elle attendait que le Yankee vienne la sauver. Pauvre chérie ! Dommage. Elle était jeune et plutôt baisable. Un instant visité par une subite envie, le Tchétchène faillit envoyer Kamal faire un tour dans les tas de pierres et se payer vite fait la fille sur la banquette. Mais la pensée que Safia pouvait être morte lui prenait trop la tête. Et Bolan qui n'arrivait pas, et...

La sonnerie du satellitaire creva le silence du désert comme une sirène. Décrochant aussitôt, le trafiquant entendit :

— Tu es sur place, Maskhad ?

— Bien sûr que je suis sur place, Fumier ! renvoya le Tchétchène, nerveux. Même que ta protégée commence à fondre et...

— Je me suis un peu paumé, coupa la voix du grand Fumier. Tout ce sable, ces pierres... En tout cas, on arrive. Passe-moi la gamine.

Maskhad hésita, finit par plaquer l'écouteur du téléphone à l'oreille de Leila. Comme soudain transportée de bonheur, celle-ci s'exclama :

— Mack ! Je savais que tu ne me laisserais pas ! Je...

Furieux, le trafiquant arracha l'appareil de sa joue pour éructer dans le micro :

— T'as entendu. Maintenant, passe-moi...

Mais l'Exécuteur avait déjà coupé. Maskhad avait des envies de massacres. Il rappela le numéro de Bolan, tomba sur la sonnerie « occupé », poussa un juron, laissa passer quelques minutes, rappela. Toujours en vain. Le Fumier se foutait de lui. Il n'allait pas le regretter.

Le temps passa et la nuit tomba. À l'horizon, sur trois cent soixante-cinq degrés, pas la moindre tache lumineuse annonciatrice de phares. Rien que la nuit étoilée. Sans lune. Le feu aux tempes et la bouche

sèche, Dogou Maskhad dut alors admettre l'évidence. Bolan s'était payé sa tronche. Il ne viendrait pas. Aucun doute à présent, Safia était morte. La poitrine serrée dans un carcan, il allait de nouveau s'emparer du talkie-walkie quand la sonnerie le fit sursauter. À cran, il cracha dans l'appareil :

— *Yeah !*

— Maskhad ?

Encore ce connard !

— Qui ça peut être, d'après toi ? Merde !

— T'énervé pas, Maskhad. Je suis largué. J'ignore complètement où je suis. On remet ça à demain. On va bivouaquer.

— Hein ! Tu me prends pour un...

— Pas le choix, coupa la voix sinistre. À moins que tu ne passes la nuit à me chercher. Mais tu as la gamine et j'ai ta copine. Avec de la compagnie, on a moins peur, la nuit. Je t'appelle aux aurores et...

— Putain ! Passe-moi...

De nouveau, le Fumier avait raccroché. Dans le silence revenu, Dogou Maskhad sentait cogner son sang à ses tempes. Il devenait fou. À travers les pulsations désordonnées, il entendit dans l'ombre la voix de Kamal :

— Il se fout de vous, patron. Laissez-moi m'occuper de la fille.

Dogou Maskhad se sentait complètement dévasté. Un instant il faillit accepter la proposition de Kamal, puis il songea que son lieutenant allait se payer la fille dans la nature avant de la buter. Vraiment trop bête. Il allait se calmer, et c'est lui qui la sauterait. Après, il la tuerait. Mais auparavant, il devait libérer ses troupes. S'emparant du talkie-walkie, il lança dans le micro :

— C'est cuit pour ce soir. Vous pouvez sortir.

Il y eut un silence dans l'appareil, puis une voix :

— Tu t'es fait posséder, Dogou. Comme un enfant.

Le Tchétchène faillit répondre, s'en abstint finalement. Les « frères » avaient raison. Il s'était fait posséder, mais il ne comprenait pas le jeu de Bolan. Sauf évidemment si Safia était morte et qu'il ait besoin de temps pour échafauder un plan de secours. Serrant les dents, il ordonna à Kamal :

— Allume tes feux, qu'ils y voient clair.

Le tueur s'exécuta, et les phares du 4 x 4 trouèrent l'obscurité, éclairant les tas de ruines, le puits et l'arbre mort. Une poignée de secondes plus tard, tout là-bas au milieu des ruines, des amoncellements de cailloux se mirent à bouger. Des pierres roulèrent, des tas de débris s'écroulèrent d'où émergèrent des silhouettes imprécises. Une douzaine d'ombres claires qui entrèrent dans la lumière. Des hommes armés de P-M, vêtus de treillis couleur sable et coiffés de caftans. Simultanément près de l'arbre mort, d'autres

silhouettes avaient surgi du puits condamné, se hissant à l'extérieur tels des fantômes venus de nulle part Dix silhouettes habillées des mêmes treillis et coiffés de caftans, pistolets-mitrailleurs en bandoulière. Tous barbus. À leur suite et jaillissant du puits tels des diables de leur boîte, quatre autres soldats apparurent Deux portant chacun une mitrailleuse, les deux suivants bardés des bandes chargeurs, autour de la taille et des épaules. Achievant le ballet fantomatique, deux ultimes barbus émergèrent enfin, chacun armé d'un lance-roquettes RPG.7. Une armée des ombres pleine de poussière et de sable vint entourer le 4 x 4 dans un silence total. Arrivant le premier et s'adressant à Maskhad, un des deux mitrailleurs questionna dans un anglais rocailleux :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Pas un pli de contrariété sur sa face poussiéreuse, pas une ombre de dépit dans ses petits yeux noirs et fendus. C'était pourtant un beau piège. Ils avaient mis des heures à tout préparer, à se fondre dans le décor comme le font les snipers en missions d'infiltrations. Une belle idée que les moudjahidins afghans avaient maintes fois mise en œuvre pendant leur guerre contre les Soviétiques. L'ancien du K.G.B. s'en était souvenu. Sombre, il répondit :

— On bivouaque. C'est remis à demain.

Pour une raison évidente, les véhicules qui les avaient amenés étaient repartis se planquer loin d'ici, mais, à ce stade de l'opération, Maskhad aurait pu les rappeler. Il ne le fit pas, même si Kamal avait raison : Bolan se fichait de lui et Safia était morte. Mais le pourri n'arrivait pas à l'admettre. Le bivouac n'était pas prévu, mais les rudes guerriers du Nord avaient l'habitude. Le mitrailleur acquiesça du caftan et s'éloigna pour parler aux autres. Dans le rétro, Maskhad croisa le regard de Kamal. Le tueur en chef n'était visiblement pas d'accord. Il était sûr que le grand Fumier avait bluffé de bout en bout et que son boss se faisait manipuler. Mauvais, Maskhad grinça :

— Tu veux ma pho...

À cet instant, le satellitaire sonna de nouveau et la fin de sa phrase coincée dans la gorge, le trafiquant décrocha pour lancer :

— Quoi ?

Un silence sur la ligne, puis :

— Je me doutais bien que tu étais un empaffé, Dogou. Que tu ne respecterais pas le deal. J'avais dit seulement vous trois, Maskhad. Seulement toi, ton flingueur et la gamine. Pas une armée de rafaleurs.

— Qu'est-ce que...

— Ce n'est pas grave, Dogou. De toute façon, j'avais décidé de te tuer.

— Hein ?

À cet instant, il y eut une sorte de grondement sourd qui fit frémir le sol sous les roues du 4 x 4. Dans la lumière des phares, les seize barbus

s'étaient statufiés, brandissant leurs armes et scrutant la nuit sans comprendre. Puis le grondement devint assourdissant et, là-bas, à la limite des pinceaux lumineux, là où les amoncellements rocheux commençaient, le sol du désert parut se soulever... avant de s'ouvrir d'un coup, dans un jaillissement de pierres, de sable, de poussière et de lumière aveuglante.

CHAPITRE XXIII

Sous infernale poussée de ses centaines de chevaux et dans la lumière livide de ses phares brutalement allumés, le monstrueux engin jaune s'était cabré, dressant son mufler d'acier en direction du ciel. Un ciel étrange, fait de poutrelles et de hourdis en béton qui ressemblait à un plafond gris et massif de blockhaus que l'énorme godet de la pelleteuse venait de soulever, brisant les poutrelles, éclatant les hourdis, les éjectant dans la nuit. Dans un rugissement fou, les pneus monumentaux se lancèrent à l'assaut de la pente abrupte, balançant derrière eux dans un crépitement d'enfer les centaines de cailloux que leurs sculptures profondes accrochaient au passage. Puis, dans un déchaînement de décibels, l'engin dinosaurien accéléra, fonçant vers le haut de la rampe de terre, jaillissant à l'air libre comme un obus.

Un énorme engin à l'intérieur duquel l'Exécuteur surveillait la manœuvre. Dans la cabine de pilotage, il faisait une chaleur de fournaise que les plaques de blindage occultant les vitres latérales et le pare-brise accentuaient encore. Par les fentes pratiquées dans ces dernières, Smart désactivé remonté sur son front, le Guerrier cherchait déjà ses cibles. Dans son conduit auditif gauche, l'oreillette du système mains-libres du satellitaire lui transmettait une exclamation :

— Putain... c'est quoi ce bordel ?

La voix de Dogou Maskhad. À peine audible à cause du vacarme des cylindres. Telle une armée de fourmis chassées d'un coup de pied, les guerriers en caftan, dépassés par l'apparition dantesque, couraient en tous sens, cherchant à se mettre à l'abri. Mais certains avaient déjà réagi et les premières rafales d'armes automatiques commencèrent à cribler les flancs du monstre d'acier. Se ressaisissant enfin, les deux mitrailleurs arrivés à la limite des ruines se positionnèrent et les rubans-chargeurs se mirent en place dans les magasins. Mais l'Exécuteur ne fut pas pris au dépourvu. Fixée sur le longeron intérieur de la cabine et son canon émergeant d'un orifice dans le blindage, la mitrailleuse M.60, fournie par le canal afghan de Quetta à Ali Sinj, était prête à cracher. De leur côté, les douze grenades soviétiques à fragmentation issues de la même source et contenues dans un panier à

grille fixé de l'autre côté du siège, attendaient le bras qui les balancerait par le haut de la cabine dont le Guerrier venait de relever la trappe. Dans un hurlement de moteur en sur-régime, l'engin de chantier fourni par Sinj jaillit de sa fosse de camouflage, se remit en ligne dans un grincement d'essieux malmenés, et, tandis que là-bas les mitrailleurs commençaient à lâcher leurs pruneaux, la M.60 de l'Exécuteur éructa. De courtes rafales que son index aguerri dispensait posément. Des tirs sélectifs, chirurgicaux. Touché en plein poitrail à deux cents mètres de là, le servant de la première mitrailleuse fut catapulté en arrière, allant s'écrouler dans le dos de son copain et entraînant sa bande-chargeur. Continuant à tirer, l'autre tentait de récupérer la bande mais, toujours tenue par le servant mort celle-ci se tordit et l'arme s'enraya, exactement à la seconde où les premières ogives de la M.60 lui faisaient exploser tout le côté droit Propulsé en arrière à son tour, le mitrailleur s'écroula sur le corps de son servant défunt Pendant ce temps et tout en manœuvrant les leviers du lourd engin, l'Exécuteur n'avait pas perdu de vue le plus gros danger. Tout en continuant à servir la M.60, il avait propulsé la pelleuse en avant « fixant » sa prochaine cible dans la lumière crue de ses phares.

Le premier lance-roquettes était prêt à tirer. Du coin de l'œil, le Guerrier avait vu le cône kaki pointer dans sa direction et, à l'attitude raidie de son servant, il avait senti le tir imminent D'une mini-rafales, il renversa le belliqueux dans la poussière, mais, à la même seconde, le barbu avait activé la mise à feu de son engin. Heureusement déséquilibré, le RPG.7 avait dévié de sa ligne de visée, et dans une gerbe de feu, la roquette fusa vers le ciel. Simultanément les fantassins s'étaient dispersés. Tout en arrosant la pelleuse de rafales nourries, une poignée d'entre eux allait arriver aux tas de ruines pour s'y réfugier, quand le lourd essaim de 7.62 les cueillit dans leur course, les couchant dans la pierraille. Mais le servant du deuxième RPG.7 avait réussi à s'abriter derrière la margelle du puits. Bolan vit nettement le tube couleur sable pointer dans sa direction. Impossible à neutraliser. Déviant en catastrophe la trajectoire de la pelleuse, le Guerrier la lança de côté, obligeant le lanceur à changer de position pour corriger sa visée. L'Exécuteur n'attendait que ça. Libérant tous les gaz, il lança le lourd engin droit sur le puits, abaissant le large godet d'acier en position de bouclier. En arrivant sur l'objectif il laissa le godet retomber au niveau des roues. Quand l'acier tranchant percuta les pierres de la margelle, cela résonna dans les profondeurs de l'engin comme un gigantesque coup de gong. Des pierres et du sable volèrent tous azimuts, la machine enjamba le puits défoncé, poursuivant sur sa lancée et provoquant un deuxième choc. Beaucoup moins impressionnant. Des débris couleur treillis et couleur sang giclèrent autour du grand godet tandis qu'un long tube s'éjectait en l'air, une

forme conique pointant à son extrémité. Le RPG.7 et sa charge.

Mais, déjà, l'Exécuteur s'occupait d'autre chose. En continuant à distribuer ses courtes rafales de M.60, il avait intercepté le mouvement du 4 x 4 Nissan. Profitant de la diversion et tous feux éteints, celui-ci s'était mis en mouvement, s'éloignant discrètement du théâtre d'opérations. Maskhad fichait le camp. D'un bref chapelet d'ogives et prenant soin de ne viser que les roues du véhicule, le Guerrier l'arrêta net. Partant brusquement en crabe, le Nissan s'immobilisa bientôt et Bolan vit la portière du conducteur s'ouvrir à la volée. Une silhouette en jaillit, brandissant un P-M Kamal. Boitant bas, le tueur se précipita sur la portière arrière du 4 x 4 et, l'arrachant pratiquement de ses gonds, il plongea un bras à l'intérieur, éjectant dehors une fine silhouette claire.

Leila !

L'empoignant par la nuque, lui enfonçant le canon de son P-M sous le menton et protégé en partie par la carrosserie du Nissan, il fit face à la pelleteuse qui le prenait dans ses phares, ouvrant une bouche démesurée sous son épaisse moustache. Inutile pour Bolan d'entendre ce qu'il criait : la vie de Leila ne tenait plus qu'à un fil. Décidément, dans le clan Maskhad, on aimait les prises d'otages. À cet instant, une autre silhouette jaillit du 4 x 4, se plaçant aussitôt derrière le tueur pour s'en faire un rempart. Le Tchétchène, lui aussi armé d'un P-M. Alors que le trio commençait à reculer hors de la zone de lumière, l'Exécuteur était aux prises avec la deuxième mitrailleuse ennemie. Allongés dans la pierraille à vingt mètres sur sa gauche, le mitrailleur et son servent étaient en place et les premières volées d'ogives frappaient les flancs de la pelleteuse. Heureusement, des plaques d'acier avaient également été soudées sur les zones sensibles de l'engin, notamment sur les portières et sur les flancs des énormes roues. Des renforts qui donnaient à l'ensemble des allures de monstrueux coléoptère pataud, mais bien protégé, et beaucoup plus dangereux. Se redressant sur son siège et abandonnant la M.60 en manque de chargeur, l'Exécuteur avait empoigné deux grenades défensives dans le panier latéral et en avait arraché les goupilles dans la foulée. Passant les bras par la trappe de toit ouverte et dans un mouvement souple et précis, accompli des centaines de fois au Vietnam et au cours de sa guerre anti-mafias, il balançait les « poires » dans la nuit, se rassit et, pendant que les déflagrations éclataient à vingt mètres de là, il s'activa à engager un nouveau ruban-chargeur dans la M.60. Par une des meurtrières du blindage, il put vérifier que les grenades avaient rempli leur rôle, mitrailleur, servent et mitrailleuse réunis dans le même enchevêtrement sanguinolent. De leur côté, les fantassins survivants s'étaient dispersés, rendant leur élimination plus difficile. À ce stade, l'Exécuteur hésita une seconde ou deux. Sur sa gauche et au-delà du

4 x 4 immobile, le trio avait considérablement reculé, à la limite de l'éclairage des phares de la pelleuse. Tandis que les barbus concentraient leurs rafales sur l'engin, Bolan vit la frêle silhouette de Leila se débattre soudain, échappant contre toute attente à l'étreinte de Kamal, Sans doute gêné par la blessure qui le faisait boiter, le tueur qui voulait la rattraper trébucha, ne parvenant qu'à lui arracher son *chunni*. Le voile noir s'envola dans le petit vent chaud du désert disparaissant dans la nuit en même temps que sa propriétaire. Reprenant son équilibre de justesse, Kamal s'arrêta sur place, levant le canon de son P-M dans la direction qu'avait prise Leila.

— *Bitch !* gronda Mack Bolan.

Dans un mouvement réflexe de tout le buste, il avait à la fois fait pivoter le gros scarabée jaune et réarmé la M.60. Puis il enfonça la détente de la mitrailleuse, très brièvement Cinq ou six ogives seulement. À cent mètres, alors que, profitant de l'incident Dogou Maskhad tentait sa chance à son tour en prenant ses jambes à son cou, les terribles frelons chemisés *full métal jacket* atteignaient leur cible. Littéralement cisailé au niveau du buste, le tueur en chef de Dogou Maskhad parut *happé* vers l'arrière par une force prodigieuse, donnant l'impression de s'envoler. En fait ses pieds avaient à peine décollé du sol encore chaud et, quand il s'écroula à plat dos trois mètres plus loin, son arme échappée de son poing lui retomba dessus en rebondissant sur son crâne, ce qui ne dut pas lui faire vraiment mal. Poumons et cœur éclatés, il était mort avant même la fin de sa chute. Pendant ce temps, accaparé à la fois par sa manœuvre et par les tirs de P-M qui criblaient le blindage de la pelleuse, l'Exécuteur avait perdu Maskhad de vue. Il l'avait vu partir dans la même direction que Leila et, bien que la jeune Pakistanaise eût certainement pris de l'avance sur lui, il s'inquiéta.

Si Maskhad retrouvait la gamine avant lui, c'était fichu pour elle. Alors, tout en faisant pivota : son char de guerre improvisé pour mitrailler les barbus qui continuaient de l'arroser, l'Exécuteur éteignit ses phares et abaissa sur son front l'appareil qu'il avait relevé lors de sa sortie de la fosse.

Le Smart. Le mini-Caméscope spécialement élaboré pour lui par Herman Schwarz, et dont il s'était servi à Hambourg pour éliminer le clan de « Spritze » Strasser.

Aussitôt replongé dans la nuit sans lune, le décor lui réapparut nimbé d'une luminescence verdâtre, dans laquelle les silhouettes des derniers barbus encore ai vie s'étaient statufiées. D'où il était et dans le vacarme du moteur, le Guerrier ne pouvait entendre leurs cris, mais il voyait leurs lèvres bouger. Des exclamations, des appels et des cris de rage qu'il stoppa les uns après les autres pour les plonger dans le silence du néant. Les dernières silhouettes tombèrent et le concert des

jappements de leurs outils de mort avait à peine cessé que Mack Bolan actionnait les manettes du monstrueux scarabée jaune.

Pour le dernier acte du drame et en espérant très fort qu'il ne s'agisse pas d'une tragédie.

Propulsant la pelleteuse dans la direction où il avait vu Maskhad partir à la poursuite de Leila, il avait réapprovisionné la M.60 en bande-chargeur et réarmé le mécanisme. Derrière le réticule du Smart il voyait maintenant venir vers lui le moutonnement de sable et de pierres mêlés, sentant monter son angoisse à mesure que la machine avançait. Et plus les hectomètres défilaient sous les énormes roues, plus son regard s'usait à scruter le désert, plus son angoisse augmentait. Il avait été idiot. Bien qu'il ne l'ait pas voulu, la jeune Leila s'était fourrée dans cette galère à cause de lui. Il aurait dû d'abord se préoccuper d'elle, l'arracher d'emblée aux griffes de ses ravisseurs. Maintenant et plus son char improvisé soulevait de sable et de poussière dans le crépuscule verdâtre du Smart, moins il se faisait d'illusions. Il ne pouvait pas entendre les rafales du P-M de Maskhad, mais il en était presque sûr, le Tchétchène avait déjà sûrement vidé son chargeur sur Leila. Dernier baroud d'un pourri acculé et dévoré par la haine.

Et cette mort serait à mettre au débit de Mack Bolan pour l'éternité.

Dogou Maskhad avait vidé tout le chargeur de son micro-Uzi de contrefaçon. Il en était sûr, c'était la silhouette de cette petite salope qu'il avait aperçue une minute plus tôt émergeant d'un repli de terrain, là-bas, droit devant lui. Une silhouette que, le temps d'un claquement de percuteur dans le vide, il avait vue trébucher, juste à l'instant où les phares de la pelleteuse s'étaient éteints. Dogou Maskhad était en rage et il ne parvenait pas à se calmer. Dans un panier temps, voyant jaillir du sol le mastodonte rugissant, il n'avait pas compris ce qui se passait. Puis, tandis que les premiers échanges avaient lieu, l'évidence l'avait frappé.

Une idée des millions de fois plus gonflée que les cachettes naturelles dont il s'était servi pour planquer ses « moudjahidin ». Une mise en œuvre qui avait forcément nécessité une importante logistique. Des engins excavateurs, un ou des véhicules de transport lourd, et, compte tenu de l'étendue du désert, des réserves de carburant.

Dingue !

Alors que son regard persistait à fouiller la nuit à la recherche de la fille, et qu'il entendait gronder le monstre d'acier quelque part derrière lui, Dogou Maskhad n'en revenait toujours pas. Le grand Fumier s'était montré plus malin que lui et, surtout d'une résistance nerveuse et physique au-dessus de tout ce qu'il avait pu connaître au temps de ses activités à la Loubianka. Il ne comprenait pas où ce *kafir* avait pu se procurer ce type d'aide, et hormis de s'assurer qu'il avait bien buté

l'autre petite salope cause de tous ses problèmes, le Tchétchène n'avait plus qu'une idée en tête : trouver une planque, un simple trou où se terrer pour y attendre le jour. Et les secours.

Heureusement, il avait emporté le satellitaire ! Tout en continuant à courir dans le noir pour mettre le plus de distance possible entre la pelleteuse et lui, Maskhad activa le téléphone. S'allumant dans la nuit comme autant de vers luisants, les touches du clavier apparaissant sous ses yeux le réconfortèrent. Mais alors qu'il achevait de composer le numéro de portable du chef des fondamentalistes islamiques, il lui sembla avoir aperçu une forme se découpant sur le fond du désert. Une forme tassée à terre, et qui venait de se redresser devant lui. Au même moment le grondement de la pelleteuse sembla augmenter d'intensité, derrière lui, mais ce fut à peine s'il y prêta attention. Il avait failli se prendre les pieds sur la fille ! D'un élan de tout le corps, le Tchétchène se propulsa en avant abattant devant lui à la volée le P-M Uzi vide qu'il avait conservé au poing. Le trafiquant ne voulait plus tuer. Si le Fumier et son mastodonte... il aurait besoin de Leila comme otage. Frappant de nouveau à l'aveuglette, il sentit un choc, crut percevoir un gémissement mais le grondement de la pelleteuse s'était encore amplifié et il douta, jusqu'à ce qu'il trébuche contre l'obstacle. Une forme, une consistance caractéristiques. Un corps.

Bingo !

Mais la forme claire s'était déjà relevée et Maskhad ressentit un choc en pleine face. Quelque chose lui laboura la paupière droite et une partie du nez, et des éclairs jaillirent devant ses yeux. Son téléphone lui échappa, une douleur cuisante s'irradia dans son œil et il sentit de nouveau l'ennemie lui échapper. Fou de haine, il s'élança encore, parvint à s'emparer d'un morceau de tissu, eut l'impression d'entendre un cri de femme, mais le grondement maintenant tout près lui faisait mal aux tympanes. Comme un fou, il agrippa des cheveux, tira si fort qu'il entendit cette fois nettement le cri de la fille. Il sentit celle-ci se débattre, mais il tenait bon et ne la lâcherait plus. Déjà, le grondement était sur lui. Maskhad se demanda comment l'Exécuteur avait pu le retrouver dans la nuit noire. Resserrant sa prise dans les cheveux de la fille, il voulut tourner la tête, se prit les pieds dans les pierres, s'affala de tout son long en entraînant son otage dans sa chute. Son front percuta le sol avec une violence inouïe, il sentit son cerveau basculer, se dit que c'était foutu pour lui s'il lâchait la fille, et réussit à tenir bon.

Malgré le jour artificiel du viseur du Smart, l'Exécuteur avait plusieurs fois aperçu la haute silhouette de Maskhad, avant de la perdre de vue, de la retrouver et de la perdre encore. Miniaturisé, le Smart de l'ami Herman ne pouvait offrir les performances d'une jumelle de vision de nuit militaire. Dommage. Puis il y avait eu cette

étrange lueur soudain apparue dans son champ de vision, verte et lumineuse comme la lanterne d'un ver luisant. Là-bas, droit devant son mastodonte. L'Exécuteur avait foncé vers cette lueur mouvante et il les avait trouvés. Maskhad, et Leila. Le Tchétchène et elle étaient à terre et luttèrent âprement. Dans le viseur du Smart et la distance se réduisant, il avait cette fois nettement vu le bras de Leila se détendre et frapper le pourri en pleine face et s'enfuir. Il avait ensuite vu l'ancien du K.G.B. lui tomber dessus, l'attraper par les cheveux et s'écrouler avec elle. Il avait encore vu Maskhad tourner la tête vers la pelleuse qui arrivait, puis il ne vit plus rien, car le godet de l'engin arrivait au-dessus d'eux. Mais, sur le côté, il avait aperçu le bras du Tchétchène. Un bras qui se tendait pour empoigner une pierre. Le Guerrier ne lui laissa pas le temps d'achever son geste. D'un brusque virage à gauche, il fit tourner la monstrueuse roue avant de l'engin, donna un petit coup d'accélérateur, et, malgré le grondement du moteur, il entendit nettement le hurlement du pourri... quand le pneu à gros crantage lui écrasa l'avant-bras et le poing.

Alors, sans rallumer les phares, l'Exécuteur arrêta le moteur, empoigna la crosse du Beretta *mode in* Darra qu'il avait emporté, sauta à terre et alla se pencher sur le mafieux. Sourd à ses gémissements, il écrasa les doigts de son autre main toujours crochés dans les cheveux de Leila jusqu'à ce qu'il lâche prise. Puis, caressant le visage torturé de la jeune fille dans un geste plein de sollicitude, il l'aïda à se redresser.

— Oh, Mack ! gémit-elle en s'accrochant à lui dans le noir. Mack !

Comme si cette simple caresse l'avait identifié à ses yeux aveugles. Il la guida dans le noir jusqu'aux barreaux du marchepied de la cabine du monstre d'acier silencieux en lui soufflant :

— Je n'en ai pas pour longtemps.

Il n'en eut en fait que pour quatre minutes exactement. Sous le poids des dizaines de tonnes du monstre d'acier, Dogou Maskhad craqua. Il dit tout ce que le Guerrier souhaitait savoir sur l'organisation de son onde, Aslan Katthab, sur ses ramifications en Europe et en Amérique, et la mémoire de l'Exécuteurregistra tout. Puis Dogou Maskhad se tut. Il n'avait plus rien à dire. Plus rien à vendre. Alors, entre deux râles de douleur, il finit par demander :

— Safia ?

Le Guerrier hocha la tête. Même les pourris les plus durs avaient une faille dans leur cuirasse. Celle de Dogou Maskhad s'appelait Safia.

— Elle est bien soignée, répondit Mack Bolan. Elle vivra.

Le pourri allait mourir moins désespéré.

L'Exécuteur ne tira qu'une fois, en pleine tête, puis remonta dans la cabine du monstre d'acier, s'installa sur le siège près de Leila et tandis qu'elle se pressait contre lui, il lui demanda :

— Tu connais l'Amérique ?

Un silence, puis la voix de Leila. À peine audible.

— L'Amérique ?

Mack Bolan hocha la tête dans la pénombre de la cabine et une ombre de sourire aux lèvres, il fit démarrer le puissant moteur, avant de conclure :

— Elle est plus belle qu'on le dit parfois. Tu verras.

Mais seul le vent de sable l'entendit, car Leila, épuisée, venait de s'endormir contre son épaule.

FIN